

Frontispice.



Robinson se résout à partir avec son neveu,
pour revoir son île.

LA VIE
ET LES
AVENTURES

SURPRENANTES

DE

ROBINSON CRUSOË,

CONTENANT

*Son retour dans son Île, ses autres voyages
Péages, & ses Réflexions.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

TOME TROISIÈME.

Nouvelle Édition, avec Figures.



A PARIS,

Et se vend A BRUXELLES,

Chez J. L. DE BOUERS, Imprimeur-Libraire,
Marché aux Herbes.

M. DCC. LXXIX.

L. A. V. I. E.
A. V. E. N. T. U. R. E.

DE

ROBINSON CRUSOE

DE DANIEL DEFOE

978476
174876
8/16/97
M



P R E F A C E.

LES deux Premières parties des *Aventures de Robinson Crusoe* ont été généralement goûtées, qu'on ne sauroit douter du succès des autres. Il est bien vrai, que c'est aller le fort des dernières volumes de tomber beaucoup. Il est aisé d'en trouver la raison dans le caractère même de l'esprit humain. Sans Assurément continuer un Ouvrage de raisonnement ou de fiction, l'esprit se lasso, la raison s'émoûle, le feu se dissipe, l'invention se tarit. S'il compose quelque Histoire, les événemens qu'il a rangés dans son cerveau, lui plaisent infiniment davantage au commencement de son travail, que lorsqu'il l'a déjà poussé fort loin. Le style est d'abord dans toute sa beauté, rien ne le gêne; les expressions naissent en foule sous la plume. Il faut dans la suite décrire des événemens semblables, il s'agit d'épargner au Lecteur l'ennui, que la nature même a attaché à la répétition.
Tome II. III. Paris.

P R É F A C E.

Il faut donner la torture à son génie ; pour chercher des synonymes , & pour varier les portraits. On est peu naturel on le sent ; l'ouvrage comence à plaire moins à l'Auteur lui-même , & de degré en degré plus il devient désagréable à celui qui le compose , plus il baille & devient médiocre ou mauvais.

Malgré cette vérité inconcevable , fondée sur la raison , & sur l'expérience , j'ose avancer que les deux derniers Tomes des *Aventures de Robinson Crusoé* n'égalent pas seulement les deux premiers , mais qu'ils les surpassent de beaucoup. Robinson Crusoé Auteur , semble entrer dans le caractère de Robinson Crusoé qui voyage , & qui d'abord grossier , ignorant , pauvre raisonneur , sent son esprit se mâtrir par l'âge & par l'expérience. Dans ces Volumes-ci il pense mieux , parle mieux , raisonne plus conséquemment , il écrit d'un style moins embarrassé , plus poli & plus conforme au goût des gens d'esprit. Il acquiert tous ces avantages sans perdre celui de la naïveté , sans se jeter dans l'ostentation du bel esprit.

Si l'on trouve dans les premières Parties plusieurs tableaux aussi justes que vifs , des sentimens & des réflexions qui doi-

P R É F A C E.

vent répondre aux événemens , l'on en verra dans les dernières d'une jubesse & d'une vivacité infiniment plus grandes ; on en verra de mieux développés & de moins chargés de circonstances petites & inutiles.

Ce qu'il y a de surprenant & d'extraordinaire dans les premières Aventures de notre Voyageur , pourroit faire croire qu'il n'est pas possible , que dans ses nouveaux Voyages il ait été sujet à des révolutions aussi étonnantes & aussi merveilleuses que celles qui ont frappé le Lecteur dans les premières Parties , & qu'ici par conséquent des événemens plus communs doivent faire naître des réflexions plus communes & moins susceptibles d'une description pathétique.

Cette apparence est fort trompeuse ; les Parties suivantes l'emportent encore sur les premières pour la variété , pour le nombre & pour le merveilleux des Aventures.

Je connois des personnes sensées , qui ont été rebuées par le long séjour de notre Voyageur dans son île. Il leur sembloit , qu'elles s'occupaient avec lui des années entières à dresser une tente , à élargir une caverne , & à faire une palissade ;

elles se font imaginées qu'elles l'aideroient pendant plusieurs mois à polir une seule planche, & elles se croyoient aussi en prisonnières dans leur lecture, que le pauvre Robinson l'étoit dans sa solitude. Et elles n'ont commencé à respirer avec notre Voyageur, qu'à l'arrivée de Vendredi, qui a ramené leur attention rebutée par des récits trop uniformes. Quoi que je croye que c'est leur faute, plutôt que celle de l'Auteur, & que ces particularités, perçues en elles-mêmes, doivent être nécessaires pour tous ceux qui ont assez d'imagination & de sentiment pour se mettre à la place de notre Aventureux, & pour s'approprier la situation & les pensées, & se leur promettre qu'elles se rencontreront par ici une pareille source d'ennui & de dégoût.

Pour les en convaincre, je place ici un sommaire fort abrégé des Aventures de Robinson Crusô, contenues dans cette troisième & dans cette quatrième Partie.

Quoiqu'avancé en âge, maître d'un bien considérable & peu chargé de famille, Robinson Crusô ne pouvant s'accommoder d'une vie tranquille & sédentaire, ne refuse que de nouvelles courses; il n'exécute son projet cependant

qu'après la mort de sa femme; & ayant reçu une visite de son neveu, qui devoit aller aux Indes en qualité de Capitaine de Vaisseau marchand, il se détermine à l'accompagner: sachant que le navire doit toucher au Brésil, & lui donner par-là occasion de revoir sa chère Isle, il met une somme considérable à acheter, pour sa Colonie, tout ce dont elle pouvoit avoir besoin. Il y arrive, après avoir eu par-tout deux aventures aussi surprenantes & décrites d'une manière aussi pathétique, qu'il est possible de se l'imaginer. Il y voit les Anglois qu'il y avoit laissés, & les Espagnols qui y étoient arrivés depuis. Ces derniers lui font un récit touchant de mille scélératesses, & de plusieurs noires conspirations que les Anglois avoient formées contre eux, & des moyens par lesquels ils avoient été à la fin défaits, & assujettis au reste de la Colonie. Ils lui font encore l'histoire d'une terrible guerre qu'ils avoient soutenue contre les Sauvages, dont à la fin ils avoient pris & rendu tributaires une quarantaine, après avoir vu leurs Plantations ruinées par ces Barbares. Il trouve dans l'Isle les Anglois & couplés à des femmes sauvages, qu'ils avoient été chercher dans une autre Isle,

par une entreprise aussi téméraire qu'heureuse dans sa réussite. Il leur fait contracter avec leurs concubines des mariages légitimes par le ministère d'un Prêtre Catholique Romain ; homme fort zélé, & d'une dévotion exemplaire ; & il a la satisfaction de voir ces scélérats se convertir, & faire des profytites de leurs femmes.

Le Vaisseau prend la route des Indes Orientales, & relâche à Madagafcar, où un des Matelots, tué par les Insulaires, excite tout l'équipage à en tirer vengeance. La plupart de ceux qui le composent, débarquent pendant la nuit, & malgré les remontrances de Robinson, ils se jettent sur une petite Ville, y mettent le feu, & massacrent tous les habitans, sans distinction d'âge, ou de sexe. L'humanité de l'Auteur est choquée de cette barbarie à un point qu'il la leur reproche dans toutes les occasions ; ce qui les irrita tellement que, parvenus à Bengale, ils le laissent à terre malgré le Capitaine, qui lui fournit une bonne somme d'argent, un valet & un compagnon de voyage. Robinson y trouve un Marchand Anglois, s'associe avec lui, & parcourt toutes les côtes des Indes, où il fait un négoce fort

avantageux. Ils achètent un Vaisseau de certains Matelots, qui se étoient appesanti après la mort de leur Commandant. Ignorant cette perfidie, ils s'en croient propriétaires de bonne-foi. Ils continuent leur commerce, mais le navire étant reconnu dans un des Ports de Siam, des Marchands Anglois & Hollandois les font attaquer par leurs chaloupes, dans le dessein de les faire pendre, comme pirates, & ils échappent de ce danger par un coup extraordinaire de la Providence. N'osant plus entrer dans aucun port fréquenté, ils trouvent sur les côtes de la Chine un Pilote Portugais qui les conduit vers le Nord de cet Empire, dans un petit Port presque inconnu ; ils y vendent leurs denrées à leur satisfaction, & se défont de leur Vaisseau ; ils vont voir *Mangin*, & *Pekin*, la Cour du Monarque de la Chine, & y trouvent une caravane de Marchands Moscoviens, avec laquelle ils conviennent d'aller par la grande Tartarie, jusques dans la Moscovie. Ils sont attaqués dans leur marche, à différentes reprises, par de petites armées secondées de Tartares, & parviennent à la fin après plusieurs aventures des plus surprenantes, & à travers mille diffé-

entés presque insurmontables , à *Tobolsky*, Capitale de la Sibérie.

Robinson y lie amitié avec un Prince banni dans ce désert , & étant sur le point de partir , il lui offre de le sauver , & de le mener avec lui parmi ses domestiques. Le Prince refuse ce parti , & fait des discours parfaitement beaux sur le faux bonheur que l'on emprunte du rang & de la richesse , sur le caractère de la véritable félicité , & sur le secours que la Sagesse tire de la retraite & d'un état modeste. Il prie pourtant l'Auteur de rendre ce service à son fils. L'Auteur s'y engage , & résolu de gagner *Archangel*, il prend des routes détournées , marche avec son train dont il forme une petite caravane , & évite avec soin les garnisons Russiennes , pour ne point hasarder son illustre compagnon de voyage. Ils sont de nouveau surpris dans un désert par quelques Hordes de Tartares Kalmucks , qui , contre leur ordinaire , s'étoient répandus jusques-là. Assiégés dans leur camp par ces Barbares , ils se dérobent pendant l'obscurité de la nuit , & gagnant des lieux sûrs , ils arrivent à *Archangel*. Ils trouvent dans ce Port un bâtiment de Hambourg , où ils s'embarquent. Enfin ils entrent dans

l'Elbe , font de grand profit sur leurs marchandises , vont par terre jusque'en Hollande , s'y embarquent , & reviennent en Angleterre , l'Auteur ayant mis dans tous ces voyages dix ans & neuf mois.

Cette espèce de petit extrait où l'on n'a touché que les chefs généraux , sera voit suffisamment , j'espère , jusqu'à quel point les troisieme & quatrieme Parties méritent de s'attirer la curiosité du Lecteur.

Je ne m'arrêterai pas long-tems à justifier cette Histoire dans l'esprit de ceux qui contiennent à la traiter de fabuleuse. * Fable , ou non , qu'importe ! Les *Aventures de TERTIACUS* sont fabuleuses aussi ; mais on n'en estime pas moins ce Livre admirable : c'est une Fable , mais fertile en moralités excellentes , & plus propre à instruire , que les vérités les plus certaines. Celles de Robinson , quoiqu'écrites d'un autre style , & dans un autre goût , sont pleines aussi de très-bonnes leçons , & l'on seroit bien d'en profiter , au lieu d'examiner avec tant de sévérité , si l'on nous débite ici des effets de la Providence , ou des effets de l'invention.

* Voyez l'Avertissement des Libraires à la tête du Tome I.

Ce que je puis soutenir pourtant avec sûreté, c'est qu'il y a de très-honnêtes gens, dans nos Villes marchandes, qui assurent avoir vu notre Voyageur au retour de ses derniers voyages, avoir mangé avec lui, & lui avoir entendu réclamer une partie des aventures qu'on voit dans ces quatre premiers Volumes.*

Quoi qu'il en soit, il n'est pas nécessaire de trop creuser ce sujet : cet Ouvrage amuse, & il est utile ; le Public seroit trop heureux, s'il trouvoit le même caractère dans la plupart des Livres nouveaux.

* Il y a plusieurs Anglois qui portent encore le nom de Romains ; il est à présumer qu'un de ceux-ci a voulu plaisanter en se faisant passer pour le héros du Roman,

ROBINSON CRUSOE

L'Y



LES
AVENTURES
SURPRENANTES
DE
ROBINSON CRUSOË.

L'HISTOIRE de ma vie véritable, parfaitement l'ancien proverbe, qui dit, qu'un vase de terre ne perd jamais l'odeur dont il a été d'abord imbu. Après avoir survécu trente-cinq ans avec une variété de malheurs, dont les exemples sont fort rares, j'avois vécu pendant sept ans de tout ce que l'abondance & la tranquillité du corps & de l'esprit ont de plus agréable; mon âge étoit déjà fort avancé, & j'avois appris par une longue expérience, que rien n'étoit plus propre à rendre l'homme heureux que la médiocrité. Qui n'étoit pas en ce genre agréable situation, ce goût né avec moi pour les voyages, & pour les Aventures, le
Tome II. III. Partie. A.

LA VIE

seroit égaré avec le feu de ma jeunesse ; & qu'à l'âge de soixante ans , je serois au-dessus de tous les caprices capables de troubler quelqu'un de sa Patrie ?

D'ailleurs le motif ordinaire qui nous détermine à ce parti , ne pouvoit plus avoir lieu chez moi ; il ne s'agissoit plus de faire fortune ; & , à parler légèrement , j'étois dans un état où je n'aurois pas me croire plus riche par l'acquisition de cent mille livres de plus ; j'avois du bien suffisamment pour moi & mes héritiers ; il s'agissant même de jour en jour ; car ma famille étant petite , je ne pouvois pas dépenser mes revenus , à moins que de me donner des airs au-dessus de ma condition , & de m'occuper d'équipages , de domestiques , & d'autres ridicules magnificences , dont j'avois à peine une idée , bien loin d'en faire les objets de mon inclination. Ainsi le seul parti qu'un homme sage auroit pris à ma place , eût été de jouir paisiblement des présents de la Providence , & de les voir croître sous ses mains.

Cependant toutes ces considérations n'auroient pas la force nécessaire pour me faire résister long-temps au penchant que j'avois de me perdre de nouveau dans le monde. C'étoit comme une véritable maladie , & surtout le desir de revoir mon île , mes Plan-

tations , & la Colombie que j'y avois laissée , ne me laissoit pas un moment de repos ; c'étoit l'unique sujet de mes pensées pendant le jour , & de mes rêves pendant la nuit ; j'en parlois tout haut même quand je ne dormois pas , & rien au monde ne me l'écartoit de l'esprit ; tous mes discours se terminoient tellement de ce côté-là , que ma conversation en devoit être inutile , & je me donnois par-là un ridicule dont je m'apercevois fort bien sans me sentir en état de l'éviter.

Au commencement de plusieurs personnes sensibles , tout ce que le peuple raconte sur les Spectres & sur les apparitions , n'est été qu'à la force de l'imagination déréglée & destituée du secours de la raison ; ces promenades des Esprits & des Lutins , sont de pures chimères. Le souvenir vif qu'on a quelquefois de ses amis , & de leurs discours , fait d'une telle manière l'imagination dans certaines circonstances , qu'on croit les voir réellement , leur parler , & entendre leurs réponses. C'est ainsi , selon ces habiles gens , que le cerveau frappé peut prendre l'ombre pour la réalité même.

Pour moi je puis dire que jusqu'ici je ne sais point par ma propre expérience s'il y a véritablement des Esprits qui paroissent après avoir été séparés des corps ;

je ne décide pas non plus que ce ne soit que des vapeurs qui assaillent un cerveau malade : mais je suis fort bien que dans ce tems-là j'étois la dupe de mon imagination à un tel point, & qu'elle me transportoit si fort hors de moi-même, que quelquefois je pensois être véritablement devant mon Château, entouré de toutes mes fortifications, & voir distinctement mon Espagnol, le pere de *Paradise*, & les scélérats Anglois que j'avois laissés dans mes Domaines : je dis plus, je parlois souvent à ces personnages chimériques, & quoiqu'évêillé, je les regardois fixement comme des gens qui étoient réellement devant mes yeux. Cette illusion alloit plusieurs fois si loin, que ces images fantastiques me jettoient dans des frayeurs réelles. Dans un songe, que j'eus un jour, l'Espagnol & le vieux Sauvage me firent une relation si particulière & si vive de plusieurs trahisons des trois rebelles Anglois, que c'étoit la chose du monde la plus surprenante. Ils me racontèrent que ces perfides avoient fait le projet de massacrer tous les Espagnols, & qu'ils avoient brûlé toutes leurs provisions, pour les faire mourir de faim. C'étoient des choses dont je n'avois jamais entendu parler, & qui n'avoient pas une entière réalité ; mais que, sur la foi

de ce rêve, je ne pus m'empêcher pourtant de croire absolument véritables, jusqu'à ce que je fusse pleinement convaincu du contraire. J'avois rêvé en même tems, que sensible aux accablans des Espagnols, j'examinois ces scélérats, & je les condamnois à être pendus tous trois. On verra en son lieu ce qu'il y avoit de réel dans cette vision ; mais quelle que fût la cause qui me l'offrit à l'imagination, elle n'approchoit que trop de la vérité, quoiqu'elle ne fût pas vraie en tout au pied de la lettre, & la conduite de ces diables incarnés avoit été tellement abominable, que si à mon retour dans l'île je les avois fait passer de mort, je leur aurois fait justice, sans pouvoir passer pour criminel, ni devant Dieu, ni devant les hommes.

Quoiqu'il en soit, je vécu plusieurs années dans cette situation, sans trouver le moindre agrément, le moindre plaisir en aucune chose, à moins qu'elle m'eût quelque relation à mon bizarre penchant. Mon épouse voyant avec quelle impétuosité toutes mes idées me portoit vers des projets si déraisonnables, me dit une nuit, qu'à son avis ces mouvemens irrésistibles venoient de la Providence, qui avoit déterminé mon retour dans cette île, & qu'elle ne voyoit rien qui pût m'en détourner que ma ten-

6 dressé pour elle & pour mes enfans ; qu'elle étoit sûre que , si elle venoit à mourir , je prendrois ce parti sans balancer ; mais que la chose étant résolue dans le Ciel , elle seroit au désespoir d'y mettre un obstacle elle seule. . . J'étois si attentif à ce discours & je le regardois si fixement qu'elle perdit contenance , & quelle s'arrêta tout court. Je lui demandai pourquoi elle ne continuoît pas à me dire tout ce qu'elle pensoit là-dessus ; mais je m'aperçus qu'elle avoit le cœur si plein , que les larmes commencent à lui couler des yeux. Parlez donc, ma chère, lui dis-je, soutenez-vous que je m'en aille ? Non, répondit-elle, il n'en faut de beaucoup ; mais si vous y êtes résolu, plutôt que de vous en détourner, je suis prête à vous accompagner ; car, quoi que je trouve ce parti fort incompatible avec votre âge & fort mal assorti à l'état de votre fortune, si la chose doit être absolument, je ne suis pas d'humeur à vous abandonner ; vous êtes obligé de le faire, si ce desir si violent vous vient du Ciel ; vous ne sauriez y résister sans manquer à votre devoir, & je manquerois au mien, si je ne perdois pas le parti de vous suivre.

Ces tendres paroles de ma femme dissipèrent un peu mes vapeurs, & me firent réfléchir d'une manière plus calme sur la

nature de mes desirs ; je me mis devant les yeux tout ce qu'il y auroit d'extravagant pour un homme de mon âge, de se précipiter de nouveau, sans aucun motif plausible, dans les hasards dont j'étois sorti si heureusement, & dans des misères qui auroient été suivies d'une vie parfaitement heureuse, pourvu que moi-même j'eusse bien voulu n'y pas répondre de l'aventure.

Je confessois, qu'outre qu'il n'y a que la jeunesse & la pauvreté capables d'inspirer de pareils desirs, j'avois une épouse, & un enfant qui alloit bientôt être suivi par un autre ; que j'avois tout ce que je pouvois désirer, & que j'étois assez vieux pour songer à me séparer pour jamais de ce que j'avois acquis, plutôt qu'à l'accroître. Pour ce qui regarde l'avisement historique du Ciel, auquel ma femme attribuoit mon dessein, je n'en étois pas trop convaincu ; & après avoir tanté pendant long-temps avec la force de mon imagination, j'en devins enfin le maître, comme je crois qu'on peut faire toujours en pareil cas, pourvu qu'on le veuille sérieusement ; je réussis pendant peu à me tranquilliser par les raisonnemens dont je venois faire mention ; mais ce qui y contribua le plus, c'est le dessein que je pris de me donner de l'occupation, & de me chercher quelques affaires propres à me

ne pas laisser le loisir de livrer mon imagination à ces idées capricieuses ; car je m'étois aperçu que jamais mon cerveau n'étoit rempli que quand j'étois dans l'oisiveté, & que je n'avois pas sur quoi exercer l'activité naturelle de mon esprit.

Conséquemment à cette nouvelle résolution, j'achetai une Métairie dans le Comté de Bedford, dans le dessein de m'y retirer ; la maison étoit jolie ; & les campagnes qui étoient autour étoient fort propres à être améliorées. Rien ne me convenoit mieux, puisque naturellement j'avois beaucoup de goût pour l'agriculture & pour tous les soins qu'il faut se donner pour accroître les revenus d'une terre. D'ailleurs ma maison de campagne étoit éloignée de la mer, ce qui m'empêchoit de me nouvelles mer folles par le commerce de gens de mer, & par le récit de tout ce qui regardoit les pays lointains.

M'y étant établi avec ma famille, j'achetai des charues avec tout ce qu'il faut pour cultiver les terres ; je me fournis de charettes, d'un chariot, de chevaux, de vaches, de brebis ; & me mettant à travailler avec application, je me vis en six mois de temps un véritable Gentilhomme campagnard. Je me donnaï tout entier à diriger mes Laboureurs, à planter, à faire des enclos, & je crus mener la vie la plus for-

tunée que la nature puisse fournir à un homme qui, après de longs embarras, cherche un asyle contre de nouvelles infortunes.

Je cultivois ma propre terre ; je n'avois point de rentes à payer ; j'étois le maître de planter, d'arracher, de bâtir, de jeter bas, comme je le trouvois à propos : tout ce que je recueillois étoit pour moi-même, & toutes mes amusemens étoient pour le bien de ma possédité. Je ne songeais plus à reprendre le cours de ma vie errante, & me trouvant exempt de tout chagrin, je me trouvant exempt de tout chagrin, je croyois véritablement avoir attrapé cette heureuse médiocrité, dont mon pere m'avoit si souvent fait l'éloge : les dangers que je goûtois alors dans la vie, me rappelloient souvent dans l'esprit ces vers d'un Poëte :

Plaignez des Cours & des vices,

Ici, du bien de moi, je trouve le salut.

Le paradis en son champ est bien de caprice,

En sa vieillesse est bien de chagrin.

Je fus troublé dans cette félicité par un seul coup imprévu de la Providence, dont non-seulement le funeste effet étoit irréversible, mais dont les conséquences encore me replongeroient dans mes fantaisies plus profondément que jamais. Cette fâcheuse disposition à courir le monde, ressembloit

chez moi à une maladie qui est dans le sang & qui, restée pendant quelque tems par les remèdes, s'empara du corps avec une violence irrésistible. Le coup dont je parle étoit la perte de mon épouse.

Mon but n'est pas ici de faire son panegyrique, d'entrer dans le détail de ses bonnes qualités, & de faire la cour au beau sexe, en composant une harangue à l'honneur de ma femme. Je dirai seulement quelle étoit le soutien de toutes mes affaires, le centre de tous mes projets, l'auteur de toute ma félicité, puisque par sa prudence elle m'avoit détourné de l'exécution de mes desseins chimériques. Ses tendres discours avoient fait de plus utiles impressions sur moi, qu'autrefois ma propre raison, les larmes d'une mère, les sages préceptes d'un père éclairé, & les prudents conseils de mes amis n'auroient été capables d'en faire sur mon esprit. Je m'étois félicité mille fois de m'être laissé gagner par sa douceur, & par son attachement pour moi ; & par sa mort je me considérois comme un homme déplacé dans le monde, privé de tout secours & de toute consolation.

Dans ce triste état, je me voyois aussi étranger dans ma Patrie que je l'étois dans le Brésil lorsque j'y abordai ; & quoiqu'environné de mes domestiques, je me trouvois

presqu'aussi seul que je l'avois été dans mon Ile. Je ne savois quel parti prendre ; je voyois autour de moi tous les hommes occupés, les uns à gagner leur vie par le travail le plus rude, les autres à se perdre dans de ridicules vanités, ou à s'abîmer dans les vices les plus honteux, sans atteindre les uns & les autres à la félicité que tout le monde se propose pour unique but. Je voyois les riches tomber dans le dégoût du plaisir par l'habitude de s'y livrer, & s'arrêter de douleurs & de remède ; je voyois le pauvre, au contraire, employer toutes ses forces pour gagner de quoi les soutenir, & souffrir dans un cercle perpétuel de peines & d'inquiétudes, ne travailler que pour vivre, & ne vivre que pour travailler.

Ces réflexions me firent ressouvenir de la vie que j'avois menée autrefois dans mon petit Royaume, où je n'avois senti qu'autant de bled qu'il m'en falloit pour m'en ; & où je n'avois pas daigné ramasser de grands troupeaux, parce qu'ils ne m'étoient pas nécessaires pour ma nourriture ; enfin où je laissois mourir l'argent, sans l'honorer d'un seul de mes regards pendant plus de vingt années.

Si de toutes ces considérations j'avois tiré le fruit vers lequel la raison & la rébe-

tion me guidotent, j'avois appris à chercher une félicité parfaite ailleurs que dans les plaisirs de cette vie ; j'avois tourné mes idées vers une fin fixe où tend tout ce qui nous arrive sur la terre, & à laquelle la vie présente doit servir de préparatif ; en un mot, j'avois dû forger à un bonheur, dont il est de notre intérêt de nous assurer la possession ; & dont nous pouvons dès-à-présent goûter les prémices.

Mais avec mon épouse j'avois perdu mon guide ; j'étois comme un vaisseau sans gouvernail, que les vents balotent à leur gré ; ma tête s'ouvroit de nouveau aux courses & aux aventures ; tous mes amusemens innocens, mes terres, mon jardin, ma famille, mon bétail, qui m'avoient donné une occupation si satisfaisante, n'avoient plus rien de piquant pour moi. C'étoit de la musique pour un homme qui n'avoit point d'oreilles, & des mets pour un malade dégoûté & sans appétit. Cette triste insensibilité pour tout ce qui m'avoit procuré, quelque tems auparavant, les plus doux plaisirs, me fit prendre le parti d'abandonner la campagne, & de retourner à Londres.

Ce même motif m'y accompagna ; je n'y avois aucune affaire ; j'y courais çà & là sans dessein, comme un homme désolé,

de qui on peut dire qu'il est absolument inutile parmi tous les êtres créés, & dont la vie & la mort doivent être également indifférentes pour les autres hommes.

C'étoit aussi, de toutes les situations de la vie humaine, celle pour laquelle j'avois le plus d'aversions ; accoutumé comme j'étois depuis ma plus tendre jeunesse à une vie active, à mon avis, les paresseux sont la lie du genre humain ; aussi je croyois ma conduite présente inégalement moins conforme à l'excellence de sa nature, que celle que j'avois tenue dans mon île, en employant un mois entier pour faire une planche.

— Au commencement de l'année 1697, mon neveu que j'avois élevé pour la mer, & à qui j'avois donné un vaisseau à commander, revint d'un petit voyage qu'il avoit fait à Bilbao, le premier qu'il eût fait en qualité de *Maire*. M'étant venu voir, il me dit que certains Marchands lui avoient proposé de faire, pour eux, un voyage dans les Indes & à la Chine : *Eh bien ! mon oncle, continua-t-il, seriez-vous si mal de venir avec moi ? je me fais fort de vous faire savoir votre île ; car j'ai ordre de toucher au Brésil.*

— Rien, à mon avis, n'est une preuve plus sensible d'une vie à venir, & de l'existence

d'un monde invisible, qu'un certain concours des causes secondes avec les idées qui nous coulent dans l'esprit, sans que nous les communiquions à personne.

Mon neveu ignoroit parfaitement jusqu'à quel point mon penchant de courir le monde étoit raisonnable, & je ne savois rien de mon côté de la nouvelle entreprise. Cependant le même matin, sans que je m'attendisse à sa visite, je m'étois occupé à comparer mes desirs avec toutes les circonstances de la condition où je me trouvois, & j'avois pris à la fin la résolution que voici : Je voulois aller à Lisbonne pour consulter mon vieux Capitaine Portugais sur mes desseins, & si les deux ou trois siècles de pratiques, je voulois m'assurer d'une patente, qui me permit de peupler mon île, & d'y établir avec moi une Colonie. A peine me fus-je fixé à cette pensée, que voilà précéder mon neveu qui entre, & qui me propose d'y aller avec lui.

Sa proposition me jeta d'abord dans une profonde ébriété, & après l'avoir regardé attentivement pendant une minute : Quel malin esprit, lui dis-je, vous a envoyé ici pour me pousser dans la tête cette malheureuse idée ? Il parut d'abord étonné de ces paroles ; mais s'apercevant cependant que je n'avois pas un fort grand éloignement

pour ce projet, il se remit : Comment donc, Monsieur, me dit-il : cette proposition est-elle si forte à rejeter ? Il est assez naturel, ce me semble, que vous souhaitiez de revoir vos petits États, où vous avez régné autrefois avec plus de félicité que d'en gouverner vos frères les autres Monarques.

En un mot, le projet répondoit avec tant de justesse à la disposition de mon esprit, que j'y consentis, & que je lui dis, que s'il s'accordoit avec ses Marchands, par rapport à ce voyage, j'étois résolu à le suivre, pourvu que je ne fusse pas obligé d'aller plus loin que mon île.

Mais, Monsieur, me dit-il, je n'espère pas que vous ayez envie d'y être laissé, & d'y vivre de nouveau à votre vieille manière. Pour dire tout, répondis-je, ne pouvez-vous pas me reprendre en revenant des Indes ? Il me répliqua, qu'il n'y avoit point d'apparence que ses Marchands lui permissent de faire ce détour avec un vaisseau chargé, puisqu'il pouvoit allonger le voyage de plusieurs mois : d'ailleurs, dit-il, si j'avois le malheur de faire naufrage, vous seriez précisément dans la même & triste situation, dont vous vous êtes tiré avec tant de bonheur.

Il y avoit beaucoup de bon-sens dans cette objection ; mais nous trouvâmes un moyen

pour remédier à cet inconvénient : ce fut pour embarquer avec nous toutes les pièces formées d'une grande chaloupe, & quelques Charpentiers qui pussent en cas de besoin les joindre ensemble, & y donner la dernière main dans l'île ; ce qui me faciliteroit de passer de-là dans le continent.

Je ne fis pas long-tems à prendre ma dernière résolution ; car les importunités de mon neveu s'arrangeoient si bien avec mon inclination, qu'aucun motif au monde ne fut capable de la contrebalancer. D'un autre côté, ma femme étant morte, il n'y avoit personne qui s'intercessât assez dans mes affaires pour me détourner de ce dessein, excepté ma vieille veuve, qui fit tout son possible pour m'arrêter par la considération de mon âge, de ma fortune, de l'inutilité d'un voyage si dangereux, & surtout de mes petits enfans. Mais tous les discours ne servirent de rien ; je lui dis que mon désir de voyager étoit invincible, & que les impressions qu'il faisoit sur mon esprit étoient si peu communes, que si je restois chez moi, je croirois désobéir aux ordres de la Providence. Me voyant tellement affermi dans ma résolution, elle mit non-seulement fin à ses conseils, mais elle me donna toutes sortes de secours pour faire mes préparatifs & mes provisions, pour régler mes

affaires de famille, & l'éducation de mes enfans.

Pour ne rien négliger à cet égard, je fis mon testament, & je laissai mes biens en de si bonne main, que j'étois persuadé que mes enfans ne perdroient rien de leur côté-là, quelque accident qui pût m'arriver ; & pour la manière de les élever, je m'en remis entièrement à ma bonne veuve, à qui je destinaï en même tems un petit revenu suffisant pour vivre à son aise. J'avois dans la suite que jamais bienfait ne fut mieux employé, qu'une mere ne pouvoit pas avoir des soins plus tendres pour ses propres enfans, & qu'il n'étoit pas possible de s'y conduire avec plus de prudence. Cette bonne Dame vécut assez long-tems pour me voir de retour, & pour sentir de nouveaux effets de ma reconnaissance.

Mon neveu fut prêt à mettre à la voile au commencement de Janvier 1694, & je m'embarquai avec mon fidèle Vendredi dans les Dunes le 18, ayant avec moi, outre ma chaloupe désarmée, une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires pour ma Colonie ; dans le dessein de tout garder dans le vaisseau, si je ne trouvois par mes Sujets dans un état convenable.

Premièrement, j'avois avec moi quel-

que valets, que j'avois envie de laisser dans mon île, & de les y faire travailler pour mon compte pendant que j'y serois; à eux permis d'y rester, ou de m'en aller quand je prendrois la résolution d'en sortir. Il y avoit parmi eux deux Charpentiers, un Serrurier & un autre garçon fort ingénieux, qui, quoique *Tonnelier* de son métier, étoit un *Machiniste universel*. Il étoit fort adroit à faire des roues, & des meules à bras pour moulinet le bled; de plus, il étoit *Tourneur & Forger*, & capable de faire dans la perfection toutes sortes d'ouvrages en bois ou en fer; en un mot, il méritoit fort bien le nom de *Fabrilien*, que nous lui donnâmes.

Outre ceux-là, je mehois avec moi un *Tailleur*, qui s'étoit offert d'aller aux Indes avec mon neveu en qualité de passager, consentit ensuite de s'établir dans ma Colonie; c'étoit un garçon fort adroit, & que je trouvois dans l'occasion d'un fort grand service, par rapport à plusieurs choses même éloignées de son métier, car, comme j'ai déjà dit, rien n'enseigne mieux les *Mécaniques* que la nécessité.

Ma cargaison, avant que je pus m'en lever, consistoit dans une assez grande quantité de toiles, & de petites étoffes fines propres à habiller les Espagnols.

que je m'attendois de trouver dans mon île; & il y en avoit assez, selon mon calcul, pour l'estimer propre pour plus de sept ans. Si l'on y ajoute toutes les autres choses nécessaires pour les couvrir, comme gants, chapeaux, souliers, bas; il y en avoit environ pour trois cents livres sterling, y compris tout ce qu'il falloit pour des lits, & la batterie de cuisine, pots, chaudrons, & de culvres pour en faire un plus grand nombre. J'y avois joint à-peu-près 100 liv. pesant de fer travaillé, comme clous, outils de toutes sortes, crochets, gonds, serrures, &c.

Je ne dois pas oublier une centaine d'armes à feu de réserve, mousquets, fusils, pistolets, beaucoup de plomb de tout calibre, & deux pièces de canon de bronze; & comme il m'étoit impossible de prévoir les dangers où ma Colonie pouvoit être engagée un jour, j'avois encore chargé le Vaisseau d'une certaine de barils de poudre à canon, d'épées, de fibres, & de plusieurs fers de plaques, & de hallebardes. Quant à cela, je pris mon neveu de prendre avec lui deux petits canons de tillac, avec le nombre qu'il lui en falloit, afin de les laisser dans l'île, s'il étoit nécessaire d'y bâtir un Fort, & de se mettre en défense contre quelque ennemi. Cette précaution n'étoit pourtant pas inutile, comme j'eus

lieu de le penser en y arrivant, & l'on verra par la suite de cette Histoire, qu'il n'en falloit pas moins, si l'on vouloit se maintenir dans la possession de l'île.

Ce voyage réussit beaucoup mieux que les autres que j'avois faits parmer, & par conséquent je ne serai pas sur souvent obligé d'arrêter, par le récit de quelques accidens fâcheux, le Lecteur impatient apparemment de savoir l'état où se trouvoit ma Colonie. Il est vrai cependant que nous eûmes d'abord des vents contraires, & quelques autres contre-tems, qui firent durer le voyage plus que je n'avois espéré. Mon voyage de Guinée avoit été jusques-là l'unique dont je fusse revenu comme je l'avois projeté; ce qui me fit croire que je serois toujours malheureux dans mes courées; ma destinee étoit de n'être jamais content à terre, & d'avoir toujours des infortunes en mer.

Les vents contraires qui nous poussèrent au commencement vers le Nord, nous firent entrer dans le *Port de Gallesway* en Irlande, & nous y retinrent pendant vingt-trois jours; mais nous avions cet agrément dans ce petit défilé, que les rivières y étoient abondantes, & à bon marché, en sorte que, bien loin de diminuer nos provisions, nous eûmes occasion de les augmenter. J'y fis embarquer plusieurs co-

chons, & vaches, avec deux vaches, que j'avois dessein, si nous avions eu un heureux passage, de débarquer dans mon île; mais je fus obligé d'en disposer autrement.

Nous remîmes à la voile le cinq de Février avec un vent frais, qui dura pendant plusieurs jours, sans aucune mauvaise rencontre, excepté un accident qui vint bien la peine d'être rapporté dans toutes les circonstances. Le soir du vingt Février nous vîmes entrer le *Mascot* qui étoit en sentinelle; il nous dit qu'il avoit vu de loin un *éclair de lumière* suivi d'un coup de canon, & immédiatement après un *Moufle* vint nous dire que le *Doffman* en avoit entendu un second.

Là-dessus nous montâmes tous sur le tillac, où, pendant quelques momens, nous n'entendîmes rien; mais peu de minutes après nous découvrimus une grande lumière, & nous conjecturâmes de-là que c'étoit un grand incendie.

Nous eûmes d'abord recours à notre *Escime*, qui nous fit convenir unanimement qu'il ne pouvoit y avoir de ce côté-là aucune terre dans l'espace de cinq cents lieues; car le feu paroissoit à l'Ouest Nord-Ouest de nous. Nous conclûmes de-là que le feu devoit avoir pris à quelque Vaisseau; les soupçons eurent qu'on venoit d'entendre nous

perdardent que nous n'en étions pas loins ; & nous étions sûrs, qu'en suivant notre cours, nous en approchions, parce que de moment à autre la flûte nous paroissoit plus grande. Cependant le tems se trouvoit agité, nous ne pûmes rien voir que du feu, mais une demi-heure après, poussés par un vent favorable, quoiqu'assez petit, & le tems s'étant un peu éclairci, nous aperçûmes distinctement un grand Vaisseau détaché par le feu, au beau milieu de la mer.

Je fus sensiblement touché de ce triste spectacle, quoique rien ne m'indroisît aux personnes qui étoient en danger, que les liens ordinaires de l'Humanité. Ces sentimens de compassion furent extrêmement réveillés en moi par le souvenir de l'état où j'étois lorsque le Capitaine Portugais me prit dans son bord au milieu de l'Océan : état qui n'étoit pas, à beaucoup près, aussi déplorable que la situation où se devoient trouver ceux du Vaisseau en question, s'il n'y avoit aucun autre Bâtimen qui allât avec eux de secours. L'océdoral dans le moment qu'on fit feu de cinq canons, l'un immédiatement après l'autre, afin de leur faire savoir qu'il y avoit près de-là un Navire prêt à les secourir, & qu'ils fissent leurs efforts pour se sauver de notre côté dans leur chaloupe ; car quoique nous

DE ROBINSON CRUSOË. 15
pussions voir leur Vaisseau par le moyen de la flûte, il ne leur étoit pas possible de nous apercevoir à cause de l'obscurité de la nuit.

Nous mîmes à la rappe pendant quelque tems ; & en attendant le jour, nous laissâmes aller le Vaisseau du côté où nous découvrimus le Bâtimen embrasé : mais pendant cette manœuvre, nous vîmes avec une grande frayeur, quoique nous eussions lieu de nous y attendre, le Navire sauter en l'air, & quelques momens après le feu rételévé, apparemment à cause que le reste du Vaisseau étoit allé à fond. C'étoit un spectacle terrible & affligeant, sur-tout par la compassion qu'il nous donna de ces pauvres malheureux ; j'ai desirois être tous détruits par les flûtes, ou bien égarés avec leur chaloupe dans le vaste Océan ; c'est de quoi les témoins ne nous permirent pas de juger. La présence voulus pourtant que je supposasse le second cas ; & pour les guider du mieux qu'il me fut possible, je fis descendre des lanternes de tous les côtés du Vaisseau, & tirer six canons pendant toute la nuit, afin de leur faire connoître qu'ils n'étoient pas loin de nous.

Le lendemain environ à huit heures, nous découvrimus, par le moyen de nos lanternes d'approche, deux chaloupes accablées

de monde, & nous apperçûmes que ces pauvres gens, ayant le vent contraire, faisoient force de rames, & que nous ayant vûs, ils faisoient toutes sortes de signaux pour se faire voir de nous.

Nous leur donnâmes à notre tour le signal ordinaire de venir à bord, & en même tems nous fîmes plus de voiles, pour nous mettre plus à portée. En moins d'une demi-heure, nous les joignîmes & les laissâmes tous entrer dans le Vaisseau. Ils étoient pour le moins au nombre de soixante, tant hommes, que femmes, & petits enfans; & il y avoit parmi eux plusieurs passagers.

Nous apprîmes que le Vaisseau sauté en l'air étoit de trois cents tonneaux, allant de Québec dans la rivière de Canada, vers la France; & le Maître nous raconta au long toutes les particularités de ce désastre.

Le feu avoit commencé par l'imprudence du Timonier dans la Caisse ou Cabinet où l'on met la Bousole, les chandelles, &c. Tout le monde étoit accouru au secours, on l'avoit cru absolument éteint; mais on s'apperçut dans la nuit que quelques étincelles étoient tombées dans certains endroits du Vaisseau, où il étoit impossible d'éteindre. De-là il étoit gagné la quille, d'où il s'étoit répandu par tout le corps du Bâ-

timent

timent avec une telle violence, que si le travail ni l'industrie n'avoient été capables de le maîtriser. Le seul parti qui leur étoit resté à prendre, avoit été d'abandonner le Navire; par bonheur ils avoient deux chaudières assez grandes, & un petit esquif, qui ne leur pouvoit servir qu'à recueillir des provisions & de l'eau fraîche. Dans cette situation, toute leur consolation étoit d'être échappés du feu, sans pouvoir espérer raisonnablement de se sauver, étant à une si grande distance de terre. Le seul bonheur dont ils pouvoient se flatter, étoit de trouver quelque Bâtiment en mer, qui voulût bien les prendre sur son bord. Ils avoient des voiles, des rames, une boussole, & ils se préparoient à retourner vers *Terre-Neuve**, avec un vent favorable; toute la provision qu'ils avoient, n'étoit suffisante tout au plus que pour les empêcher de mourir de faim pendant douze jours, dans lequel espace de tems, s'ils avoient le vent favorable, ils espéroient de venir jusqu'au banc de ce Pays-là, & de s'y soutenir par le moyen de la pêche; jusqu'à ce qu'ils pussent venir à terre; mais ils avoient à craindre tant de hasards, des tempêtes, des vents contraires, des pluies capables de les en-

* Les Anglois l'appellent *Woolford-Land*.

gloisir, que, s'ils se faisoient, ce ne pouvoit être que par une espèce de miracle.

Au milieu de leurs délibérations, étant presque tous désespérés, ils avoient entendu avec une joie inexprimable un coup de canon, suivi de quatre autres : leur courage en avoit été tout rasiné, &c. conformément à mon intention, ils avoient compris par-là qu'ils étoient à portée d'un Vaisseau qui leur offroit du secours.

Là-dessus ils avoient mis bas les mâts & leurs voiles, parce que le vent ne leur permettoit pas de nous approcher, &c. quelque temps après, leurs espérances avoient été redoublées, par la vue de nos lumières & par nos coups de canons qui se faisoient par intervalles pendant toute la nuit. Ils avoient tiré aussi trois coups de mousquet ; mais nous ne les avions point entendus à cause du vent contraire. Ils avoient mis pourtant leurs rames à l'eau pour s'empêcher du moins d'être emportés par le vent, & afin que nous pussions les approcher plus facilement. A la fin ils s'étoient apperçus avec une satisfaction inexprimable que nous les avions en vue.

Il n'est impossible de dépeindre les gentillesses surprenantes, les extases & les postures variées avec lesquelles ces pauvres gens exprimoient la joie qu'ils sentoient d'une délivrance si peu attendue. L'affliction & la crainte peuvent être décrites assez fa-

cilement ; des sanglots, des larmes, des cris, quelques mouvemens de la tête & des mains en font toute la variété ; mais un excès de joie, sur-tout d'une joie subite, emporte l'homme à un nombre infini d'extravagances opposées l'une à l'autre.

Quelques-uns de ces pauvres gens étoient noyés de larmes ; d'autres, furieux, déchiroient leurs habits, comme s'ils avoient été dans le plus cruel désespoir ; les uns paroissoient fous à lier, ils couroient çà & là, sautoient du pied & se tardoient les mains ; les autres dansoient, chantoient, faisoient des éclats de rire, & pouvoient des cris de joie ; ceux-ci étoient tout supérieurs, étourdis & incapables de prononcer une parole ; ceux-là étoient malades, & sembloient prêts à tomber en foiblesse. Enfin le moindre nombre faisoit le signe de la croix, & remercioit Dieu de sa délivrance.

Je ne rapporte pas cette dernière circonstance pour donner mauvaise opinion d'eux ; je ne doute pas que dans la suite ils n'aient rendu grâces au Ciel du fond de leur âme : mais ils étoient au commencement si passionnés qu'ils n'étoient pas les maîtres de leurs mouvemens & de leurs pensées ; ils étoient plongés dans une époque de fureur, & il y en avoit peu parmi eux qui eussent assez de force d'esprit pour être modérés dans leur joie.

Il se peut bien que leur tempérament contribuât à l'exécès de leurs transports ; étoient des François, Peuple plus vif, plus passionné, & plus propre que tout autre à aller aux extrémités contraires ; à cause du feu qui excite leurs esprits animés. Je ne fais pas assez Philofophe pour raisonner là-dessus à fond ; mais je puis dire que je n'avois jamais vu une pareille expression de joie. Rien n'en approche davantage, que les extravagances se laissaient emporter mon fidèle *Vendredi* en trouvant son père * lié dans le canot ; j'arrai encore, qu'il y avoit quelque chose de semblable dans la surprise du Capitaine Anglois & de ses deux compagnons que je délivrai ; au-trefois des maîtres des traites qui vouloient les abandonner dans mon Ile ; mais dans le fond tout cela n'est pas comparable à ce que je remarquai dans cette occasion-ci.

Il faut observer encore, que toutes ces extravagances n'éclatoient pas séparément dans ces François, de la manière que je l'ai décrit. Elles se succédoient rapidement avec toute cette variété dans chaque individu ; celui qui dans un moment paroïssoit étourdi & stupide comme un homme frappé de la foudre, se mettoit l'instant après à danser, à sauter, & à crier comme yo

fou ; tantôt il s'arrachoit les cheveux, déchiroit ses habits, & les fouloit aux pieds, comme un habitant des Petites-Maïsons ; tantôt il versoit un torrent de larmes, le cœur lui manquoit, il tomboit en défaillance ; & si on ne l'avoit secouru, la mort auroit suivi la violence de tous ces mouvemens. Il n'en étoit pas ainsi de quelques-uns, on du moindre nombre ; mais de presque tout autant qu'ils étoient, & si je m'en souviens bien, notre Chirurgien fut obligé d'en saigner une trentaine.

Il y avoit deux Prêtres parmi eux, l'un encore jeune, l'autre avancé en âge ; & ce qu'il y a de plus surprenant, le plus vieux étoit le moins sage. Dès-qu'il mit le pied sur le bord de notre Vaisseau, il tomba tout orlé, comme s'il étoit mort. Notre Chirurgien mit d'abord en œuvre des remèdes propres à le faire revenir à lui, étant le seul dans le Vaisseau qui lui eût encore un souffle de vie ; ensuite lui ayant fiérré le bras pour le réchauffer, & pour y faire venir le sang, il le saigna. Le sang ne coula d'abord que goutte à goutte ; mais il sortit ensuite avec plus de liberté. Trois minutes après le bon-homme ouvrit les yeux, & dans un quart-d'heure de tems il parla, & fut entièrement rétabli. Dès que le sang fut arrêté, il commença à se promener, en nous assa-

tant qu'il se portoit bien , & le Chirurgien trouva bon de lui donner un verre de liqueur cordiale. Après un quart-d'heure d'intervalle , quelques François vinrent dans la chambre où le Chirurgien étoit occupé à saigner une femme , disant que le Prêtre avoit absolument perdu l'esprit ; peut-être qu'ayant réfléchi avec trop d'attention sur le changement subit de son état , cette réflexion l'avoit jeté dans une nouvelle extase de joie , & ses esprits s'étoient mis à couler avec trop de rapidité pour que les vaisseaux fussent capables de les conduire comme il faut : là-dessus son sang étoit devenu chaud & fiévreux , & certainement il avoit acquis en moins de rien toutes les qualités requises pour habiter l'Hôpital des fous. Le Chirurgien ne trouva pas à propos de redoubler la saignée ; mais il lui donna quelque chose pour l'assoupir ; ce qui opéra quelque tems après , & le lendemain il s'éveilla également sain de corps & d'esprit.

Le jeune Prêtre modéra ses passions avec une grande fermeté , & nous donna le véritable modèle d'un esprit sensé , & maître de lui-même. Dès qu'il fut à notre bord , il se prosterna pour rendre grâces à Dieu de son heureuse délivrance : je fus assez malheureux de le troubler dans cette lou-

able action , le croyant évanoui. Il leva la tête pour me dire d'un air fort tranquille , qu'il étoit occupé à témoigner sa reconnaissance à Dieu : *Je vous conjure , ajou-
t-il , de me permettre de continuer encore quelques moments j'aurois l'honneur ensuite de vous remercier comme celui à qui , après le Ciel , je suis redevable de la vie.*

J'étois fort mortifié de l'avoir interrompu ; & non-seulement je le laissai en repos , mais j'empêchai les autres de troubler sa dévotion.

Après avoir demeuré dans cette posture pendant quelques minutes , il vint me rejoindre , & d'une manière tendre & grave en même tems , les yeux pleins de larmes , il me remercia , & rendit grâces à Dieu de s'être servi de moi pour sauver la vie à tant d'autres misérables. Je lui répondis que j'étois charmé de lui avoir donné cette occasion de marquer sa reconnaissance envers Dieu , que je n'avois rien fait que ce que la raison & l'humanité devoient inspirer à tous les hommes , & que je croyois devoir de mon côté remercier Dieu de ce qu'il s'étoit servi de moi , pour conserver tant de créatures faites à son image.

Après cette conversation , cet homme de bien fit tous ses efforts pour calmer les passions de ses compatriotes , par des exhor-

tations, des prières, des raisonnemens, enfin par tout ce qui étoit capable de leur faire renfermer leur joie dans les bornes de la modération. Il réussit assez bien avec quelques-uns ; mais la plupart ne se possédoient pas assez pour profiter de ses leçons.

J'ai voulu mettre toutes ces particularités par écrit, parce que le Lecteur pourra apprendre par-là à guider ses passions. Un excès de joie emporte l'homme plus loin que les transports de la douleur, de la colère & de la rage ; & j'ai vu dans cette occasion combien il faut veiller sur ces mêmes passions, de quelque nature qu'elles puissent être, puisque les emportemens de joie ne sont pas moins dangereux pour nous que les autres mouvemens de cœur, qui passent pour les plus dangereux.

Nous fîmes un peu dérangés le premier jour par l'extravagance de nos hôtes ; mais après leur avoir donné des logemens que notre Vaisseau étoit en état de fournir, & après qu'ils eurent bien dormi, tout fut tranquille, & nous les vîmes tout autres.

Ils nous donnèrent toutes les marques de reconnaissance, que les sentimens & la politesse sont capables de donner à un peuple qui naturellement donne dans l'excès de ce côté-là. Le Capitaine & tous mes Religieux

me virent voir le lendemain, pour me dire qu'ils souhaitoient fort de me parler, aussi-bien qu'à mon neveu, qui commandoit le Vaisseau, afin de nous consulter sur leur sort. Dès que mon neveu fut venu, ils commencèrent par nous dire, que tout ce qu'ils avoient au monde n'étoit pas capable de nous récompenser du service important que nous leur avions rendu. Le Capitaine prit alors la parole, & me dit, qu'ils avoient trouvé de l'argent, qu'ils avoient dans leurs chaloupes d'autres choses de prix pourvues des âmes à la hâte, & qu'ils avoient ordre de nous offrir tout cela, si nous voulions bien l'accepter ; qu'ils nous conjuroient seulement de les mettre à terre en quelque endroit d'où il leur fût possible de regagner la France.

Mon neveu parut d'abord assez porté à accepter leurs présens, & ilte à voir après ce qu'il pourroit faire en leur faveur ; mais j'eus assez de pouvoir sur lui pour l'en détourner, sachant ce que c'est que d'être abandonné dans un pays étranger sans argent. Je me ressouvins que si le Capitaine Portugais en avoit usé de cette manière avec moi, & n'avoit fait acheter son bienfait de tout ce que j'avois au monde, je serois mort de faim, à moins que de rentrer dans un es-

clavage pareil à celui que j'avois souffert en Barbarie, & peut-être pire, puisqu'il n'est pas trop sûr qu'un Portugais soit un meilleur maître qu'un Turc.

Je répondis donc au Capitaine François, que si nous l'avions secouru lui & ses gens dans leur malheur, nous n'avions fait que ce que l'humanité vouloit que nous fissions pour notre prochain, & que nous souhaitions qu'on nous fit de même en pareille extrémité. Nous sommes persuadés, lui dis-je, que vous nous auriez donné la même assistance, si vous aviez été dans notre situation, & nous dans la vôtre, & que vous nous l'auriez donnée sans aucune vue d'intérêt. Nous vous avons pris à notre bord, Monsieur, pour suivis-je, pour vous conserver, & non pour jouir de vos dépouilles; & je ne trouverois rien de plus barbare, que de vous mettre à terre après vous avoir pris les pauvres restes que vous avez rachetés aux flâmes; ce seroit vous sauver la vie, pour vous tuer ensuite vous-même; ce seroit vous empêcher de vous noyer, pour vous faire mourir de faim; ne croyez donc pas que je permette qu'on accepte la moindre chose de ce que votre reconnaissance vous porte à nous offrir. Pour ce qui regarde le parti que vous nous proposez de vous mettre à terre,

cela chose est d'une grande difficulté; notre Vaisseau est destiné pour les Indes Orientales, quoique nous nous soyons détournés considérablement de notre cours de côté de l'Ouest, dirigés sans doute par la Providence pour vous tirer d'un danger si terrible, nous ne sommes pas les maîtres de changer notre route de propos délibéré, pour l'amour de vous; mon neveu le Capitaine n'en pourroit jamais répondre devant les Propriétaires, à qui il s'est engagé de continuer son voyage après avoir touché au Brésil. Tout ce qu'il nous est possible de faire pour vous, c'est de prendre notre route de côté où nous pouvons nous attendre à rencontrer des Navires qui retournent des Indes Occidentales, & de vous procurer par-là le moyen de passer en Angleterre ou en France.

La première partie de ma réponse étoit si pleine d'humanité, & de générosité même, que ces Messieurs ne pouvoient qu'en être extrêmement satisfaits; mais il n'en étoit pas ainsi par rapport au reste, & les passagers sur-tout étoient fort contristés par la crainte d'être obligés d'aller avec nous jusqu'aux Indes-Orientales. Ils me conjurèrent que, puisque nous étions tellement détournés du côté de l'Ouest avant que de les

recevoir, j'eusse du moins la bonté de suivre le même cours jusqu'aux bords de Terre-Neuve, où peut-être ils pourroient louer quelque Bâtim. ou pour retourner au Canada d'où ils étoient partis.

Je trouvois cette proposition raisonnable, & j'étois fort porté à la leur accorder; je considérois que de traîner tout cet équipage jusqu'aux Indes, ne seroit pas seulement un parti triste, & insupportable pour ces pauvres gens; mais qu'il pourroit entièrement ruiner notre voyage, en faisant une brèche irréparable dans nos provisions. Je ne croyois pas d'ailleurs enfreindre le contrat que mon neveu avoit fait avec les Marchands, en me prêtant à un accident imprévu. Certainement si les lois de la nature, ni les loix révélées, ne pourroient nous permettre d'abandonner à une mort presque inévitable un si grand nombre de gens, & puisque nous les avions pris à notre bord, notre propre intérêt, aussi-bien que le leur, nous obligeroit à les mettre quelque part à terre. Je consensois donc à suivre notre route, comme ils le souhaitoient, & si les vents rendoient la chose impossible, je leur promis de les débarquer à la Martinique, dans les Indes Occidentales.

Le tems cependant continua à être beau avec un vent assez vigoureux qui resta quel-

que tems entre le Nord-Est, & le Sud-Est; ce qui nous fit manquer plusieurs occasions d'envoyer nos gens en Europe. Il est vrai que nous rencontrâmes plusieurs Vaisseaux destinés pour l'Europe; mais ils avoient lutté si long-tems avec les vents contraires, qu'ils préférèrent se charger de passagers, de peur de mourir de faim tous ensemble. De cette manière nous fûmes forcés de pousser notre voyage jusqu'à ce qu'une semaine après nous arrivâmes aux Bords de Terre-Neuve. C'est-là que nous mîmes nos François dans une Barque, qu'ils avoient louée en pleine mer, pour les mettre à terre, & pour, de-là, les conduire en France, s'il leur étoit possible de trouver là assez de provisions pour les avitailler.

Le seul passager François qui resta à notre bord, étoit le jeune Frère, qui ayant appris que notre dessein étoit d'aller aux Indes, souhaita de faire le voyage avec nous, & d'être mis à terre sur la côte de *Comandef*. J'y consentis avec plaisir.

Cet homme-là me revenoit extraordinairement, & non sans raison, comme on verra dans la suite. D'ailleurs quatre Matelots s'engagerent avec nous; c'étoit de beaux gens, qui nous firent de grand service.

De-là nous prîmes la route des Indes Occidentales, en faisant cours du côté de

Sud, & du Sud-ouest à l'Est, sans avoir beaucoup de vent, pendant une vingtaine de jours. Nous étions dans cette situation, quand nous rencontrâmes de nouveau un objet qui exerçait notre humanité sur un objet tout aussi déplorable que le premier.

Le 19 de Mars, 1697, nous trouvâmes dans la latitude Septentrionale de 17 degrés, 5 minutes, & fîsâmes cours Sud-Est, & Sud-Est quart au Sud, nous découvriâmes un grand Vaisseau venant à nous. Nous ne pûmes pas d'abord le voir distinctement, mais en étant plus près, nous aperçûmes qu'il avoit perdu le perroquet du grand mâ, le mâ d'antimon, & le beau-pré. Il tira d'abord un coup de canon, pour nous faire sçavoir qu'il étoit en détresse. Nous avions un vent frais Nord-Nord-Est, & en peu de tems nous fîmes à portée de l'arraisonner.

Nous apprîmes qu'il étoit de Bristol, & qu'il revenoit des Barbades; mais qu'aux Barbades mêmes il avoit été jetté hors de la route, par un furieux ouragan, quelques jours avant qu'il fût prêt à mettre à la voile, & dans le tems que le Capitaine & le premier Contre-Maitre étoient à terre; de manière qu'entre la violence de la tempête, il avoit marqué au Vaisseau des gens capables de le conduire. Il avoit été attaqué par un second ouragan, qui l'avoit abso-

lument dévoré du côté de l'Ouest, & réduit dans le triste état où nous le rencontrâmes. L'Equipage s'étoit attendu à découvrir les îles de Bahama, mais il s'en étoit vu éloigné & jetté vers le Sud-Est par un vent gaillard de Nord-Nord-Est, qui étoit précisément celui que nous avions alors; & n'ayant qu'une voile au grand mâ, & une autre quarrée attachée à une espee de mâ d'antimon dressée à la hâte, il n'avoit pas eu le moyen de sentir le vent; de sorte qu'ils avoient fait tous les efforts possibles pour atteindre les îles Carantes.

Ce qui mettoit le comble au malheur de ces gens, c'est qu'entre la fatigue que leur avoit donné ces deux tempêtes, ils n'avoient de pain. Il ne leur restoit pas une seule once de pain, ou de viande, depuis plus d'onze jours, & leur seule consolation étoit qu'ils n'avoient pas entièrement consommé leur eau, & qu'ils avoient encore environ un demi-tonneau de farine. Pour du sucre il leur en restoit abondamment; outre sept barils de rum. Ils avoient dévoré une assez grande quantité de coquilles.

Il y avoit à bord, comme passager, un jeune homme avec sa mere, & une servante. Croyant le Vaisseau prêt à mettre à la voile, ils s'étoient embarqués par malheur le soir avant ce terrible ouragan, & n'ayant

plus rien de leurs provisions particulières, ils s'étoient trouvés dans une situation plus déplorable que les Marabos, qui réduits à la dernière extrémité eux-mêmes, n'avoient pas été susceptibles de compassion. On peut juger s'il est facile de décrire la malheureuse situation où s'étoit trouvée cette infortunée famille.

Peut-être n'aurois-je jamais sçû cette particularité, si, le tems étant doux & la mer calme, ma curiosité ne m'avoit porté à aller à bord de ce malheureux Navire. Le second Contre-Maître qui étoit forcé, dans cette extrémité, de prendre le commandement du Vaisseau, étant venu à notre bord, m'avoit parlé de ses passagers, comme de gens qu'il croyoit morts; il n'en avoit pas entendu parler depuis plus de deux jours, parce qu'il avoit eu peur de s'en informer, puisqu'il n'étoit pas en état de les soulager dans leur misère.

Nous fîmes d'abord tous nos efforts pour donner à ce malheureux équipage tout le secours qui nous fut possible, & j'avois assez de pouvoir sur l'esprit de mon neveu, pour le porter à les servir entièrement, quand même nous aurions été par-là dans la nécessité d'aller dans la Virginie, ou sur quelque autre côte de l'Amérique, faire de nouvelles provisions pour nous-mêmes. Mais

DE ROBINSON CRUSOË. 41
heureusement nous ne fûmes pas obligés de pousser notre charité jusques-là.

Ces pauvres gens étoient alors exposés à un nouveau danger; & il y avoit tout à craindre de leur gourmandise. Le Contre-Maître nous en amena six dans sa chaloupe, qui paroissent autant de squelettes, & qui avoient à peine la force de remuer leurs cannes. Il étoit lui-même à moitié mort, n'ayant rien réservé pour lui, & s'étant contenté de la même portion, qui avoit été donnée pour la subsistance d'un moindre Matelot.

En mettant quelques mets devant lui, je l'arrêtis d'en manger avec lenteur & avec sobriété; mais à peine en eut-il mangé trois bouchées qu'il commença à se trouver mal. Il fut assez prudent pour s'arrêter d'abord, & notre Chirurgien lui prépara un bouillon propre à lui servir de remède, & de nourriture en même tems. Il fut mieux dès qu'il l'eut pris. Je n'oubliâs pas cependant les compagnons, à qui je donnois aussi de quoi manger. Ils le dévorèrent véritablement, étant si affamés, qu'ils en avoient contracté une espèce de rage, qui les empêchoit d'être en aucune manière maîtres d'eux-mêmes. Il y en eut même deux qui mangèrent avec tant d'avidité que le jour suivant ils en faillirent mourir.

Ce spectacle étoit extrêmement touchant pour moi, & me rappelloit dans l'esprit la misère à laquelle je m'attendis un jour, en mettant le pied sur le rivage de mon île, sans avoir la moindre provision, & sans m'appercevoir d'aucun moyen de trouver des vivres pour une seule journée; exposé d'ailleurs, à ce que je croyois, à servir bientôt moi-même de nourriture aux bêtes féroces.

Pendant tout le tems que le Contre-Maitre étoit occupé à me réciter tout le détail de la misère de l'équipage, mes pensées seules seules sans discontinuation sur le sort des trois passagers, la mere, le fils & la servante, dont il n'avoit rien entendu dire pendant deux jours, & que la disette extrême de ses propres gens l'avoit forcé à négliger, selon son propre aveu. Je compris par-là qu'à la fin il ne leur avoit donné aucune nourriture, & j'en conclus qu'ils devoient tous trois être morts de faim.

Je retins là-dessus le Contre-Maitre, & que nous appellions alors le Capitaine, à que nous appellions alors le Capitaine, à notre bord, avec ses gens pour qu'ils reprissent vigueur par de bons alimens; & songeant en même tems à rendre le même service au reste de l'équipage, je fis conduire à leur Navire notre Contre-Maitre avec notre chaloupe montée de douze hommes,

& chargée d'un sac plein de pain, & de six grosses piéces de bœuf. Notre Chirurgien donna ordre à mes Matelots de faire bouillir cette viande en leur présence, & de placer des femelles dans la chambre du Cuisinier, pour détourner ces gens affamés de dérober la viande toute crue, ou de l'arracher du pot avant qu'elle fût cuite comme il faut, & de ne leur en donner d'abord qu'une petite portion. C'est cette sage précaution qui leur conserva la vie; & si on avoit été négligeant à cet égard, ils se seroient tués par le moyen de ces mêmes alimens, qui leur étoient donnés pour les empêcher de mourir.

J'ordonnai en même tems à notre Contre-Maitre d'aller dans la chambre des passagers, pour voir dans quel état ils étoient, & pour leur donner les rafraichissemens nécessaires, s'ils étoient encore en vie. Le Chirurgien l'avoit pourvu pour cet effet d'une grande écuelle pleine de son bouillon préparé, qui avoit fait tant de bien à notre pauvre Contre-Maitre, & qui, selon lui, étoit capable de le rétablir par degrés.

Peu satisfit encore de toutes ces mesures, & ayant grande envie de voir de mes propres yeux le triste spectacle que ce Vaisseau pouvoit me fournir d'une manière

plus vive que ne pourroit jamais faire aucun récit ; je pris avec moi celui que nous appellions alors le Capitaine du Vaisseau , & je suivis nos gens avec la chaloupe.

Je trouvai tous ces pauvres affamés dans une espèce de fédition , & prêts à arracher la viande de chaudron par force ; mais mon Contre-Maitre, faisant son devoir, avoit placé un garde à la porte de la chambre du Cuisinier ; & voyant qu'il ne faisoit rien par ses exhortations, il employa la violence pour faire de bien à ces gens en dépit d'eux-mêmes. Il eut pourtant la complaisance de faire tremper suffisamment quelques biscuits dans le pot , & de leur en faire donner à chacun un pour appaiser un peu la faim de leur appétit , les priant de croire que c'étoit pour leur propre conservation qu'il ne leur en donnoit que peu à la fois. Mais tout cela n'avoit pas été capable de les appaiser : si je n'y étois pas survenu avec leurs propres Officiers , & si à mes exhortations je n'aurois pas ajouté la terrible menace de ne leur donner rien , s'ils ne se tenoient en repos , je croie en vérité qu'ils auroient forcé la chambre du Cuisinier , & qu'ils auroient arraché la viande du chaudron. On pourroit voir parfaitement bien dans ces cas , que *venere affamé n'a point d'oreilles*. Nous les apaisâmes pourtant , & commen-

çant à les nourrir par degrés , nous leur permîmes à la fin de manger tout leur foin , & tout alla mieux que je n'en eusse pensé.

Pour la misère des passagers , elle étoit tout autrement terrible que celle de l'Equipage. Comme les Malades avoient eu d'abord peu de chose pour eux-mêmes, ils leur avoient donné des portions extrêmement petites ; à la fin ils les avoient absolument négligés , de manière que depuis dix ou sept jours ils n'avoient eu rien du tout à manger , & fort peu de chose les deux ou trois jours qui avoient précédé. La pauvre mère, à ce que l'Equipage nous rapporta , étoit une femme de bon sens & très-bien élevée , qui ayant épargné pour son fils , avec une tendresse véritablement maternelle , tout ce qu'elle pouvoit , avoit enfin perdu toutes ses forces. Quand notre Contre-Maitre entra dans la chambre , il la vit assise à terre , appuyée contre un des côtés du Vaisseau , entre deux chaises liées ensemble , la tête enfoncée entre ses épaules , & semblable à un cadavre , quoi qu'elle ne fût pas tout-à-fait morte. Il fit tout ce qu'il put pour la faire revenir à elle ; & pour lui fortifier le cœur , il lui mit un peu de bouillon dans la bouche avec une cuillère ; elle ouvrit les lèvres , & leva une partie de ses mains ; elle s'efforça enfin de parler,

Elle entendit ce qu'il lui disoit ; mais en lui faisant signe que ce secours venoit trop tard pour elle , elle lui montra du doigt son fils , comme si elle vouloit le prier d'en avoir soin.

Touché pourtant d'une pitié extraordinaire pour cette tendre mère , il fit tous ses efforts pour lui faire avaler un peu de bouillon , & , à ce qu'il crut , il en fit descendre dans son estomac deux ou trois cuillerées : je doute fort qu'il en fit bien sûr : quoi qu'il en soit , il ne peut que des peines inutiles , puisque la nuit après elle mourut.

Le jeune homme dont elle avoit conservé la vie aux dépens de la sienne , n'étoit pas dans une extrémité tout-à-fait aussi grande ; il étoit cependant étendu roide dans un petit lit , & sembloit à moitié mort. Il avoit dans sa bouche une pièce d'un vieux gant , dont il avoit mangé le reste. Néanmoins étant jeuné , & ayant plus de force que sa mère , le Contre-Maitre réussit à lui faire avaler quelque chose , & il sembla se ranimer : mais lorsque quelques momens après il lui en fit avaler trois ou quatre cuillerées , le pauvre garçon en eut mal au cœur , & les rendit immédiatement après.

Pour la pauvre servante elle étoit toute étendue auprès de sa maîtresse , comme à

elle étoit tombée en apoplexie ; elle luttoit avec la mort. Tous ses membres étoient froids ; d'une de ses mains elle avoit saisi le pied d'une chaise , & le tenoit si ferme , qu'on eut bien de la peine à lui faire lâcher prise : son autre bras étoit étendu au-dessus de sa tête , & ses deux pieds étoient appuyés avec force contre une table. En un mot , elle sembloit être à l'agonie ; mais elle n'étoit pas morte.

Cette pauvre fille n'étoit pas seulement affaiblie par la famine , & effrayée par la pensée d'une mort prochaine ; mais , comme nous apprimes encore dans la suite par les gens du Vaisseau , elle étoit extrêmement inquiète pour sa maîtresse , qu'elle voyoit mourante depuis quelques jours , & pour qui elle avoit tout l'attachement imaginable.

Nous ne sçavons comment faire avec cette malheureuse fille : car lorsque notre Chirurgien , homme sçavant & expérimenté , lui eut rendu , pour ainsi dire , la vie , il eut une seconde cure à faire par rapport à son cerveau qui paroissoit pendant plusieurs jours absolument renversé.

Quiconque lira ce tragique accident , doit songer qu'il n'est pas possible , quelque humanité que l'on ait , de faire sur mer ce que l'on auroit pu faire sur terre , où

Ton reste quelquefois trois semaines. Il s'agissoit tel de donner du secours à ce malheureux Equipage , mais non pas de rester avec lui ; & quoiqu'il désirât fort d'aller de consêrve avec nous pendant quelques jours , cependant nous n'avions pas le loisir d'attendre un Vaisseau qui avoit perdu ses mâts. Néanmoins, lorsque le Capitaine nous conjura de l'aider à dresser un perroquet au grand mât , & un autre à son animon , nous voulûmes bien mettre à la cappe pendant trois ou quatre jours. Ensuite après lui avoir donné cinq ou six tonneaux de bœuf , un de lard , une bonne provision de biscuits , de la farine & des pois , & avoir pris pour paiement trois caisses de sucre , une quantité assez grande de rum , & quelques pièces de huit , nous les quittâmes en prenant dans notre bord , à leur instante priere , un Prêtre avec le jeune homme , la servante , & tout ce qui leur appartenoit.

Le jeune homme étoit un garçon de dix-sept ans , bien fait , modeste , & fort raisonnable. Il paroissoit accablé de la mort de sa mere , ayant encore depuis peu perdu son pere dans les Barbades.

Il s'étoit adressé au Chirurgien pour me prier de le prendre dans mon Vaisseau , & de le tirer d'avec ceux qu'il appelloit les meurtriers de sa mere. Aussi peut-on dire qu'ils

qu'ils l'étoient en quelque sorte ; car ils auroient pu épargner de leur position quelque petite chose pour soutenir la vie de cette misérable veuve , quand ce n'auroit été que de quoi l'empêcher de mourir de faim ; mais la faim ne connoît ni humanité , ni pitié , ni amitié , ni justice. Elle est sans pitié , & incapable de remords.

Ce Chirurgien avoit beau lui mettre devant les yeux la longueur du voyage , qui devoit le séparer de tous ses amis , & qui pouvoit le rejeter dans un aussi mauvais état que celui dont il venoit de sortir ; il dit qu'il lui étoit indifférent de quel côté il alloit , pourvu qu'il se séparât de ce cruel équipage , & que le Capitaine (c'est de moi qu'il entendoit parler , ne connoissant pas encore mon neveu ,) seroit trop honnête homme pour lui donner le moindre chagrin , après lui avoir sauvé la vie ; que pour la servante , si elle revenoit dans son bon sens , elle nous suivroit volontiers partout , & qu'elle recevrait comme un grand bienfait la permission d'entrer dans notre Navire.

Le Chirurgien me fit cette proposition d'une manière si pathétique , que je l'acceptai , & que je le pris tous deux avec tout leur bien , excepté deux pièces de sucre , où il étoit impossible d'atteindre ; mais

comme le jeune homme en avoit une reconnaissance, je fis signer un billet au Commandant, par lequel il s'engageoit d'aller, dès qu'il seroit arrivé à Bristol, chez un certain M. Roger, parent du jeune homme, & Marchand de cette ville, & de lui donner une lettre de ma part, avec tout ce qui avoit appartenu à la défunte veuve. Mais il est apparent que toutes ces précautions ont été inutiles; car je n'ai jamais appris que ce Vaisseau fût arrivé à Bristol. Il est très-probable, qu'étant si fort endommagé, & faisant eau de plusieurs côtés, il ait coulé à fond à la première tempête.

Nous étions d'abord à la latitude de dix-neuf degrés trente-deux minutes, & nous avions en jusqu'alors un voyage assez heureux par rapport au tems, excepté qu'au commencement nous avions eu des vents contraires. Mon dessein n'est pas de fatiguer le Public du récit de quelques incidens peu considérables, comme changement de vents, courages, beau-temps, & pluies, &c. Pour m'accommoder à l'impitoyante curiosité du Lecteur, je dirai que je découvris mon Ile le 10 d'Avril 1697. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés que je la trouvai: j'y étois entré autrefois, & j'en étois sorti du côté du Sud-Est vers le Nord; mais suivant notre route alors entre l'Isle & le Conti-

nent, & n'ayant point de Carré de cette côte, ni aucune marque particulière à laquelle je pusse la reconnaître, je la vis sans savoir que ce fût elle.

Nous croîsâmes pendant long-tems de côtes & d'autres; nous mîmes pied à terre dans plusieurs Isles situées à l'embouchure du fleuve *Orythaque*, mais sans parvenir à notre but; j'appais seulement, en suivant ces côtes, que j'avois été autrefois dans l'erreur, en croyant que la terre que je découvrois étoit le Continent. C'étoit une Isle fort longue, ou plutôt une longue suite d'Isles situées vis-à-vis du grand espace qu'occupe l'embouchure de ce fleuve. Les Sauvages qui abordoient de tems en tems à mon Ile, n'étoient pas proprement des *Cayibes*, mais des insulaires, & d'autres Barbares qui habitoient les lieux les plus proches de moi. Je visitai en vain, comme j'ai dit, plusieurs de ces Isles; j'en trouvai quelques-unes habitées & d'autres désertes. Dans une, entr'autres, je vis quelques Espagnols; & je crus d'abord que c'étoient ceux que j'avois fait venir dans mes *Domaines*; mais en leur parlant je sus qu'ils avoient près de-là une petite chaloupe dans une petite Baye, & qu'ils étoient venus là pour aller chercher du sel, & quelques huîtres à perles: en un mot, j'appris qu'il

révoient point de mes sujets, & qu'ils appartenissent à l'île de la *Tainie*, qui est plus du côté du Nord, de dix ou onze degrés de latitude.

Enfin allant d'une île à l'autre, tantôt avec le Vaisseau, & tantôt avec la chaloupe du Vaisseau François, qui étoit parfaitement bonne, & qu'on nous avoit cédée avec plaisir, je vins au côté méridional de mon île, & d'abord j'en connus toute la figure. Je m'élevai sur mon Vaisseau à l'ancres dans une Rade sûre vis-à-vis de la petite Baye, près de laquelle étoit mon ancienne habitation.

Dès que j'eus fait cette découverte, j'appellai *Vendredi*, & je lui demandai s'il savoit où il étoit. Il se mit à regarder fixement pendant quelque tems, & puis frappant de joindre les mains l'une contre l'autre, il s'écria : oui, oui, oh ! voilà, oh ! voilà ! & montrant du doigt mon Château, il commença à chanter & à faire des gambades comme un fou : j'avois même bien de la peine à l'empêcher de sauter dans la mer, & d'aller à terre à la nage.

Eh bien ! *Vendredi*, lui dis-je, qu'en dis-tu ? trouverons-nous quelqu'un ou non ? ton père y sera-t-il ? Au nom de son père, le pauvre garçon, dont le cœur étoit si sensible, parut tout troublé, & je vis les lar-

mes couler de ses yeux en abondance. *Qu'y a-t-il donc, Vendredi, lui dis-je ? es-tu affligé parce qu'il y a apparence que tu verras ton père ?* Non, non, répondit-il, en secouant la tête, moi ne le voir plus, jamais mais le voir plus. Eh ! que fais-tu, mon enfant ? lui dis-je. Oh ! répondit-il, lui mort long-tems, lui beaucoup vieux homme. *La chose n'est pas encore sûre, lui dis-je : mais enfin crois-tu que nous trouverons quelqu'un de nos gens ?* Il avoit sans doute les yeux meilleurs que moi ; car quoique nous fussions à une demi-lieue de terre, montrant du doigt la colline qui étoit au-dessus de mon Château, il s'écria : *ohé voir, ohé voir, ohé voir beaucoup d'hommes, là, là, & là.* Je tournai les yeux vers cet endroit ; mais je ne vis rien, pas même par ma lunette d'approche ; ce qui venoit probablement de ce que je ne l'avois pas dirigée avec justesse. Il ne faisoit pas d'arguer raison, comme je compris le lendemain en examinant la chose : ils auroient été cinq ou six en cet endroit pour voir le Vaisseau, ne sachant qu'en penser.

Dès que *Vendredi* m'eut dit qu'il voyoit des gens, je fis mettre pavillon Anglois & tirer deux coups de canon, pour leur faire entendre que nous étions amis, & un demi-quart d'heure après nous vîmes une fumée

se lever du côté de la petite Baye. J'osai en ce moment qu'on mit la chaloupe en mer avec un drapeau blanc en signe de paix, & penant l'après-midi avec moi, & le jeune Prêtre, je me fis mettre à terre. C'étoit ce Prêtre François dont j'ai déjà fait mention plusieurs fois. Je lui avois fait un récit exact de la manière dont j'avois vécu dans cette île, sans oublier aucune particularité tant par rapport à moi, qu'à l'égard de ceux que j'y avois laissés, & l'égard de ceux qui avoit dérobé une fois cette Histoire lui avoit dérobé une fois grande envie de m'accompagner. J'avois de plus plusieurs hommes bien armés dans ma chaloupe, de peur de rencontrer quelques nouveaux hôtes qui ne fussent pas de mes Sujets; mais heureusement cette précaution se trouva peu nécessaire.

Comme nous allions vers le rivage dans le temps que la marée étoit presque haute, nous entrâmes tout droit dans ma petite Baye, & le premier homme sur lequel je fixai mes yeux, étoit l'Espagnol à qui j'avois sauvé la vie; j'en reconus parfaitement bien les traits; pour son habit, j'en ferai la description dans la suite. J'oséna d'abord que tout le monde restât dans la chaloupe, & que personne ne me suivit à terre; mais il n'y eut pas moyen de retener Mendocant. Ce tendre fils avoit découvert son père à

une si grande distance des autres Espagnols, qu'il ne me fut pas possible de le voir; & il est certain que, si on avoit voulu l'empêcher d'aller à terre, il se seroit jeté dans la mer; pour y aller à la nage. A peine y avoit-il mis le pied, qu'il vola du côté du Sauvage avec la vitesse d'une flèche qu'un bras vigoureux fait sortir d'un arc. L'homme le plus ferme n'auroit pu s'empêcher de jeter quelques larmes en voyant les transports de joie où ce pauvre garçon s'abandonna en joignant son père. Il l'embrassa, le baisa, le prit entre ses bras pour le mettre à terre sur le tronc d'un arbre; le regarda fixement pendant plus d'un quart d'heure, comme un homme qui considère avec étonnement un tableau extraordinaire; ensuite il se mit à terre auprès de lui, le baisa de nouveau, se remit sur ses pieds; & continua à le regarder avec attention, comme s'il étoit enchanté de le voir.

Le lendemain ses tendres extravagances prirent un autre cours. Il se promena avec lui plusieurs heures sur le rivage, en le tenant par la main, comme si c'étoit une Demoiselle, & de temps en temps il lui alloit chercher quelque chose dans la chaloupe, tantôt un morceau de sucre, tantôt un verre de Rhen, & tantôt un biscuit; ensuite ce qu'il croyoit capable de faire plaisir au bon Vieillard.

L'après-dînée il s'y prit encore d'une nouvelle manière : il mit le bon-homme à terre, & commença à danser autour de lui avec mille postures, l'une plus burlesque que l'autre, & en même-temps il lui parloir, & lui racontoit pour le divertir quelques particularités de ses voyages. En un mot, si la même tendresse filiale pouvoit être trouvée parmi les Chrétiens, on pourroit dire en quelque sorte qu'il n'y a rien de plus inutile que le quatrième Commandement.

Mais laissant là toute digression, j'en vins à la manière dont je fus reçu par les Habitans de l'Île. Je n'aurois jamais fait, si je voulois raconter en détail toutes les civilités que me firent les Espagnols. Le premier, que je reconnoissois parfaitement bien, comme j'ai déjà dit, s'approcha de la chaloupe portant un drapeau de paix, & accompagné d'un de ses compatriotes. Non-seulement il ne me reconnut pas d'abord, mais il n'avoit pas seulement la pensée que ce pût être moi, avant que je lui eusse parlé. *Comment ! Seigneur, lui dis-je d'abord en Portugais, vous ne me reconnoissez pas ?* Il ne me répondit pas un mot ; mais donnant son fusil à son compagnon, il ouvrit les bras, & vint m'embrasser, en disant plusieurs choses en Espagnol dont je n'entendois qu'une partie. Il me leva

entre ses bras, & me demanda mille pardons de n'avoir pas reconnu ce village qu'il avoit considéré autrefois comme celui d'un Ange envoyé du ciel pour lui servir la vie. Il disoit encore un grand nombre d'autres belles choses, que la politesse Espagnole fournilloit à son cœur véritablement reconnaissant ; & ensuite se tournant vers son compagnon, il lui ordonna de faire venir toute la bande. Il me demanda si j'avois envie de me promener vers mon Château, afin qu'il eût le plaisir de m'en remettre en possession, sans avoir la satisfaction pourtant de m'y montrer les augmentations & les embellissemens où je devois naturellement m'attendre.

Je le vouls bien ; mais il me fut aussi impossible de trouver un demeure, que si je n'y avois jamais été. Ils avoient planté un si grand nombre d'arbres, ils les avoient si arrangés d'une manière si bizarre, & les avoient placés si près l'un de l'autre, qu'étoit extrêmement crû pendant les dix années de mon absence, ils rendoient mon Château absolument inaccessible. On n'en pouvoit approcher que par des chemins si tortueux, que c'étoit un vrai labyrinthe pour tout autre que pour les Habitans.

Quand je lui demandai, quelle raison j'avois porté à faire tant de fortifications ;

Il me dit que j'en verrois assez la nécessité, quand il m'auroit donné un détail de tout ce qui s'étoit passé depuis l'arrivée des Espagnols dans mon Île. « Quoiqu'alloz, pour-
 » narlotz de votre départ, je ne laissai pas
 » d'être charmé de votre bonheur, qui
 » vous avoit procuré si à propos un bon Na-
 » vire pour vous tirer de ce désert. J'ai eu
 » fort à cœur, continua-t-il, certains mon-
 » vemens dans l'esprit qui me persuadoient
 » que vous y reviendriez un jour. Mais je
 » dois avouer, que rien ne m'eût jamais ar-
 » rivé dans tout le cours de ma vie de plus
 » triste, & de plus mortifiant, que d'ap-
 » prendre votre départ, quand j'ai conduit
 » ici mes compatriotes.

Il me dit encore, qu'il avoit une longue histoire à nous conter, touchant les trois Barbares que j'avois laissés dans l'Île. Il entendoit par-là les trois Marcelots séditieux, & il m'assura que les Espagnols s'étoient trouvés moins à leur aise avec eux, qu'avec les Sauvages, parmi lesquels ils avoient mené une si triste vie, excepté que les premiers étoient moins à craindre à cause de leur petit nombre. « Mais, dit-il, au fait-
 » sans le signe de la Croix, s'ils avoient
 » été plus nombreux, il y a du tems que
 » nous serions dans le Purgatoire. J'espé-

» re, Monsieur, ajouta-t-il, que vous ap-
 » prendrez sans chagrin, qu'une nécessité
 » absolue, & le soin de notre propre con-
 » servation, nous a forcés à les désarmer,
 » & à nous les assujettir. Vous nous par-
 » donnerez cette action assurément, quand
 » vous saurez que non-seulement ils ont
 » voulu être nos maîtres, mais encore nos
 » meurtriers. » Je lui répondis que j'avois
 » déjà craint tout de la férocité de ces cré-
 » les en quittant l'Île, & que j'aurois fort
 » souhaité de le voir auparavant de retour
 » avec ses compagnons, & de les mettre en
 » possession de l'Île, en leur soumettant les
 » Anglois, comme ils ne l'avoient que trop
 » mérité; que j'étois ravi qu'il y avoit songé
 » pour moi, bien loin d'y trouver à redire,
 » & que je ne savois que trop que c'étoient
 » des coquins opiniâtres, incorrigibles, &
 » capables de toutes sortes de crimes.

Pendant ce discours nous vîmes appro-
 cher l'homme qu'il avoit envoyé pour aver-
 tir ses compagnons de mon arrivée. Il étoit
 suivi d'once Espagnols, qu'à leur habillem-
 ent il étoit impossible de prendre pour
 tels. Il commença par nous faire connoître
 les uns aux autres; il se tourna d'abord de-
 mon côté en me disant: *Monsieur, Voici
 quelques-uns de ces Gentils hommes qui vous
 font redoutables de la nuit & en jour.*
 C. vj.

dit qu'il étoit, & quelle obligation leur'a-voient. Là-dessus ils s'approchèrent tous l'un après l'autre, non comme une troupe de simples Matelots qui voudroient faire connoissance avec un homme de mer comme eux, mais comme des Ambassadeurs pour haranguer un Monarque, ou un Conquérant. Toutes leurs manières étoient obligées & polies, avec un noble mélange de gravité majestueuse, qui donnoit un air de bienfaisance & de grandeur à leur soumission même. Je puis protester qu'ils faisoient beaucoup mieux leur monde que moi, & que j'étois fort embarrassé sur la maniere de recevoir leurs complimens, bien loin de me sentir en état de leur rendre la pareille.

L'histoire de leur arrivée & de leur conduite dans l'Isle est tellement remarquable; il y a tant d'incidents qui ont de la liaison avec ce que j'ai rapporté dans ma première Partie, que je ne saurois m'empêcher de la donner ici toute entière avec toutes les particularités, qui me paroissent extraordinairement intéressantes.

Je m'en vais en lier toutes les faits, autant que ma mémoire me le permettra, d'une manière historique, sans troubler davantage la tête du Lecteur d'un nombre infini de *dis-je, dit-il, répartis-je, répondit-il*, qui ne font que faire languir la narration.

Pour le faire succinément & clairement, il faut que je fasse quelques pas en arrière, & que je rappelle au souvenir du Lecteur des circonstances dans lesquelles se trouverent ces gens à mon départ de l'Isle. On n'aura pas oublié peut-être que j'avois envoyé un Espagnol, & le pere de *Ferdinand*, que j'avois sauvé tous deux des dents des *Cannibales*, pour aller dans un grand canot chercher dans le continent les autres Espagnols, & pour les transporter dans l'Isle, afin de les tirer du triste état où ils étoient, & de trouver avec eux le moyen de revenir parmi les Chrétiens.

Dans ce tems-là je n'avois pas plus de raisons pour m'attendre à ma délivrance, que je n'en avois, vingt ans auparavant, de voir la moindre apparence de l'arrivée d'un Vaisseau Anglois, par le moyen duquel je pusse me tirer de ma triste situation. Par conséquent, lorsque mes gens revinrent, ils se purent qu'être extraordinairement étonnés en voyant que je m'en étois allé, & que j'avois laissé dans l'Isle trois Etrangers en possession de tout ce qu'ils appartinrent; leur surprise fut d'autant plus grande, qu'ils s'attendoient à le partager avec moi.

Pour le voyage qu'avoit fait mon Espagnol avec le pere de *Ferdinand*, il me dit qu'il n'y avoit rien de fort particulier, in-

teus s'étant trouvé fort doux & la mer calme. Ses compagnons, comme il est aisé de croire, furent charmés de le voir; aussi étoit-il le principal d'entr'eux, & leur étoit-il le principal d'entr'eux, & leur Commandant, depuis que le Capitaine du Vaisseau dans lequel ils avoient fait naufrage, étoit mort. Ils furent d'autant plus surpris de le voir, qu'ils sçavoient qu'il étoit tombé entre les mains des Sauvages, & qu'ils supposoient qu'il en avoit été dévoré, selon leur ancienne coutume.

L'histoire qu'il leur fit de sa délivrance, & de la manière dont je l'avois pourvu, pour les transporter commodément, leur parut un songe: leur étonnement étoit semblable à ce qu'ils m'eussent dit ensuite, à celui des fils de Jacob, quand Joseph se fit connoître à eux, & leur raconta son élévation dans la Cour de Roi d'Égypte. Mais lorsqu'il leur montra les provisions qu'il leur apportoit pour le voyage, les armes, la poudre & le plomb, ils furent tirés de leur surprise; ils formèrent une idée juste de leur sort, & firent tous les préparatifs nécessaires pour passer dans mon Île.

Leur premier soin fut d'avoir des canots, & étant obligés de passer les bornes de la prohibé, en trompant leurs amis les Sauvages, ils leur empruntèrent deux grandes barques sous prétexte d'aller se divertir en mer, ou d'aller à la pêche.

C'est dans ces canots qu'ils s'embarquèrent le lendemain. Il ne leur falloit pas beaucoup de temps pour emballer leurs richesses, n'ayant ni bagage, ni habits, ni vivres, ni rien en un mot que ce qu'ils avoient sur le corps, & quelques racines, dont ils étoient accoutumés de se servir au lieu de pain.

Mes deux Envoyés ne furent absents en tout que pendant trois semaines, & dans cet intervalle je trouvai l'occasion de me tirer de l'Île, comme j'ai rapporté au long dans ma première Partie, laissant mon domaine en proie à trois scélérats, les plus effrontés, les plus déterminés, & les plus difficiles à ménager qu'on auroit pu trouver dans tout le monde. Mes Espagnols ne s'en apperçurent que trop à leurs dépenses.

La seule chose équitable que firent ces coquins, ce fut de donner d'abord ma lettre aux Espagnols, & de leur mettre mes provisions entre les mains, comme je leur avois ordonné. Ils leur remirent encore un grand écrit très-circumstancié, contenant mes directions sur la manière dont j'avois songé à ma subsistance & à mes commodités, pendant mon séjour dans l'Île. Il contenoit la manière dont j'avois fait mon pain, élevé mes chèvres apprivoisées, semé mon bled,

Éché mes caillots, fait mes pots ; en un mot, toute ma conduite dans cette déplorable situation.

Non-seulement ils firent cet écrit aux Espagnols, dont deux Espagnols aillent d'Anglois pour en profiter, mais ils leur donnoient toutes sortes de secours ; & dans le commencement il regna entre mes deux Peuples une assez grande union. Ils portèrent d'abord avec eux mon Châssin, & vivoient en frères avec les Espagnols, dont le Chef avoit déjà une idée de ma manière de vivre ; ce qui le rendoit capable de négocier toutes les affaires de la Colombie avec le secours du pere de Vendredi.

Pour les Anglois, ils étoient trop grands Seigneurs pour se mêler d'une occupation si basse ; ils ne songeoient qu'à parcourir la Pille, à tuer des perroquets, & à tourner des tortues ; & quand le soir ils revenoient au logis, ils trouvoient le souper tout prêt, grâces aux soins des Espagnols.

Ceux-ci n'en seroient fort consolés, si les autres avoient seulement voulu les laisser en repos ; mais ils n'étoient pas gens à vivre long-temps en paix ; ils avoient pas la moindre envie de songer au bien de cette petite République, & ils ne vouloient pas souffrir que les autres se déchargassent de ce soin, semblables au chien du

Jardinier, qui ne vouloit pas manger lui-même, ni permettre que les autres mangent.

Leurs différends, d'abord peu considérables, ne valent pas la peine d'être rappelés ; mais tout d'un coup la félicité de mes copains éclata le plus extraordinairement qu'il est possible d'imaginer. Ils se mirent à faire une guerre ouverte aux Espagnols avec toute l'insolence imaginable, d'une manière contraire à la raison, à leur intérêt, à la justice, & même au sens commun, n'ayant pas seulement le moindre prétexte pour pallier la brutalité de leur conduite. Il est vrai que je n'en ai sçu d'abord toutes les particularités que des Espagnols, qui étoient, pour ainsi dire, leurs accusateurs, & dont le témoignage pouvoit être suspect ; cependant quand j'eus le loisir de les examiner sur tous les points de l'accusation, ils n'en osèrent nier un seul.

Mais avant que d'aller plus loin, il faut que je supplée ici à une négligence, dont j'ai été coupable dans ma première Partie, en oubliant d'instruire le Lecteur d'une particularité qui a une grande liaison avec ce qui va suivre. Voici ce que c'est.

Dans le moment que nous allions lever l'ancre pour quitter mon Ile, il arriva une petite querelle dans le Vaisseau Anglois,

& il étoit fort à craindre que l'équipage n'en vint à une seconde rébellion.

La chose en seroit venue-là peut-être, si le Capitaine, s'animant de tout son courage, & assisté de moi & de ses autres amis, n'avoit pris par force deux des plus opiniâtres, & s'il ne les avoit fait mettre dans les fers en les menaçant comme des rebelles qui retomboient une seconde fois dans le même crime, & qui excitoient les autres par le discours séditieux, de les tenir en prison jusqu'à ce qu'il les fit pendre en Angleterre.

Quoique le Capitaine n'eût pas cette intention, il effraya par-là plusieurs Matelots coupables de la première mutinerie, & ils persuadèrent à tout le reste qu'on les amuseroit seulement par de bonnes paroles, mais qu'on les mettroit entre les mains de la Justice dans le premier Port de l'Angleterre où le Vaisseau entreroit.

Le Contre-Maitre en eut le vent, & nous en avertit; sur quoi il fut résolu, que moi qui passois toujours pour un homme de conséquence, s'ilorois leur parler avec le Contre-Maitre, & que je les assurerois que, s'ils se comportoient bien pendant le reste du voyage, il ne s'en feroit jamais parlé du passé. Je m'acquiesçai de cette commission, & je leur donnai ma parole d'honneur,

qu'ils n'avoient rien à craindre de ressentiment du Capitaine. Ce procédé les apaisa, sur-tout quand ils virent relâchés à mon intercession les deux mutins à qui on avoit mis les fers aux pieds.

Cependant cette affaire nous empêcha de faire voile pendant cette nuit, & le vent s'étant abattu, nous fîmes le lendemain que les prisonniers qu'on avoit relâchés avoient volé chacun un moufquet, & quelques autres armes, comme aussi apparemment de quoi vivre, & que s'étant glissés dans la pinace, ils s'étoient sauvés à terre pour se joindre aux autres mutins, leurs dignes compagnons.

Dès que nous eûmes fait cette découverte, je fis mettre la chaloupe en mer, avec le Contre-Maitre & douze hommes, pour chercher ces coquins; mais ils ne se trouverent pas non plus que les trois autres, car ils avoient tous fait ensemble dans les bois, dès qu'ils avoient vu approcher la chaloupe.

Le Contre-Maitre étoit sur le point de les punir une fois pour toutes, de leurs mauvaises actions, en détruisant la plantation, & en brûlant tout ce qui pouvoit les faire subsister; mais n'osant pas le faire sans ordre, il laissa tout dans l'état où il l'avoit trouvé, & se contenta de revenir au Vaisseau en ramenant la pinace.

Par cette nouvelle recrue le nombre des Anglois dans l'Île montoit jusqu'à cinq ; mais les trois premiers étoient si supérieurs en méchanceté aux nouveaux venus, qu'ils prirent avec eux deux jours avec eux, ils les chassèrent de la maison pour aller pourvoir à leur propre subsistance, & pendant quelque temps ils possédèrent la dureté jusqu'à leur refuser la moindre nourriture. Tout cela se passa avant l'arrivée des Espagnols.

Quand ceux-ci furent venus dans l'Île, ils firent tous leurs efforts pour porter ces trois bêtes féroces à se réconcilier avec leurs compatriotes, & à les reprendre dans leur demeure, pour faire une seule famille ensemble ; mais ces scélérats ne voulurent pas seulement en entendre parler.

Ainsi les deux malheureux furent forcés de faire bande à part ; & voyant qu'il n'y avoit que l'industrie & l'applicacion capables de les faire subsister à leur aise, ils établirent leur demeure dans la partie septentrionale de l'Île, mais un peu du côté de l'Ouest, de peur des Sauvages, qui d'ordinaire débarquoient dans l'Île du côté de l'Est.

C'est-là qu'ils construisirent deux cabanes, l'une pour eux, & l'autre pour leur magasin ; & les Espagnols leur ayant donné du bled pour semer, & une partie des

gâts que je leur avois laissés, ils se mirent à creuser, à planter, & à faire des enclos d'après le modèle que je leur avois présenté ; & dans peu de temps ils se trouverent dans une condition assez supportable. Quoiqu'ils n'eussent d'abord ensemencé qu'une très-petite terre, ils eurent assez de bled pour avoir du pain ; & comme un des deux avoit été second cuisinier dans le Vaisseau, il étoit fort habile à faire des soupes, des *Puddings*, & d'autres mets, surant que leur riz, leur lait, & leur viande pouvoient y fournir.

Ils étoient dans cette situation, quand les trois coquins, dont j'ai parlé, les vinrent insulter, uniquement pour se divertir. Ils leur dirent que c'étoit à eux que l'Île appartenoit, & que le Gouverneur leur en avoit donné la possession ; que personne n'y avoit le moindre droit qu'eux, & qu'ils ne bârissoient point de maison sur leur terrain, à moins que de leur en payer les terres, ou que le diable y avoit part.

Les pauvres gens s'imaginèrent d'abord qu'ils vouloient railler ; ils leur demandèrent s'ils vouloient entrer, pour voir à leur aise les beaux Palais qu'ils avoient bâtis, & pour s'expliquer sur les terres qu'ils demandotent. L'un, voulant badiner à son tour, leur dit que, s'ils étoient les maîtres

du terrain, il espéroit que, s'ils faisoient valoir leurs terres comme il faut, ils voudroient bien leur accorder quelques années de franchise, à l'exemple des autres Seigneurs, & il les pria de faire venir un Notaire pour dresser le contrat. Un de nos trois marands, en jurant & en blasphémant, répondit qu'ils alloient voir si tout ceci n'étoit qu'une rualerie, & s'approchant d'un feu que ces bonnes gens avoient fait pour apprêter le dîner, il prend un tison, le jette dans une des cabanes, & y met le feu. Elle avoit été toute consumée, si un des propriétaires n'avoit couru à ce coquin, ne l'avoit éloigné par force de sa pauvre hutte, & n'avoit éteint le feu en marchant dessus : encore eut-il bien de la peine à y réussir.

Ce scélérat étoit dans une telle rage en voyant le mauvais succès de sa barbarie, qu'il s'aranga sur celui qui en étoit la cause, avec une perche qu'il tenoit dans la main, dont il l'avoit affirmé ; si celui-ci n'avoit évité le coup adroitement. Son compagnon voyant le danger où il étoit, vint d'abord à son secours. Ils firent chacun un fusil, & celui qui avoit été attaqué le premier jeta son ennemi à terre d'un coup de crosse, avant que les deux autres scélérats fussent à portée ; & voyant les autres deux se pré-

parer à les insulter, ils se joignirent, & leur présentant les bouts de leurs fusils, ils les menaçèrent de leur mettre la boue dans le ventre, s'ils ne se retiroient.

Les autres avoient des armes à feu : mais un des honnêtes gens, plus hardi que son camarade, & désespéré par le danger où il se trouvoit, leur dit que, s'ils faisoient la moindre mine de les coucher en joue, ils étoient morts, & leur commanda, avec fermeté, de mettre bas les armes. Ils n'en firent rien ; mais voyant les autres si déterminés, ils en vinrent à une capitulation, & consentirent à s'en aller, pourvu qu'on leur laissât emporter leur compagnon blessé. Il l'étoit effectivement, & dangereusement même ; mais c'étoit sa propre faute. On peut dire que les deux attaqués, voyant leur avantage, avoient en tort de ne les pas déshonorer réellement, comme ils étoient les maîtres de le faire, & de ne pas aller ensuite raconter toute leur aventure aux Espagnols. Car dans la suite les trois malheureux se songerent qu'à avoir leur revanche, & ils le dissimulèrent si peu, qu'ils ne voyoient jamais les autres sans les en menacer.

Ils les persécuterent nuit & jour, & à différentes reprises ils foulerent aux pieds leur bled, tuèrent à coups de fusil trois

boucs & une chèvre que ces pauvres gens élevaient pour leur subsistance ; en un mot, ils les traitèrent avec tant de cruauté & de barbarie , que ceux-ci , poussés à bout , prirent la résolution désespérée de les combattre à la première occasion. Dans ce dessein , ils prirent le parti d'aller au Château où les trois coquins demeuroient avec les Espagnols , & de leur livrer le combat en honnêtes gens , en présence des Etrangers.

Pour exécuter cette entreprise , ils se leverent un matin avant le jour , & s'étant approchés du Château , ils se mirent à appeler les trois scélérats par leur nom , & dirent à un Espagnol , qui leur répondit , qu'ils avoient à leur parler en particulier.

Il étoit arrivé justement , le jour auparavant , que deux Espagnols avoient rencontré dans le bois un de ces Anglois honnêtes gens , & qu'ils avoient entendu de terribles plaintes sur les affres & les dommages qu'ils avoient reçus de leurs barbares compatriotes , qui avoient ruiné leur plantation , détruit leur moisson , & tué leur bétail ; ce qui étoit capable de les faire mourir de faim , si les Espagnols ne les secouraient.

Ces derniers étant de retour au logis , & se trouvant à table avec les scélérats , prirent la liberté de les censurer , quoique d'une

d'une manière douce & honnête. L'un d'eux leur demanda comment ils pouvoient être si cruels & si inhumains à l'égard de leurs pauvres compatriotes , qui ne les avoient jamais offensés , & qui ne songeoient qu'à trouver , par leur industrie , de quoi subsister ; quelle raison ils pouvoient avoir pour leur en ôter les moyens qui leur avoient coûté des travaux si fatigans ?

Un des Anglois répliqua brusquement , que ces gens n'avoient rien à faire dans l'Isle , qu'ils y étoient venus sans permission , que la terre ne leur appartenoit pas , & qu'il ne feroit absolument pas qu'ils y bâtissent , ou qu'ils y fissent des plantations. *Mais , Seigneur Anglois , dit l'Espagnol d'un ton fort modéré , ils ne doivent pas mourir de faim. »* Qu'ils meurent de faim , » & qu'ils aillent à tous les diables , » ré- » pondit l'Anglois , comme un vrai bar- » bare ; ils ne bâtiront ni ne planteront » point ici. » *Que voulez-vous donc qu'ils fassent , Seigneur Anglois , répliqua cet honnête homme ? »* Ce que je veux qu'ils » fassent , dit l'autre animal féroce , qu'ils » soient nos esclaves , & qu'ils travaillent » pour nous. » *Mais quelle raison avez- » vous pour attendre cette soumission d'eux ? Vous ne les avez pas achetés de votre ar- » gent , & vous n'avez pas le moindre droit*

Tome II. III. Partie. D

de les réduire à l'esclavage. Le même cas, qu'il lui répondit, que l'île leur appartenait à eux trois, que le Gouverneur la leur avoit laissée, & que personne n'y avoit la moindre chose à dire qu'eux : que, pour le faire voir, ils alloient brûler les huttes de leurs esclaves, & que, quelque chose qu'il pût arriver, ils n'y souffriraient ni leurs cabanes, ni leurs plantations.

S'il est ainsi, Seigneur, dit l'Espagnol, nous devrions être vos esclaves aussi. « Vous n'avez raison, répliqua l'impudencieux ; nous comptons bien là-dessus, & vous n'y en appercevrez bientôt. » Cet insolent discours étoit relevé par une centaine d'imprécations placées éloquentement dans les endroits les plus convenables. L'Espagnol se contenta d'y répondre par un souris moqueur, & ne daigna pas seulement lui dire le moindre mot.

Cette conversation cependant avoit échauffé la bile à ces coquins, & se levant avec fureur, l'un d'eux (nommé Guillaume Atkins) dit aux autres : *Allons, morbleu, finissons avec ces chiens-là ; démolissons leur château, & ne souffrons pas qu'ils s'enrichissent de maître dans nos Domaines.*

Là-dessus ils s'en allèrent tous trois, chacun armé d'un faulx, d'un pistolet, & d'un

faulx, en disant à demi-haut mille choses injurieuses sur la manière dont ils étoient de traiter les Espagnols à leur égard, dès qu'ils en trouvoient l'occasion. Mais ceux-ci ne les entendoient qu'imparfaitement ; ils paroissent juger seulement qu'ils les menaçoient pour avoir pris le parti des Anglois honnêtes gens.

On ne peut pas trop bien se qu'ils firent pendant toute cette nuit ; mais il est apparent qu'ils parcoururent tout le pays pendant quelques heures, & qu'enfin fatigués, ils s'étoient mis à dormir dans l'espoir que j'appellerois autrefois ma maison de campagne, sans s'éveiller d'assez bon matin pour exécuter leurs projets abominables.

On s'en aperçut que leur but avoit été de suspendre les deux Anglois dans le sommeil, de mettre le feu à leur cabane pendant qu'ils y seroient couchés, & de les y brûler, ou de les tuer lorsqu'ils voudroient en sortir pour éviter le feu. La malignité d'ort assezement d'un profond sommeil, & je m'étois qu'ils n'eussent pas la force de se tenir éveillés pour exécuter leur barbare dessein.

Cependant les autres ayant en même temps résolu une entreprise contre eux, mais plus digne de braves gens que l'incendie & le meurtre, il arriva fort heureusement

pour les uns & pour les autres ; que ceux de la cabane étoient déjà en chemin avant que ces coquins sanguinaires vinssent à leur demeure.

Quand ils y arrivèrent, ils trouverent la hutte vide. Atkins, qui étoit le plus détecté, mit, à ses camarades : *Pardieu le nid, mais les oiseaux s'en sont envolés ; que le diable les emporte. Là-dessus ils s'arrêtèrent pendant quelques instans pour deviner la raison qui pouvoit avoir obligé leurs ennemis de sortir de si bonne heure, & ils conclurent tous que les Espagnols devoient leur avoir donné connoissance du danger où ils alloient être exposés. Après cette conjecture ils se donnerent la main tous trois, & s'engagerent par des sermens horribles, à se venger de ceux qui les avoient trahis. Immédiatement après, ils se mirent à travailler sur les huttes des pauvres Anglois, ils les abattirent toutes deux, & n'en laissèrent pas une pice entière ; de manière qu'à peine pouvoit-on connoître la place où elles avoient été ; ils en réduisirent, pour ainsi dire, en poussière tous les meubles, & en répandirent tellement les débris au loag & au large, qu'en suite ces bonnes gens trouverent plusieurs de leurs ustensiles à une demi-lieue de leur habitation.*

Après cette expédition, ils arrachèrent tous les arbres que leurs ennemis avoient plantés, brisèrent l'enclos dans lequel ils tenoient leur bétail & leur bled ; en un mot, ils saccagèrent tout aussi parfaitement qu'auprès pû faire une Horde de Tartares.

Pendant ce bel exploit les deux Anglois étoient allés pour les chercher, & pour les combattre par-tout où ils les trouvoient ; & quoiqu'ils ne fussent que deux contre trois, il est certain qu'il y avoit eu du sang répandu ; car ils étoient tous également décimés, & incapables de s'éparpagner en aucune manière.

Mais la Providence fut plus soigneuse de les séparer, qu'ils n'étoient avides à se joindre ; car comme ils avoient voulu se croquer à dessein, lorsque les trois étoient allés du côté des huttes, les deux marchands du côté du Château, & lorsque ces derniers se furent mis en chemin pour les chercher, les trois étoient revenus du côté de ma vieille demeure. Nous allons voir dans le moment la différence qu'il y eut dans le procédé des uns & des autres.

Les trois revinrent vers les Espagnols la fureur peinte sur le visage, & échauffés de l'expédition qu'ils avoient faite avec tant d'animosité ils se vantaient hautement de leur action, comme si elle avoit été la

plushéroïque du monde. Et l'un d'entr'eux avançant sur un des Espagnols, d'un air arrogant, il lui faisoit le chapeau, & le lui faisoit piroquer sur la tête, il lui dit insolemment, en lui riant au nez : *Et vous, Seigneur, nous vous demandez la même chose, si vous n'avez pas soin d'avoir plus de respect pour nous.*

L'Espagnol, quoique doux & fort honnête, étoit un homme aussi courageux qu'on puisse l'être ; d'ailleurs il étoit adroit & robuste au suprême degré. Après avoir regardé fixement celui qui venoit de l'insulter avec si peu de raison, il alla vers lui d'un pas fort grave, & du premier coup de poing il le jeta à terre, comme un bœuf qu'on assomme ; sur quoi un autre Anglois, aussi insolent que le premier, lui tira un coup de pistolet. Il ne le tira pourtant pas, les balles passèrent au travers de ses cheveux, mais l'une lui toucha le bout de l'oreille, & le fit saigner beaucoup.

L'Espagnol voyant couler son sang abondamment, crut être blessé plus dangereusement qu'il n'étoit ; & quoique jusques-là il eût agi avec toute la modération possible, il commença à s'échauffer, & crut qu'il étoit tenu de montrer à ces scélérats qu'ils avoient tort de se jouer à d'aussi beaux jeux qu'eux ; il arracha le fusil à celui qu'il

avoit jetté à terre, & il alloit faire sauter la cervelle au coquin qui l'avoit voulu tuer, quand les autres Espagnols se montrant, le prièrent de ne point tirer, & se jettant sur mes drôles les déarmèrent, & les mirent hors d'état de leur nuire.

Quand ces marauds se virent sans armes, & les Espagnols autant animés contre eux que les Anglois, ils commencèrent à mettre de l'eau dans leur vin, & à les prier avec assez de douceur de leur rendre leurs armes. Mais considérant l'animosité qu'il y avoit entr'eux & les deux habitans des huttes, & persuadés que le meilleur moyen d'empêcher qu'ils n'en vinssent aux mains ensemble, étoit de laisser ceux-ci déarmés, ils leur dirent qu'ils n'avoient point intention de leur faire le moindre mal, & qu'ils commenceroient à leur donner toute sorte d'assistance, s'ils vouloient vivre paisiblement ; mais qu'ils ne trouvoient pas à propos de leur rendre leurs armes, pendant qu'ils étoient animés contre leurs peuples compatriotes, & qu'ils avoient même déclaré ouvertement leur dessein de faire tous les Espagnols esclaves.

Ces gens abominables, hors d'état d'entendre raison & d'agir raisonnablement, voyant qu'on leur refusoit leurs armes, se tintent de cet endroit la rage dans le cœur, & menaçant qu'ils sauroient bien se ven-

par des Espagnols, quoiqu'on leur eût ôté leurs armes à feu. Mais ceux-ci méprisant leurs bravades, leur dirent de prendre garde à ne rien entreprendre contre leurs plantations, & contre leur bétail; que s'ils étoient assez hardis pour le faire, ils les tueroient comme des bêtes féroces par-tout où ils les trouveroient; & que si après une telle hostilité ils tomboient vifs entre leurs mains, ils les pendroient sans quartier.

Ces menaces ne leur firent rien rabattre de leur fureur; & ils s'en allèrent jettant feu & flâme, & jurant de la manière du monde la plus terrible.

À peine les avoit-on perdus de vûe, que voilà nos deux autres, tout aussi engagés qu'eux, mais à bien plus juste titre; car ayant été à leur plantation, & la voyant détruite de fond en comble, ils avoient de justes raisons pour s'emporter contre leurs barbares ennemis. Ils ne trouvoient que difficilement le tems de raconter leur malheur aux Espagnols, tant ceux-ci s'empressoient de les informer de leur propre aventure. Il faut avouer que c'étoit une chose très-extraordinaire de voir ainsi trois insidens insultant dix-neuf braves gens sans recevoir la moindre punition.

Il est vrai que les Espagnols les méprisoient, sur-tout après les avoir défilans

& rendu par-là leurs menaces vaines. Mais les Anglois étoient plus animés, & résolurent d'en tirer vengeance, quoi qu'il en pût arriver.

Cependant les Espagnols les apaisèrent, en leur disant, que puisqu'ils leur avoient ôté leurs armes, ils ne pouvoient pas permettre qu'on les attaqué, & qu'on les tuât à coups de fusil. De plus, l'Espagnol qui étoit alors comme Gouverneur de l'île, les assura qu'il leur procureroit une satisfaction entière. Car, dit-il, il ne faut pas douter qu'ils ne reviennent à nous quand leur fureur aura eu le tems de se valentir, puisqu'ils ne sauroient subsister sans votre secours, & nous vous promettons en ce cas qu'ils vous satisferont, à condition que de votre côté vous vous engagerez à n'exercer aucune violence contre eux, que pour votre propre défense.

Les deux Anglois s'y accordèrent, mais avec beaucoup de peine; les Espagnols leur protestèrent qu'ils n'avoient point d'autre but que d'empêcher l'effusion du sang parmi eux, & de les rendre tous plus heureux. Car, disent-ils, nous ne sommes pas si nombreux, qu'il n'y ait de la place ici pour nous tous, & c'est une grande pitié, que nous ne puissions être tous amis. Ces paroles les adoucièrent à la fin entire-

ment : ils s'engagerent à tout ce que les Espagnols voulaient ; & restèrent quelques jours avec eux à cause que leur propre habitation avoit été détruite.

Environ cinq jours après , les trois vagabonds , les de se promener & à moitié morts de faim , ne s'étant soutenus que par quelques crûs de tourterelles , revinrent vers le Château , & voyant le Commandant Espagnol avec deux autres se promenant sur le bord de la petite Baye , ils s'en approchèrent d'une manière assez soumise , & lui demandèrent en grace & avec humilité d'être reçus de nouveau dans la famille. Mon honnête homme d'Espagnol les reçut gracieusement ; mais il leur dit qu'ils avoient agi avec leurs propres compatriotes d'une manière si grossière , & avec ses gens à lui d'une manière si brutale , qu'il lui étoit impossible d'accorder leur demande , sans délibérer là-dessus auparavant avec les Anglois & avec les autres Espagnols : qu'il alloit dans le moment leur en faire la proposition , & qu'il leur devoit répondre dans une demi-heure. La suite leur fit paroître la condition d'attendre une demi-heure hors du Château extrêmement dure ; & n'en pouvant plus , ils supplièrent le Gouverneur de leur faire apporter un peu de pain ; ce qu'il fit ; il leur envoya en même tems une grosse piece de chevreaux

& un perroquet rôti ; & ils mangèrent tout avec un très-grand appétit.

Après avoir attendu le résultat de la délibération pendant la demi-heure stipulée , on les fit entrer , & il y eut une grande dispute entre eux & leurs compatriotes qui les accusoient de la ruine totale de leur plantation , & du dessein de les assassiner. Comme ils venoient d'être auparavant , ils ne purent pas lester alors. Le Chef des Espagnols fit le médiateur , & comme il avoit porté les deux Anglois à ne point attaquer les trois autres , pendant qu'ils se soloient déarmés & hors d'état de leur nuire , ainsi il obligea les trois scélérats d'aller rebâtir les cabanes ruinées , l'une précisément comme elle avoit été , & l'autre plus spacieuse ; à faire de nouveaux enclos , à planter de nouveaux arbres , à semer du blé pour remplir celui qu'ils avoient ruiné ; en un mot , à remettre tout dans l'état où ils l'avoient trouvé , autant qu'il leur étoit possible ; car il n'étoit pas faisable de suppléer exactement au blé qui étoit déjà fort avancé , & aux arbres qui avoient déjà commencé à croître considérablement.

Ils se soumirent à toutes ces conditions ; & comme on leur donnoit des vivres en abondance , ils commencèrent à vivre paisiblement , & toute la colonie étoit fort

aise. Il n'y manquoit rien, sinon qu'il étoit impossible de porter les trois vagabonds à travailler pour eux-mêmes.

Néanmoins les Espagnols furent assez obligeans pour leur déclarer que, pourvu qu'ils ne troublaient plus le repos de la société, & qu'ils voulaient prendre à cœur le bien général de la plantation, ils travailleroient pour eux avec plaisir, & qu'ils leur permettroient de se promener à leur fantaisie, d'être aussi fainéans qu'ils le trouvoient à propos. Tout alla parfaitement bien pendant un mois ou deux; sur quoi les Espagnols furent assez bons de leur rendre leurs armes, & de leur donner la même liberté dont ils avoient joui auparavant.

Huit jours après cet acte de générosité de la part des Espagnols, ces soldats, incapables de la moindre reconnaissance, recommencèrent leurs insolences, & se mirent dans la tête le dessein du monde le plus affreux. Ils ne l'exécuterent pourtant pas alors, à cause d'un accident qui mit toute la colonie également en danger, & força les uns & les autres à renoncer à tout ressentiment particulier, pour songer à leur propre conservation.

Il arriva pendant une nuit que le Gouverneur ou le Chef des Espagnols ne par

ut ROBINSON CRUSOË. Vy
fermer les yeux, de quelque côté qu'il se tournoit. Il se portoit très-bien par rapport au corps, comme il m'a dit; mais il se sentoit agité par des pensées tumultueuses, quoique parfaitement éveillé; son cerveau étoit plein d'images de gens qui se battoient, & qui se tuoient les uns les autres. En un mot étant resté quelque temps au lit dans cette inquiétude, & sentant son agitation redoubler de plus en plus, il se leva. Comme ils étoient tous couchés sur des tas de peaux de chèvre, placées dans de petites couches qu'ils avoient dressées pour eux-mêmes, & non pas dans des brulées comme moi, ils avoient peine de chose à faire pour se lever. Il ne leur falloit que se dresser sur leurs pieds, & mettre un juste-au-corps & leurs escarpins, & ils étoient en état de sortir & de vaquer à leurs affaires.

S'étant donc ainsi levé, l'Espagnol sortit, mais l'obscurité l'empêchoit de rien voir d'une manière distincte; d'ailleurs il étoit empêché par des arbres que j'avois plantés, & qui, étant parvenus à une grande hauteur, lui barroient la vue; de sorte qu'il ne pouvoit que regarder en haut & remarquer que le ciel étoit serain & parsemé d'étoiles. Il n'entendoit point le moindre bruit, & là-dessus il prit le parti de se recoucher. Mais c'étoit encore la même

chose ; il ne pouvoit ni dormir , ni se tranquilliser l'esprit ; il sentoit toujours son ame également troublée sans en appercevoir la moindre raison.

Ayant fait quelque bruit en se levant & en se recouchant , en fortant & en rentrant , un de ces gens éveilla , & demanda qui étoit celui qui faisoit du bruit : sur quoi le Gouverneur lui dépeignit la situation où il se trouvoit. Ecoutez donc , lui dit l'Espagnol ; de tels mouvemens ne sont pas à négliger , je vous en assure. Il y a certainement quelque malheur qui nous pend sur la tête. Où sont les Anglois ? poursuivit-il. Il n'y a rien à craindre de ce côté-là , répondit le Gouverneur ; ils sont dans leurs huttes. Il est apparent que depuis leur dernière mutinerie les Espagnols s'étoient réfermé mon Château , & qu'ils avoient logé les Anglois dans un quartier à part , d'où ils ne pouvoient pas venir à eux sans qu'ils y consentissent.

N'importe , répondit l'Espagnol ; il y a ici quelque chose qui ne va pas bien , j'en suis sûr par ma propre expérience. Je suis très-convaincu , ajouta-t-il , que vos esprits ont de la communication avec les esprits dégagés de la matière qui habite le monde invisible , & qu'ils en reçoivent des avis utiles & avantageux , pourvu qu'ils s'en veuil-

lent servir. Allons , dit-il , sortons d'ici , examinons tout ; & si nous n'y trouvons rien qui puisse justifier vos appréhensions , je vous conterai une histoire fort convenable au sujet , & qui vous convaincra de la vérité de mon opinion.

En un mot , ils allèrent ensemble sur la colline , d'où j'avois autrefois reconnu le pays en pareil cas en y montant par le moyen d'une échelle que je tirois après moi , afin de parvenir jusqu'au second étage. Comme ils étoient alors en grand nombre dans l'île , ils ne s'avisoient pas de toutes ces précautions , ils n'y en firent tout droit par le bois ; mais ils furent bien surpris en remarquant de cette hauteur une lumière venant de quelque feu , & en entendant les voix de plusieurs hommes.

Dans toutes les occasions où j'avois vu les Sauvages débarquer dans mon île , j'avois pris tout le soin imaginable pour leur cacher que l'île étoit habitée ; & quand ils venoient à le découvrir , je le leur faisois sentir d'une manière si rude , que ceux qui s'en échappoient n'en pouvoient pas donner un récit fort exact , & les seuls qui m'avoient vu , & qui s'en étoient allés en état de le raconter , étoient les trois Sauvages qui , dans notre dernière rencontre , s'étoient sauvés dans un des trois canots ,

de dont la fuite n'avoit fait allarmé.

Il n'étoit pas possible à ma Colonie de savoir si les Sauvages étoient abordés à l'île dans un si grand nombre, postés à quelque dessein contre elle par le rapport de ces trois, ou si c'étoit pour la raison ordinaire qui les y avoit fait venir autrefois. Mais, quoi qu'il en soit, il n'y avoit pour elle que deux partis à prendre, ou de se racher furtivement & de prendre toutes les mesures possibles pour laisser ignorer à ces Carnibales que l'île étoit habitée, ou de tomber sur eux avec tant de vigueur qu'il s'en échappât pas un seul; ce qui ne se pouvoit faire qu'en leur coupant le chemin de leurs barques. Malheureusement mes gens n'eurent pas cette présence d'esprit; ce qui troubla leur tranquillité pendant un tems considérable.

On croit facilement que le Gouverneur & les deux hommes, surpris de ce qu'ils voyoient, s'en retournerent dans le moment pour éveiller leurs camarades, & pour les instruire du danger qui les menaçoit. Ils prirent d'abord l'allarme; mais il fut impossible de leur persuader de se tenir clos & couverts. Ils sortirent d'abord pour voir de leurs propres yeux ce dont ils s'agissoit.

Le mal n'étoit pas grand tant qu'il faisoit obscur, & ils eurent tout le loisir peu-

DE ROBINSON CRUSOË. 15
 dant quelques heures de considérer les Sauvages, par le moyen de la lumière répandue de trois feux, qu'ils avoient faits sur le rivage, à quelque distance l'un de l'autre. Ils ne pouvoient pas comprendre quel étoit le dessein de ces gens, & ils ne savoi-ent à quoi se résoudre eux-mêmes. Les ennemis étoient en grand nombre; & ce qu'il y avoit de plus chagrinant, c'est que bien loin d'être tous ensemble, ils étoient séparés en plusieurs bandes, assez éloignées l'une de l'autre.

Ce spectacle jeta les Espagnols dans une terrible agitation; ils les voyoient rôder par-tout, & appréhendoient fort que par quelque accident ils ne vinssent à découvrir leur habitation, ou qu'ils ne fissent assurés par quelque marque que le lieu étoit peuplé. Ils craignoient sur-tout pour leur troupeau, qui ne pouvoit pas être détruit sans les mettre en danger de mourir de faim.

Pour prévenir ce désastre, ils détachèrent d'abord deux Espagnols & trois Anglois, avec ordre de chasser tout le troupeau dans la grande vallée où étoit ma grotte, & de le faire entrer dans la grotte même s'il étoit nécessaire.

Ils résolurent en même tems, s'il arrivoit que les Sauvages s'assemblassent tous en une seule troupe, & s'éloignassent de

leurs canots, de tomber sur eux quand ils se-
roient une centaine. Mais c'est là quoi il ne
falloit pas s'attendre ; il y avoit entre leurs
petites bandes la distance d'une grande de-
milieue ; & , comme il parut ensuite ,
elles étoient de deux Nations différentes.

Après s'être arrêtés quelque tems pour
délibérer sur le parti le plus sûr qu'il y avoit
à prendre dans cette conjoncture , ils ré-
solurent d'envoyer le vieux Sauvage , pere
de *Vendredi* , pour aller reconnoître pen-
dant qu'il faisoit encore obscur , & pour se
mêler avec eux , afin de sçavoir leur des-
sein. Le bon vieillard l'entreprit volontiers ;
& s'étant mis nud comme la main , il partit
dans le moment. Après deux heures d'ab-
sence, il vint rapporter qu'il avoit trouvé
que c'étoient deux partis différens de deux
Nations qui étoient en guerre l'une contre
l'autre ; qu'ils avoient donné une grande
bataille dans leur pays , & qu'ayant fait
quelques prisonniers de côté & d'autre ,
ils étoient venus par pur hasard dans la mè-
me île pour faire leur festin , & pour se
me île pour faire leur festin , & pour se
diverter ; que dès qu'ils s'étoient décou-
verts mutuellement, leur joie avoit été ex-
trêmement troublée , & qu'ils parloient dans
une si grande rage , qu'il ne falloit pas dou-
ter qu'ils ne se battissent de nouveau à l'ap-
proche du jour. Il n'avoit pas vu d'ailleurs

la moindre apparence qu'ils soupçonnaient
l'île d'être habitée , & qu'ils s'attendif-
fent y trouver d'autres gens que leur en-
nemis. A peine ce bon-homme eut-il fini
son rapport , qu'un terrible bruit fit com-
prendre à nos gens que les deux armées en
étoient aux mains , & que le combat devoit
être furieux.

Le pere de *Vendredi* employa toute son
Éloquence à persuader à nos gens de se re-
tirer en repos , & de ne se pas montrer. Il leur
dit que c'étoit en cela seul que consistoit
leur sûreté ; que les Sauvages ne marque-
roient pas de se tuer les uns les autres , &
que ceux qui échapperoient du combat ,
s'embarqueroient tout aussitôt. Cette pré-
diction fut accomplie dans toutes les cir-
constances.

Mes gens cependant ne voulurent point
entendre raison , particulièrement les An-
glois ; qui sacrifiaient leur prudence à leur
curiosité , sortirent tous pour aller voir le
combat. Ils ne firent pas néanmoins de
se servir de quelque précaution ; & au-
 lieu d'avancer à découvert pardevant leur
habitation, ils prirent un détour par le bois
& se placèrent avantageusement dans un
endroit où ils pouvoient voir tout ce qui
se passoit sans être aperçus , à ce qu'ils
pouvoient. Mais la suite se croit qu'ils

avoient été découverts par les Sauvages

La bataille cependant étoit aussi terrible qu'opiniâtre , & si je puis ajoûter foi aux Anglois , il paroît dans un des partis une bravoure extraordinaire , une fermeté invincible , & beaucoup d'adresse à ménager le combat. Il dura deux heures avant qu'on pût voir de quel côté se déclaroit le victoire. Alors la troupe la plus proche des Anglois commença à s'affoiblir , à se mettre en désordre , & à s'enfuir peu de temps après.

Nos gens craignoient fort que quelques uns des Espagnols ne se jettassent , pour se dérober à la fureur de leurs ennemis , dans la caverne qui étoit devant leur habitation , & qu'ainsi ils ne découvrirent involontairement que le lieu étoit habité. Ils craignoient bien plus encore que les rébarbeux ne les y suivissent , & là-dessus ils résolurent de se tenir avec leurs armes au dedans du rocher tranchement , & de faire une sortie sur tous ceux qui voudroient entrer dans la caverne , dans l'intention de les tuer tous , & de les empêcher de donner des nouvelles de leur découverte. Leur dessein étoit de ne se servir pour cet effet que de leurs sabres , ou des croûtes de leurs fusils , de peur de faire du bruit & de s'en attirer par-là un plus grand nombre.

La chose arriva précisément comme ils s'y étoient attendus ; trois d'entre les vaincus résuyoient de toutes leurs forces , & traversant la Baye , vinrent directement vers les autres , ne songeant à autre chose qu'à chercher un asyle dans ce qui leur paroît un bois épais. La sentinelle de mes gens vint aussitôt les avertir , en ajoûtant , à leur grande satisfaction , que les vainqueurs ne les poursuivoient pas , & sembloient ignorer de quel côté ils s'étoient sauvés : sur quoi le Gouverneur Espagnol , trop humain pour souffrir qu'on massacrât ces pauvres fugitifs , ordonna à trois de nos gens de passer par-dessus la colline ; de se glisser derrière eux , de les surprendre , & de les faire prisonniers ; ce qui fut fait.

Le reste du peuple s'enfuit du côté de leurs canots , & mit en mer. Pour les victorieux , ils ne les poursuivoient pas avec beaucoup d'ardeur , & s'étant tous mis ensemble , ils jetterent deux grands cris pour célébrer leur triomphe , selon toutes les apparences. Le même jour , à peu près à trois heures de l'après-dînée , ils rentrèrent dans leurs barques , & de cette manière ma colonie s'en vit délivrée , sans revoir ces hôtes incommodes de plusieurs années.

Après qu'ils se furent tous retirés , les Espagnols sortirent de leur embuscade pour

aller examiner le champ de bataille. Ils y trouvèrent à-peu-près une trentaine de morts, dont quelques-uns avoient été tués par de grandes lèches qu'on leur voyoit enfoncées dans le corps, mais la plupart avoient perdu la vie par les coups terribles de certains fibres de bois, dont mes gens trouvant seize ou dix-sept sur la place, avec autant d'arcs & de javalots. Ces fibres étoient d'une grosseur & d'une pesanteur terrible, & il falloit avoir une force extraordinaire pour les manier comme il faut. La plupart de ceux qui avoient été tués par cet instrument avoient la tête brisée, & comme l'on dit, en marabout. D'autres avoient les jambes & les bras cassés; ce qui marque clairement qu'ils se battent avec la dernière animosité. Nous n'en trouvâmes pas un qui ne fût tué de mort. Car la coutume est parmi eux de faire tête à l'ennemi, quoique blessé, jusqu'à la dernière goutte de leur sang, & les victorieux ne manquent jamais d'emporter leurs propres blessés, & ceux d'enlever les ennemis que leurs blessures empêchent de se sauver par la fuite.

Cet accident arrivoit à mes Anglois pendant quelque temps; ce spectacle leur avoit donné de l'horreur, & ils trembloient à la seule idée de ces Canibales, entre les mains desquels ils ne pouvoient tomber sans

être tués comme ennemis, & sans leur servir de nourriture comme un troupeau de bétail. Ils n'avoient ensuite que la pensée d'être mangés en guise de bœuf ou de mouton, quoique ce malheur ne pût leur arriver qu'après la mort, & avoit alors quelque chose pour eux de si effroyable, qu'ils en avoient horreur; & que pendant plusieurs semaines les images affreuses qui leur venoient dans l'esprit, les avoient presque rendu malades.

Ils firent quelque temps de suite fort traitables, & vaquerent aux affaires communes de la Colonie. Ils plantoient, semoient, faisoient la moisson, comme s'ils avoient vécu dès leur enfance dans ce lieu; mais cette bonne conduite n'eut point de durée, & ils prirent bientôt de nouvelles mesures pour se venger de leurs compatriotes; & se précipitèrent eux-mêmes dans de grands malheurs.

Ils avoient fait trois prisonniers, comme j'ai dit; c'étoient de jeunes gens alertes & robustes, qui les servoient en qualité d'esclaves, & qui leur firent d'une grande utilité. Mais ils ne s'y prirent pas, pour gagner leur cœur, de la même manière dont j'avois usé avec Vendredi. Ils négligèrent de les rendre sensibles à l'humanité avec laquelle ils leur avoient sauvé la vie. Bien

loin de leur donner quelques principes de Religion, ils ne songeroient pas seulement à les civiliser, & à leur inspirer une conduite raisonnable par des instructions sages & accompagnées de douceur. Ils les nourrissoient, mais en récompensant ils les employoient au travail le plus rude, & ils ne s'en faisoient servir que par force. De cette manière ils ne pouvoient pas compter sur eux quand il s'agiroit de hazarder leur vie pour leurs Maîtres; au lieu que *Vendredi* étoit homme à se précipiter dans une mort certaine, pour ne tirer du danger.

Quoi qu'il en soit, toute la Colonie paroissoit liée alors par une sincère amitié; le péril commun en ayant banni toute une telle situation, ils se mirent unanimement à délibérer sur leurs intérêts, & la première chose qui leur parut digne d'attention, c'étoit d'examiner, si, instruits par l'expérience que le côté de l'île qu'ils occupoient étoit le plus fréquenté par les Sauvages, ils ne seroient pas bien de se retirer dans un endroit plus éloigné, tout aussi propre à leur fournir abondamment de quoi vivre; & inégalement plus capable de mettre en sûreté leur bled & leur bétail.

Après beaucoup de raisonnemens pour & contre ce projet, on résolut de ne point changer

changer de demeure, parce qu'il pourroit arriver un jour que le vieux Gouvernement leur envoyât quelqu'un de sa part, qui ne pourroit que les chercher en vain, s'ils s'éloignoient de son ancienne demeure; & qui les croiroit tous péris, s'il voyoit son Château détruit; ce qui les priveroit à jamais de tout le secours que j'aurois la bonté de leur donner. Mais pour leur bled & leur bétail, ils tombèrent d'accord de les reculer dans la vallée où étoit ma grotte, & où il y avoit une grande étendue de fort bonne terre. Cependant après y avoir pensé plus mûrement, ils changèrent ce dessein, & prirent la résolution de n'envoyer dans cette vallée qu'une partie de leur bétail, & de n'y semer que la moitié de leur bled, afin que, si par quelque désastre une partie en étoit détruite, le reste pût être hors d'insulte, & leur fournir le moyen de réparer leur perte.

D'ailleurs ils prirent un parti fort prudent à mon avis, par rapport à leurs prisonniers. C'étoit de leur cacher soigneusement le bétail qu'ils avoient dans cette vallée, & la plantation qu'ils avoient trouvé à propos d'y faire. Sur-tout ils ne les laissoient jamais approcher de la grotte, qu'ils considéroient comme un alyx: l'île, en cas d'extrême nécessité, & où ils avoient ca-

ché les deux barils de poudre que je leur avois laissés en partant.

Comme j'avois mis mon Château à couvert par un retranchement , & par un bois assez épais , ils sicut aussi bien que moi que toute leur sûreté consistoit à n'être pas découvert , & conséquemment ils résolurent de rendre leur habitation invisible de plus en plus. Pour cet effet , voyant que j'avois planté des arbres à une assez grande distance de l'entrée de ma demeure , ils suivirent le de même plan , & en couvrirent toute l'étendue qu'il y avoit entre mon bocage & le côté de la Baye où autrefois j'étois abordé avec mes radeaux. Ils poussèrent leur plantation jusqu'à l'endroit marécageux que la marée inondoit , sans laisser le moindre lieu commode pour y débarquer , si la moindre trace qui pût le faire entreprendre.

J'ai déjà dit que les arbres de cette espèce croissent en fort peu de tems , & comme ils les plantoient beaucoup plus grands & plus avancés que je n'avois fait , n'ayant que le dessein de mettre des palissades devant ma fortification , à peine avoient-ils été en terre pendant trois ou quatre ans , qu'étant fort près l'un de l'autre , ils firent une haie impénétrable à la vue même. A l'égard de ceux que j'avois plantés , & dont

le trouc étoit de la grosseur d'une cuille d'homme , ils en firent un si grand nombre de jeunes , & les placèrent si serrés , que pour pénétrer par force dans le Château il auroit fallu une armée entiere pour s'y faire une entrée à coups de hache ; car à peine un petit chien auroit-il pu passer au travers.

Ils firent la même chose des deux côtés de mon habitation , & par derrière , & couvrirent d'arbres toute la colline , ne se laissant pas à eux-mêmes la moindre sortie , que par le moyen de mon échelle qu'ils tiroient après eux pour monter sur le second étage de cette hauteur , précédemment comme je m'y étois pû autrefois moi-même. Ainsi , quand l'échelle n'y étoit pas , il falloit des ailes ou du sortilège pour rendre quelqu'un capable de venir à eux.

Il n'y avoit rien là qui ne fût parfaitement bien imaginé ; & ils virent en suite que toutes ces précautions n'avoient pas été inutiles. Je fus convaincu par-là , que comme la prudence humaine est autorisée par la Providence Divine , ainsi c'est la direction de la Providence qui la met à travailler , & si nous voulions bien en écouter la voix , je fais sûr que ce seroit le moyen d'éviter un grand nombre de désastres , auxquels notre négligence est accoutumée d'assujettir notre vie.

Ils vécurent de cette manière deux années de suite dans une parfaite tranquillité, sans recevoir la moindre visite de leurs incommodes voisins. Il est vrai qu'un matin ils eurent une alarme bien chaude. Elle leur fut donnée par quelques Espagnols, qui ayant été de fort bonne heure du côté Occidental de l'île, où je n'avois jamais mis le pied, de peur d'être d'éconvent, avoient été surpris par la vue d'une vingtaine de canots qui paroissent sur le point d'aborder le rivage : ils étoient évanus au logis à toutes jambes dans une grande consternation, & ils avoient averti leurs camarades du danger qui paroît les menacer.

Là-dessus ils se tirèrent clos & couverts pendant tout ce jour, & le jour suivant, ne sortant que la nuit pour aller à la découverte ; mais heureusement pour eux l'alarme étoit fautive, les Sauvages n'étoient pas débarqués ; ils avoient apparemment poussé plus loin pour exécuter quelqu'autre entreprise.

Peu de tems après, ces Espagnols eurent avec les trois Anglois une nouvelle querelle, dont voici la cause. Un d'entre eux, le plus violent de tous les hommes, enragé contre un esclave, de ce qu'il n'avoit pas bien fait quelque ouvrage qu'il lui avoit donné, & qu'il avoit marqué quelque dé-

DE ROBINSON CRUSOË. 207
pit, lorsqu'il avoit voulu le redresser, se fit une hache, non pas pour le punir, mais pour le tuer.

Il avoit envie de lui fendre la tête ; mais sa rage ne lui permettant pas de bien diriger son coup, il tomba sur l'épaule du pauvre homme : sur quoi un des Espagnols, croyant qu'il lui avoit coupé un bras, accourut pour le prier de se pas massacrer ce malheureux, & pour l'en empêcher par force, s'il étoit nécessaire. Ce furieux là-dessus se jeta sur l'Espagnol lui-même en jurant qu'il le tueroit à la place du Sauvage ; mais l'autre érita le coup, & avec une pelle qu'il avoit à la main, (car ils étoient tous occupés au labourage) y il le terrassa. Un autre Anglois voyant son compagnon à terre, se rua sur l'Espagnol, & le terrassa à son tour. Deux autres Espagnols vinrent au secours de celui-ci, & le troisième Anglois se ringa du côté des deux autres. Ils n'avoient point d'armes à feu, ni les uns ni les autres, mais assez de haches, & d'autres outils propres à s'assommer. Il est vrai qu'un des Anglois avoit un sabre caché sous ses habits, avec lequel il blessa les deux Espagnols, qui étoient venus pour secourir leurs compagnons. Là-dessus toute la Colonie fut en confusion, & les Anglois furent faits prisonniers tous trois.

On délibéra d'abord sur ce qu'on en feroit. Ils avoient déjà excité tant de troubles, ils étoient si furieux, & de plus de si grands fureurs, qu'ils étoient pernicieux à cette petite société, sans lui être en aucune manière utiles; d'ailleurs, c'étoient des traîtres & des perfides, à qui le crime ne coûtoit rien.

Le Gouverneur leur déclara ouvertement que s'ils étoient de son pays, il les feroit tous pendre sans quartier, puisque les loix de tout les Gouvernemens tendent à la conservation de la société, & qu'il est juste d'en ôter tous ceux qui tâchent de la détruire; mais tant qu'ils étoient Anglois, il vouloit les traiter avec la plus grande douceur, en considération d'un homme de leur Nation, à qui ils devoient tous la vie, & qu'il les abandonneroit au jugement de leurs deux compatriotes.

Là-dessus un de ces derniers se leva, & pria qu'on les dispensât de cette commission, puisqu'ils seroient obligés en conscience à les condamner à être pendus. Ensuite il conta comment Guillaume Atkins leur avoit fait la proposition de se joindre tous cinq, pour assassiner les Espagnols pendant leur sommeil.

Le Gouverneur entendant une entreprise si horrible, se tourna vers le soldat qu'on venoit d'accuser: *Comment donc!*

Seigneur Atkins, lui dit-il, vous nous avez voulu assassiner tous sans que nous sommes? Qu'avez-vous à répondre à cela? Ce malheureux étoit si éloigné de la mer, qu'il en convint effrontément, en jurant qu'il étoit encore dans le même dessein.

Mais, *Seigneur Atkins*, reprit l'Espagnol, qu'est-ce que nous vous avons fait pour mériter un pareil traitement, & que gagneriez-vous en nous massacrant? Que faut-il que nous faisons pour vous en empêcher? Pourquoi faut-il que vous nous mettiez dans la nécessité, ou de vous tuer, ou d'être tués de vous? Vous avez grand tort de nous mettre dans cette cruelle situation.

La manière calme & douce dont l'Espagnol prononça ces paroles, fit croire à Atkins qu'il se moquoit de lui; sur quoi il se mit dans une telle fureur, que s'il avoit eu des armes, & s'il n'avoit pas été retenu par trois hommes, il est à croire qu'il auroit tué le Gouverneur avec toutes les autres personnes de toute la compagnie.

Cette rage inconcevable les obligea à considérer sérieusement quel parti ils prendroient à l'égard de ces furieux. Les deux Anglois, & l'Espagnol qui avoit empêché le mort de l'Esclave, opinèrent qu'il étoit plus sûr de le pendre, pour servir d'exemple aux autres; & que ce devoit être celui qui

das le moment avoit voulu faire deux coups avec sa hache. Il est effectivement apparemment qu'il avoit eu ce dessein-là ; car il avoit si cruellement blessé le pauvre Sauvage, qu'on croyoit impossible qu'il en échappât.

Le Gouverneur néanmoins ne fut pas de cet avis-là ; il répéta encore que c'étoit un Anglois à qui ils étoient tous redevables de la vie, & qu'il ne consentiroit pas à la mort d'un seul, quand ils auroient massacré la moitié de ses gens. Il ajouta que s'il étoit assassiné lui-même par un Anglois, il emploieroit ses dernières paroles à les prier de lui faire grâce.

Il insista là-dessus avec tant de force, qu'il fut inutile de l'en dissuader ; & comme d'ordinaire l'opinion qui tend le plus vers la clémence, prévaut dans un Conseil, quand elle est soutenue avec vigueur, ils entrèrent tous dans le sentiment de cet honnête homme. Il falloit pourtant songer aux moyens d'empêcher l'exécution de la barbare entreprise des criminels, & de délivrer une fois pour toutes cette petite société de ses appréhensions si bien fondées. On délibéra là-dessus avec beaucoup d'attention, & l'on convint à la fin unanimement de ces articles.

« Qu'ils seroient désarmés, & qu'on ne leur permittoit pas d'avoir ni fusil, ni

ni poudre, ni plomb, ni sabre, ni aucune chose capable de nuire.

Qu'il seroit défendu, tant aux Espagnols qu'aux Anglois, de leur parler, ou d'avoir le moindre commerce avec eux.

« Qu'ils seroient chassés pour toujours de la société, permis à eux de vivre, où, & de quelle manière ils le trouveroient à propos.

« Qu'ils se tiendroient toujours à une certaine distance du Château, & que, s'ils commettoient le moindre défordre dans la plantation, le bled, ou le bétail appartenant à la société, il seroit permis de les tuer comme des chiens, par-tout où on les trouveroit.

Le Gouverneur, dont l'humanité étoit au-dessus de tout éloge, ayant réfléchi sur le contenu de cette Sentence, se tourna du côté des deux Anglois, & les pria de considérer que ces malheureux ne pouvoient par avoir d'abord du grain & du bétail ; que par conséquent il falloit leur donner quelques provisions pour se les pas réduire à mourir de faim. On en convint, & on résolut de leur donner suffisamment du bled pour subsister pendant huit mois, & pour avoir de quoi semer, afin qu'ils eussent après ce temps-là de leur propre crû. On y ajouta six chèvres, qui donnoient de

lait, quatre boucs, & six chevreaux destinés en partie à leur nourriture, & en partie à servir de commencement à un troupeau. On y ajouta encore pour les outils nécessaires, six haches, un maillet, & une scie; mais à condition qu'ils s'engageroient, par un serment solennel, à ne les employer jamais contre leurs compatriotes, ou contre les Espagnols, & qu'ils ne feroient de leur vie à leur caserle le moindre dommage.

C'est ainsi qu'ils furent chassés de la société, pour aller s'établir à part. Ils s'en allèrent d'un air très-mécontent, sans vouloir prêter le serment qu'on exigeoit d'eux avec tant de justice. Ils dirent qu'ils alloient chercher un endroit pour s'établir, & pour y faire une plantation; & on leur donna quelque peu de vivres, mais point d'armes ni d'outils.

Quatre ou cinq jours après ils revinrent de nouveau pour chercher des provisions, & ils indiquèrent au Gouverneur l'endroit qu'ils avoient marqué pour y demeurer, & pour y planter. C'étoit un lieu fort convenable, dans l'endroit le plus éloigné de l'île, du côté du Nord-Est, peu éloigné de la côte où j'étois abordé dans mon premier voyage, après avoir été emporté par les courans en pleine mer.

C'est-là qu'ils se bâtirent deux jolies cabanes sur le modèle de mon Château, au

pied d'une colline déjà environnée de quelques arbres des trois côtés, de manière qu'on y plantant un petit nombre d'autres, ils se mettoient entièrement à couvert, à moins qu'on ne les cherchât avec beaucoup de soin. Ils demandèrent quelques peaux de chèvres pour leur servir de lits & de couvertures, & elles leur furent données. Étant alors d'une humeur plus pacifique, ils s'engagerent solennellement à ne rien entreprendre contre la colonie; & à cette condition, on leur donna tous les outils dont on pouvoit se passer. On y ajouta des pois, du millet & du riz, pour semer; en un mot, tout ce dont ils pouvoient avoir besoin, excepté seulement des armes & des munitions.

Ils véquirent dans cet état environ six mois, & ils firent leur maison, qui étoit peu considérable, parce qu'ayant tant d'autres choses à faire, ils n'avoient eu le loisir que de défricher un fort petit terrain.

Quand ils se mirent à faire des planches & des pots, ils firent terriblement embarassés, & ils ne firent rien qui vaille. Ce fut une nouvelle peine pour eux, quand la saison pluvieuse vint, n'ayant point de cave pour mettre leur grain à couvert & pour le tenir sec; ce qui fallut à le gâter abso-

lument. Cet inconvenient les humilia assez pour leur faire demander le secours des Espagnols, qui le leur accordèrent très-volontiers. Dans l'espace de quatre jours ils en creusèrent une dans un des côtés de la colline, suffisamment grande pour mettre leur gain & leurs autres provisions à l'abri ; mais c'étoit peu de chose comparé à la mine, sur-tout dans l'état où elle fut, lorsque les Espagnols l'eurent élargie considérablement, & qu'ils y eurent ajoûté plusieurs appartemens.

Environ neuf mois après cette séparation, il prit un nouveau rat à ces coquins, dont les suites jointes à celles de leurs crimes passés, les mirent dans un grand danger, aussi-bien que toute la colonie. Fatigués de leur vie laborieuse, sans voir le moindre jour d'une plus heureuse situation pour l'avenir, ils se mirent en tête de faire un voyage dans le continent d'où les Sauvages étoient venus : & cela pour essayer de faire quelques prisonniers propres à les décharger du travail le plus rude.

Ce projet n'étoit pas si mauvais, s'ils s'y étoient pris avec modération ; mais ces malheureux ne faisoient rien sans qu'il y eût quelque crime, ou dans le projet ou dans l'exécution. A mon avis, ils étoient sous une espèce de malédiction du Ciel, qui,

pour les punir de leurs crimes, leur en faisoit faire de nouveaux, dont il les châtoit par de nouvelles catastrophes. Du moins mon sentiment est, que si l'on ne veut pas admettre que des crimes visibles s'attirent dans ce monde des châtimens visibles ; il est difficile d'accorder ce qui arrive dans le monde avec la Justice Divine. Dans l'occasion dont il s'agit ici, la chose parut évidemment ; leur criminelle mutinerie les engagea dans leurs autres forfaits, & les réduisit dans le triste état où ils se trouvoient dans la fuite. Au lieu d'avoir quelques remords du premier crime, ils y en ajoûterent d'autres, comme par exemple, la monstrueuse cruauté de blesser un pauvre Esclave, qui peut-être n'avoit pas fait ce qu'on lui avoit ordonné, parce que la chose lui étoit impossible, & de le blesser d'une manière à l'estropier pour toute sa vie. Je laisse-là l'intention de le tuer, dont il est difficile de douter quand on considère leur affreux projet de tuer de sang-froid tous les Espagnols, pendant qu'ils seroient endormis.

Pour reprendre le fil de mon histoire ; ces trois compagnons en scélératesse vinrent un matin à mon Château, en demandant, avec beaucoup d'humilité, qu'il leur fût permis de parler aux Espagnols. Ceux

et le voulant bien, les trois Anglois leur dirent qu'ils étoient fatigués de leur manière de vivre, qu'ils étoient pas assezadroits pour faire les choses qui leur étoient nécessaires, & que n'ayant aucun secours pour en venir à bout, ils mourroient de faim indubitablement; que s'ils Espagnols leur voulaient permettre de prendre un des canots qui avoient servi à les transporter, & leur donner des armes & des munitions pour pouvoir se défendre, ils iroient chercher fortune dans le continent, & qu'ainsi ils les délivreroient de l'embaras de leur fournir des provisions.

Les Espagnols n'auroient pas été fâchés d'en être défaits; mais ils ne laisserent pas de leur représenter charitablement qu'ils alloient se perdre de propos délibéré, & qu'ils s'avoient par leur propre expérience, sans avoir besoin d'un esprit de prophétie, qu'ils devoient s'attendre à mourir de pure misère dans le continent.

Ils répondirent, d'une manière déterminée, qu'ils périroient tous dans l'île: car ils ne pouvoient, ni ne voulaient travailler; & que s'ils avoient le malheur d'être massacrés, ils mettroient par là fin à toutes leurs misères; que dans le fond ils n'avoient ni femmes ni enfans qui perdissent quelque chose par leur mort; en un mot,

qu'ils étoient résolus de partir, quand on leur refuseroit des armes.

Les Espagnols leur répliquèrent avec beaucoup d'honnêteté, que s'ils voulaient faire ce dessein absolument, ils ne permettoient pas qu'ils le fissent sans avoir de quoi se défendre, & que malgré la disette d'armes à feu où ils étoient eux-mêmes, ils leur donneroient deux mousquets, un pistolet, un sabre & trois haches; ce qui étoit tout ce qu'il leur falloit.

Les trois Aventuriers acceptèrent l'offre. On leur donna du pain pour plus d'un mois; autant de chevreaux frais qu'ils en pouvoient manger, pendant qu'il seroit bon; un grand panier rempli de raisins secs, un pot rempli d'eau fraîche, & un jeune chevreau en vie. Avec ces provisions ils se mirent hardiment dans un canot, quoique le passage fût du moins large de quarante milles d'Angleterre.

Il est vrai que la barque étoit assez grande pour porter une vingtaine d'hommes, & par conséquent qu'elle étoit plutôt embarrassante dans cette occasion, que trop petite; mais comme ils avoient un vent frais & la marée favorable, ils la manœuvrèrent bien. Ils avoient mis en guise de mâts une grande perche, avec une voile de quatre peaux de chèvre séchées & cousées

ensemble. De cette sorte ils quitterent le rivage de fort bonne grace , & les Espagnols leur souhaiterent un bon voyage sans s'attendre à les revoir jamais.

Ceux qui étoient restés dans l'île , Anglois & Espagnols , ne pouvoient s'empêcher de se féliciter de tems en tems de la manière paisible dont ils vivoient ensemble, depuis que ces gens intraitables s'en étoient allés ; & leur retour étoit la chose du monde où ils s'attendoient le moins, quand après une absence de vingt-deux jours , un des Anglois , s'occupant dans sa plantation, aperçut tout d'un coup trois Étrangers, avançant de leur côté , avec des armes à feu.

D'abord l'Anglois se mit à fuir comme le vent , & tout effrayé il fut dit au Gouverneur Espagnol que c'en étoit fait d'eux , & qu'il y avoit des Étrangers qui étoient débarqués dans l'île , sans qu'il pût dire quels gens c'étoient. L'Espagnol , après avoir réfléchi pendant quelques momens , lui demanda ce qu'il vouloit dire par-là ; qu'il ne savoit pas quels gens c'étoient, & que ce devoient être assurément des Sauvages. Non, non , répondit l'Anglois ; ce sont des gens habillés avec des armes à feu. Eh bien ! dit l'Espagnol , de quoi vous troublez-vous donc , si ce ne sont pas des Sauvages ? Ils sont donc nos amis ; car il

DE ROBINSON CRUSOË. 175
 n'y a point de Nation Chrétienne au monde qui ne soit plutôt portée à nous faire du bien que du mal.

Pendant qu'ils étoient dans cette conversation , voilà les Anglois qui , se tenant derrière les arbres nouvellement plantés , se mettent à crier de toutes leurs forces. On reconnoît d'abord leur voix , & la première surprise fit aussitôt place à une autre.

On commença à s'étonner d'un si prompt retour , dont il étoit impossible de deviner la cause.

Avant que de les faire entrer, on trouva bon de les questionner sur l'endroit où ils avoient été & sur ce qu'ils y avoient fait. Ils répondirent en peu de mots , qu'ils avoient fait le passage en deux jours de tems ; qu'ils avoient vu sur le rivage où ils avoient dessein d'aborder, une prodigieuse quantité d'hommes qui paroissent armés de la voir , & qui se préparoient à les recevoir à coups de flèches & de javalots , s'ils avoient osé mettre le pied à terre ; qu'ils avoient rallé les côtes du côté du Nord, l'espace de six ou sept lieues , & qu'ils étoient aperçus que ce que nous pensions pour le continent , étoit une île ; que bientôt après ils avoient découvert une autre île à main droite du côté du Nord , & beaucoup d'autres du côté de l'Ouest

de qu'étoient résolus d'aller à terre à quelque prix que ce fût, ils étoient passés du côté d'une de ces Îles Occidentales, & y avoient débarqué hardiment; qu'ils avoient trouvé le peuple fort honnête & fort sociable, & qu'ils en avoient reçu plusieurs racines & quelques poissons secs; les femmes paroissent disposer aux hommes le plaisir de leur fournir des viâtes, qu'elles étoient obligées de porter sur leur tête pendant un assez long chemin.

Ils restèrent-là quatre jours, & demandèrent par signes, du mieux qu'ils purent, quelles Nations il y avoit là aux environs. On leur fit entendre que c'étoient des peuples cruels, habitués à manger les hommes; mais que pour eux, ils ne mangent ni hommes ni femmes, excepté les prisonniers de guerre, dont la chair leur seroit un festin de triomphe.

Les Anglois leur demandèrent de la même manière quand ils avoient eu un pareil festin. Ils firent comprendre qu'il y avoit deux mois, en étendant la main du côté de la Lune, & montrant deux de leurs doigts. Ils y ajoutèrent, que leur grand Roi avoit deux cents prisonniers qu'il avoit fait dans une bataille, & qu'on les engraissoit pour le festin prochain. Les Anglois parurent là-dessus fort curieux de voir ces pe-

sonniers; mais les Sauvages les entendant mal, s'imaginèrent qu'ils souhaitoient d'en avoir quelques-uns pour les manger; & montrant du doigt le couchant & ensuite l'orient, ils leur firent entendre qu'ils leur en apporteroient le lendemain.

Ils tinrent leur parole, & leur amenèrent cinq femmes & onze hommes, dont ils leur firent présent; de la même manière que nous amèrions, vers quelque port de mer, des bœufs & des vaches pour servir à un Vaisseau.

Quoique mes fédérats eussent donné dans cette Île les plus grandes marques de barbarie, l'idée seule de manger ces prisonniers leur fit horreur. Le grand nombre de ces pauvres gens étoit embarrassé; cependant ils n'osèrent refuser un présent de cette valeur; ç'auroit été faire un cruel affront à cette Nation Sauvage. Ils se déterminèrent enfin à l'accepter, & donnèrent en récompense, à ceux qui les en avoient gratifiés, une de leurs haches, une vieille clef, un couteau & cinq ou six balles de fusil, qui leur plaisoient fort, quoiqu'ils en ignoraissent l'usage. Ensuite les Sauvages liant les pauvres captifs les mains au dos, les portèrent eux-mêmes dans le canot.

Les Anglois furent obligés de quitter le rivage dans le moment, de peur que, s'ils

étoient restés à terre, la bienfaisance ne les eût forcés à tuer quelques-uns de ces pauvres gens, à les mettre à la broche, & à peier à diner ceux qui avoient eu la générosité de les pousser de cette belle provision.

Ayant donc pris congé des gens de l'île, avec toutes les marques de reconnaissance qu'il est possible de faire par signes, ils remirent en mer, & s'en retournerent vers la première île, où ils donnerent la liberté à huit de leurs prisonniers, trouvant le nombre qu'ils en avoient trop grand pour ne leur être pas à charge.

Pendant le voyage ils firent de leur mieux pour lier quelque commerce avec leurs Sauvages; mais il fut impossible de leur faire comprendre quelque chose. Ces gens étoient si fortement mis dans l'esprit qu'ils alloient bien-tôt servir de pâture à leurs possesseurs, que tout ce qu'on leur donnoit, & tout ce qu'on leur donnoit, tendoit uniquement à ce triste but.

On commença d'abord par les déshabiller; ce qui leur fit pousser des cris terribles, surtout aux femmes, comme si elles avoient déjà le couteau sous la gorge. Car, à s'en rapporter aux coutumes de leur Pays, ils ne pouvoient qu'en conclure qu'on les alloit égorger dans le moment.

Leurs appréhensions n'étoient guères moindres, quand on leur donnoit à manger. Ils s'imaginoient que c'étoit dans le dessein de conserver leur embonpoint pour les manger avec plus de volupté. Si les Anglois fixoient les yeux particulièrement sur quelqu'une de ces misérables créatures, celui sur qui ces regards tomboient s'imaginoit tout aussitôt qu'on le trouvoit le plus gras & le plus propre à être mis en pièces le premier. Lors même qu'ils furent arrivés à notre île, & qu'on les traitoit avec beaucoup de douceur, ils s'attendoient tous les jours, pendant quelque temps, à servir de dîner ou de souper à leurs maîtres.

Lorsque les trois Aventuriers eurent fini le merveilleux Journal de leur voyage, le Gouverneur leur demanda où étoient leurs nouveaux Domestiques? Et ayant appris qu'ils les avoient amenés dans une de leurs cabanes, & qu'ils s'ignoient exprès pour demander des vivres pour eux, il résolut de s'y transporter avec tous les Espagnols, & les deux Anglois honnêtes, en un mot avec toute la Colonie, sans oublier le Père de Vendredi.

Ils les trouvèrent dans la hutte, tous liés; car leurs maîtres avoient jugé nécessaire de se servir de cette précaution, de peur que pendant leur absence ils ne prissent le parti de

se sauver avec le canot. Ils étoient assés à terre, tout nus comme la main. Il y avoit trois hommes âgés d'environ trente à trente-cinq ans, tous bien tournés, & ayant le mine d'être adroits, & robustes. Le reste consistoit en cinq femmes, parmi lesquelles il y en avoit deux de trente ou quarante ans, deux de vingt-cinq ou vingt-six, & une grande fille bien faite de seize ou dix-sept ans : elles étoient toutes fort bien proportionnées pour la taille & pour les traits, mais d'une couleur un peu tannée : il y en avoit deux, qui, si elles avoient été parfaitement blanches, auroient pu passer pour de belles femmes à Londres même : elles avoient quelque chose d'extrêmement gracieux dans l'air du visage, & toute leur ensemence étoit fort modeste ; ce qui fut sur-tout remarquable après qu'on les eût habillées, quoique dans le fond leurs habits ne fussent guères propres à relever les agréments du beau sexe.

La vue de toutes ces nudités parut pécher extrêmement contre la bienséance, particulièrement aux Espagnols, qui, outre leur modération, leur intégrité & la douceur de leur naturel, se distinguoient encore par leur modestie ; d'ailleurs ils avoient toute la pitié possible de ces pauvres gens, les voyant dans la plus triste situation, & dans

la plus mortelle inquiétude qu'on puisse s'imaginer, puisqu'ils s'attendoient à chaque moment à être traités hors de la cabane pour être assommés, & pour servir d'un mets délicat à leur maître.

Pour tâcher de les tranquilliser, ils ordonnèrent au vieux Sauvage, *Pere de Vendredi*, d'aller voir s'il en connoissoit quelqu'un, & s'il entendoit quelque chose de leur langage. Le bon-homme le fit, les regarda fort attentivement, mais n'en reconnut pas un seul. Il avoit beau parler, personne ne comprit rien à ses paroles & à ses signes, excepté une des femmes.

C'en étoit assez pour répondre au but des Espagnols, & pour les assurer que leurs maîtres étoient Chrétiens, qu'ils avoient en horreur les festins de chair humaine, & qu'ils pouvoient être sûrs qu'on ne les égorgeroit pas.

Dès qu'ils en furent instruits, ils marquèrent une joie extraordinaire par mille postures comiques toutes différentes, ce qui faisoit voir qu'ils étoient de différentes Nations.

La femme qui faisoit l'office de l'interprète eut ordre de leur demander s'ils vouloient bien être esclaves, & travailler pour les hommes qui les avoient amenés pour leur sauver la vie : sur quoi ils se mirent tous à

danfer , & à prendre l'un une chose, l'autre d'autre , & à les porter vers la cabane, une autre , & à les porter prêts à rendre pour marquer qu'ils étoient prêts à rendre à leurs maîtres toutes sortes de services.

Le Gouverneur craignant que ces femmes ne donnassent occasion à de nouvelles querelles , & peut-être à quelque effusion de sang , demanda aux trois Anglois ce qu'ils avoient résolu de faire de ces personnes , & s'ils avoient intention de les employer comme servantes ou comme femmes ; l'un & l'autre , répondit un d'eux : Je ne prétends pas vous en empêcher , répartit l'Espagnol ; vous en êtes les maîtres ; mais je crois qu'il est juste , pour éviter des défenses , que vous n'en preniez chacun qu'une seule , & que vous vous y teniez sans avoir aucun commerce avec les autres. Je sçais bien que je ne fais pas qualité pour vous marier légitimement ; mais s'il me paroit raisonnable que , pendant que vous serez ici , vous viviez avec la femme qui vous sera tombée en partage, comme si elle étoit réellement votre épouse , & que vous la mainteniez comme telle , en l'empêchant de son côté d'avoir aucun commerce scandaleux avec tout autre homme. Cette proposition leur parut à tous si juste & si équitable , qu'ils l'acceptèrent sans la moindre difficulté.

Les

Les trois Anglois se trouvoient même d'une humeur assez douce alors ; ils demandèrent aux Espagnols s'ils n'avoient pas envie d'en prendre quelques-unes pour eux. Ils répondirent tous que non. Les uns dirent qu'ils avoient des femmes en Espagne ; & les autres, qu'ils n'avoient pas envie de se joindre à des femmes qui n'étoient pas Chrétiennes : en un mot , ils déclarent tous qu'ils avoient la conscience trop délicatement pour avoir le moindre commerce avec elles ; ce qui est un exemple d'une vertu si rigide , que je n'en ai pas rencontré un pareil dans tous mes voyages.

Enfin , les cinq Anglois consentirent d'en prendre chacun une , & ainsi ils vécurent d'une manière toute nouvelle. Les Espagnols & le Père de Vendredi continuèrent à demeurer dans sa vieille habitation, qu'ils avoient élargie considérablement en dedans. Ils avoient avec eux les trois Esclaves , qui avoient été pris , lorsque les Sauvages s'étoient donné bataille : c'étoit là , pour ainsi dire , la Capitale de la Colonie, dont les autres tiroient des vivres, & toutes sortes de secours , selon que la nécessité l'exigeoit.

Peut-être n'y a-t-il rien de plus merveilleux dans toute cette histoire , que la facilité avec laquelle se fit le choix des fem-

Tome II. Partie III.

F

LES AVENTURES
 mes dont j'ai parlé , parmi ces cinq com-
 pagnons presque tous également insobres , &
 difficiles à gouverner. Il est étonnant sur-
 tout qu'il n'arriva pas que deux s'attachassent à
 la même personne, puisqu'il y en avoit deux
 beaucoup plus aimables que les autres. Il est
 vrai qu'ils découvrirent un assez bon biais pour
 éviter les querelles ; car ayant mis les cinq
 femmes ensemble dans une des huttes , ils
 s'en firent tous dans l'autre , & tirerent au
 sort à qui choisiroit le premier.

Ce qu'il y a encore de plus particulier ;
 c'est que celui à qui il échet de choisir
 avant tous les autres , étant entré dans la
 cabane où se trouvoient ces femmes toutes
 nues , il prit celle qui passoit avec raison
 pour la moins agréable de toutes, puisqu'elle
 étoit la plus laide , & la plus vieille ; ce
 qui excita de grands éclats de rire parmi les
 quatre autres , aussi-bien que parmi les six
 pagols. Mais il raisonna mieux qu'eux
 tous , & comprit que dans ce choix il ne
 falloit pas seulement avoir égard à l'a-
 grément , mais encore au secours qu'ils
 pouvoient tirer de leurs femmes dans l'éco-
 nomie de leurs affaires ; & effectivement le
 succès le justifia , & sa femme fit voir qu'elle
 étoit la meilleure , & la plus utile de
 toute la troupe.

L'affaire n'étoit pas tout-à-fait aussi di-



Singulière façon dont s'y prenoient les 5. Anglois
 pour se choisir une femme.

ventillante pour les pauvres prisonnières, car lorsqu'elles se virent de cette manière toutes ensemble, & qu'on les vint chercher une à une, leurs anciennes larmes se renouvelèrent avec plus de force, & elles crurent fermement que le moment d'être dévorées étoit venu alors. Conformément à cette terrible prévention, lorsque le premier Macrot entra pour enlever la plus vieille, les autres poussèrent les cris les plus lamentables, & environnèrent leur pauvre compagne pour l'embrasser, & prendre congé d'elle. Elles le firent avec de si grands transports de douleur, qu'elles auroient touché le cœur le plus dur; & il fut impossible aux Anglois de les tirer de l'opinion qu'on les alloit tuer sans délai, jusqu'à ce qu'on eût fait venir le Père de *Vendredi*, qui leur apprit que les cinq hommes avoient volonté d'en prendre chacun une pour en faire sa femme.

Lorsque cette cérémonie fut faite, & que le frayeur des nouvelles mariées fut un peu apaisée, les Anglois se mirent à travailler; & aidés par les Espagnols ils bâtirent en peu d'heures cinq nouvelles cabanes pour s'y loger, les autres étant, pour ainsi dire, toutes remplies de leurs meubles, de leurs outils, & de leurs provisions. Les trois valets avoient choisi l'endroit le plus éloi-

gés, & les deux autres le plus voisin de mon Château : mais les uns & les autres vers le Nord de l'Île ; de manière qu'ils continuèrent à faire bande à part, & qu'il y avoit dans mon Île le commencement de trois villes différentes.

Pour remarquer ici combien il est difficile aux hommes de pénétrer les secrets de la Providence divine, il arriva justement que les deux honnêtes gens eurent en partage les femmes qui avoient le moins de mérite : au lieu que les trois scélérats, qui n'étoient bons à rien, incapables de faire du bien aux autres, & à eux-mêmes, en un mot, qui ne valent presque pas la peine d'être peudus, échurent à des femmes adroites, diligentes, industrieuses, & parfaitement bonnes-ménagères. Je ne veux pas dire par-là que les autres fussent d'un mauvais naturel ; elles étoient toutes également douces, patientes, tranquilles, & soumises, plutôt comme esclaves, que comme femmes. Je veux seulement faire entendre que les deux dont il s'agit ici, étoient moins habiles que les autres, moins industrieuses, & moins propres.

Je dois faire ici encore une remarque à l'honneur d'un esprit appliqué, & à la honte d'un naturel paresseux & négligent. Lorsque

DE ROBINSON CRUSOË. 225
j'allai voir les différentes plantations, & la manière dont chaque petite Colonie les menageoit, je trouvai que celle des Anglois étoit la plus saine, & surpassoit tellement celle des trois sauvages, qu'il n'y avoit pas la moindre comparaison à faire. Il est vrai que les uns & les autres avoient cultivé avant de terre qu'il étoit nécessaire pour y semer du bled suffisamment ; mais d'ailleurs rien n'étoit plus aisé que de remarquer une très-grande différence dans la manière dont chaque petite Colonie s'y étoit prise pour rendre les terres fertiles, & pour les enfermer dans des enclos.

Les deux honnêtes gens avoient planté autour de leur cabane une quantité prodigieuse d'arbres, qui la rendoit inaccessible, & qui en cachoit la vue, & quoique leur plantation eût été deux fois ruinée, la première fois par leurs propres compatriotes, & la seconde par les Sauvages, comme on va le voir, tout étoit rétabli déjà & aussi florissant que jamais. Leurs vignes étoient arrangées comme si elles étoient nées dans le pays où elles sont d'ordinaire, & les radis en étoient aussi bons qu'aucuns de l'Île, quoique leurs vignes fussent beaucoup plus jeunes que celles des autres, pour les raisons que je viens d'alléguer. De plus ils étoient fait une retraite dans le plus épais du bois,

où par un travail assidu ils s'étoient creusé une cave, qui leur servit extrêmement dans la suite pour y cacher leur famille, quand ils furent attaqués par les Barbares. Ils avoient planté tout autour un si grand nombre d'arbres, qu'elle étoit inaccessible, si non par de petits chemins, qu'ils étoient seuls capables de trouver.

Pour les trois vaincus, quoique leur nouvel établissement les eût fort civilisés, en comparaison de leur brutalité passée, & qu'ils ne donnaient plus de si fortes marques de leur humeur sauvage & querelleuse, il leur restoit toujours un des caractères d'un cœur vicieux, je veux dire la paresse. Il est vrai qu'ils avoient semé du bled, & qu'ils avoient fait des enclos; mais ils avoient parfaitement vérifié ces paroles de Salomon : *Je passai dans la vigne du paresseux, & elle étoit toute couverte d'épines. Quand les Épiagrols vinrent pour voir la moisson de ces trois Anglois, ils ne la purent découvrir qu'à peine à travers les mauvaises herbes. Il y avoit dans leur haie plusieurs trous, que les Bouteilles-vagues avoient faits pour manger les épis, & quoiqu'ils les eussent bouchés tellement qu'il n'y eût rien de visible, cela s'appelloit fermer l'écurie après que le cheval a été volé.*

La plantation des deux autres, au con-

traire, avoit par-tout un air d'application & de succès. On se découvroit pas une mauvaise herbe entre leurs épis, ni la moindre ouverture dans leur haie. Ils vérifioient cet autre passage de Salomon : *La main diligente enrichit; tout germe, tout croît chez eux; ils jouissent d'une pleine abondance; ils avoient plus de bétail que les autres; plus de meubles, plus d'ustensiles, & en même temps plus de moyens de se divertir.*

Il est vrai que les femmes des trois premiers étoient très-propres, très-adroites, qu'elles ménageoient parfaitement tout ce qui regardoit l'économie intérieure, & qu'ayant appris la manière Angloise de faire la cuisine, d'un des deux autres Anglois qui avoit été second Cuisinier du Vaïsses, elles donnoient fort proprement à manger à leurs maris; au lieu qu'il avoit été impossible d'y dresser les deux autres femmes; mais en récompense le second Cuisinier s'en acquittoit très-bien lui-même, sans négliger aucune de ses autres occupations. Celle des trois autres n'étoit que d'aller roder par toute l'île, de chercher des coqs de tourterelles, de pêcher & de chasser; en un mot ils s'occupoient à tout, excepté à ce qui étoit nécessaire. En récompense ils vivoient comme des gueux; au-lieu que la

manière de vivre des autres étoit agréable & utile.

J'en viens à présent à une scène tragique différente de tout ce qui étoit arrivé auparavant à la Colonie & à moi-même; en voici le récit fidèle & circonstancié.

Il arriva un jour, de fort bon matin, que cinq ou six canots pleins de Sauvages aborigènes, sans doute dans la vôte ordinaire de faire quelque festin. Cet accident étoit devenu si familier à la Colonie, qu'elle ne s'en mettoit plus en peine, & qu'elle ne s'angoissoit qu'à se voir échappée, persuadée que si elle n'étoit pas découverte par les Sauvages, ils se rembarqueroient dès qu'ils auroient mangé leurs provisions; puisqu'ils n'avoient pas la moindre idée des habitans de l'Isle. Celui qui avoit fait une pareille découverte se contentoit d'un donner avis à toutes les différentes plantations, afin qu'on se tint clos & couvert, en plaçant seulement une sentinelle pour les avertir du rembarquement des Sauvages.

Ces mesures étoient justes, sans doute; mais un défaut imprévu les rendit inutiles & fallit être la ruine de toute la Colonie, & même être aux Barbares. Dès que les canots des Sauvages eurent remis en mer, les Espagnols sortirent de leurs niches, & quelques-uns d'entr'eux eurent la curio-

sité d'aller examiner le lieu du festin. A leur grand étonnement ils y trouverent trois Sauvages étendus à terre, & ensevelis dans un profond sommeil; apparemment ils étoient tellement remplis de leurs mets horribles, qu'ils s'étoient mis à dormir comme des bêtes, sans vouloir se lever lorsque leurs compagnons avoient été prêts à partir: ou bien ils s'étoient peut-être égarés dans les bois, & ils n'étoient pas venus assez à temps pour se rembarquer avec les autres.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols en étoient fort embarrassés, & le Gouverneur, consulté sur cet accident, étoit tout aussi embarrassé que les autres. Ils avoient des esclaves autant qu'il leur en falloit, & ils n'étoient pas d'humeur à tuer ceux-ci de sang-froid. Les pauvres gens ne leur avoient pas fait le moindre tort, & ils n'avoient aucun sujet de guerre légitime contre eux, qui pût les autoriser à les traiter en ennemis.

Je dois rendre ici cette justice à ces Espagnols, que malgré tout ce qu'on raconte des cruautés que cette Nation a exercées dans le Mexique & dans le Pérou, je n'ai de ma vie vu, dans aucun pays, dix-sept hommes, de quelque nation que ce fût, si modestes, si modérés, si vertueux, si civils & d'un si bon naturel. Ils n'étoient pas susceptibles de la moindre inhumanité; ni

d'aucune passion violente ; & cependant ils avoient tous une valeur extraordinaire , & une noble fierté.

La douceur de leur tempérament , & l'empire qu'ils avoient sur leurs passions , avoient suffisamment paru dans la manière dont ils s'étoient conduits avec les trois Anglois ; & dans ce cas-ci , ils donnèrent la plus belle preuve imaginable de leur humanité & de leur justice.

Le parti le plus naturel qu'il y avoit à prendre , s'étoit de se retirer , & de donner par-là le tems à ces Indiens de s'éveiller & de sortir de l'Île ; mais une circonstance rendoit ce parti inutile. Ces pauvres gens n'avoient point de barque , & s'ils se mettoient à roder par l'Île , ils pouvoient découvrir les plantations , & par-là causer la ruine de la Colonie.

Là-dessus , voyant que ces malheureux Sauvages continuoient toujours à dormir , ils résolurent de les éveiller & de les faire prisonniers. Ces pauvres gens furent extrêmement surpris quand ils se virent liés & liés , & ils furent agités d'abord par les mêmes craintes qu'on avoit remarquées dans les femmes de nos Anglois ; car il semble que ces peuples s'imaginent que leur coutume de manger les hommes est généralement répandue par toutes les Nations. Mais

en les délivrant bientôt de ces frayeurs , & en les mena , dans le moment même , à une des plantations.

Par bonheur on se les conduisit post à mon Château ; ils furent d'abord menés à ma Maison de campagne , qui étoit la ferme principale , & ensuite on les transporta à l'habitation des deux Anglois.

Là on les fit travailler , quoiqu'ils n'eussent pas grand-chose à faire pour eux ; & n'y prenant pas garde de si près , parce qu'ils n'en avoient guères besoin , on qu'ils les trouvoient incapables de bien apprendre le labourage , ils s'aperçurent un jour qu'un des trois s'étoit échappé ; & quelque recherche qu'on en fit , on n'en entendit plus parler dans la suite.

Tout ce qu'ils purent croire quelque tems après , c'est qu'il avoit trouvé le moyen de revenir chez lui avec les carnes de quelques Sauvages , qui , par les motifs ordinaires , avoient fait deux mois après quelque séjour dans l'Île.

Cette pensée les effraya extrêmement ; ils en conclurent , avec beaucoup de raison , que , si on crôit revenoit parmi les compatriotes , il ne manqueroit pas de les informer que l'Île étoit habitée. Par bonheur il n'avoit jamais été instruit du nombre des habitans , & de leurs différentes planta-

tions. Il n'avoit jamais vu ni entendu l'effet de leurs armes à feu, & ils s'avoient eu garde de lui découvrir aucune de leurs coutumes, telle que ma grotte dans la vallée, & la cave que les Anglois s'étoient creusée eux-mêmes.

La première certitude qu'ils eurent de n'avoir que trop bien conjecturé, c'est que deux mois après six canots remplis chacun de sept, huit ou dix Sauvages, vinrent raser la côte septentrionale de l'Île, où ils n'étoient jamais venus auparavant, & qu'ils y débarquèrent une heure après le lever du soleil, à un mille de distance de l'habitation des deux Anglois, où avoit demeuré l'esclave en question.

Si toute la Colonie s'étoit trouvée de ce côté-là, le mal n'auroit pas été grand, & selon toutes les apparences, aucun des ennemis n'auroit échappé. Mais il n'étoit pas possible à deux hommes d'en repousser une cinquantaine, & de les combattre avec succès.

Les deux Anglois les avoient découverts en mer à une lieue de distance, & par conséquent il se passa une grosse heure avant qu'ils fussent à terre; & comme ils avoient débarqué à un mille de leur habitation, il leur falloit du temps pour revenir jusque-là. Nos pauvres Anglois, ayant toute la nuit

son imaginable de se croire trahis, prirent d'abord le parti de garotter les deux qui leur restèrent, & d'ordonner à deux des trois autres qui avoient été emmenés avec les femmes, & qui avoient donné à leurs maîtres des marques de leur fidélité, de conduire dans la cave souterraine les deux nouveaux venus avec les femmes, & tous les meubles dont ils pouvoient se charger. Ils leur commandèrent encore de tenir là ces deux Sauvages pieds & poings liés, jusqu'à nouvel ordre.

Ensuite voyant tous les Sauvages débarqués venir droit du côté de leurs huttes, ils couvrirent leur enclos, où leurs chièvres apprivoisées étoient gardées; ils les chassèrent toutes dans les bois aussi-bien que les chevaux, afin que les ennemis s'imaginassent qu'ils avoient été toujours sauvages. Mais l'esclave qui étoit leur guide les avoit trop bien instruits pour en être les dupes: car ils continuèrent leur marche directement vers la demeure des deux Anglois.

Après que ceux-ci eurent mis de cette manière en sûreté leurs femmes & leurs enfants, ils envoyèrent le troisième esclave, qui étoit venu dans l'Île avec les femmes, vers les Espagnols, pour les aller avertir au plus vite du danger qui les menaçoit, & pour leur demander un prompt secours.

En même tems ils prirent leurs armes & leurs munitions, & se retirèrent dans le même bois où étoit la cave qui servoit d'asyle à leurs femmes. Ils s'arrêtèrent à quelque distance de-là, pour voir, s'il étoit possible, le chemin que prendroient les Sauvages.

Au milieu de leur retraite, ils virent d'une colline un peu élevée toute la petite armée de leurs ennemis approcher de leurs cabanes, & un moment après ils les virent dévorées des flâmes de tous côtés ; ce qui leur donna la plus cruelle mortification. C'étoit pour eux une perte irréparable, du moins pour fort long-tems.

Ils s'arrêtèrent pendant quelque tems sur cette petite colline, jusqu'à ce qu'ils virent les Sauvages se répandre par-tout comme une troupe de bêtes féroces, & rodant pour trouver quelque butin ; sur-tout pour dévorer les habitans, dont il étoit aisé de voir qu'ils avoient connoissance.

Cette découverte fit sentir aux Anglois qu'ils n'étoient pas en sûreté dans le lieu où ils se trouvoient, parce qu'il étoit fort naturel que quelques-uns des ennemis enfileroient cette route ; & dans ce cas, ils n'auroient pu y tenir en trop grand nombre pour pouvoir leur résister.

Pour cette raison, ils trouverent à propos

de pousser leur retraite une demi-lieue plus loin, s'imaginant que plus les Sauvages se répandoient au long & au large, & plus leurs pelotons seroient petits.

Ils firent leur première halte à l'entrée d'une partie du bois fort épais, où se trouvoit le tronc d'un vieux arbr fort touffu & entièrement creux. Ils s'y mirent l'un & l'autre, résolu d'attendre là l'événement de toute cette triste aventure.

Ils ne s'y étoient pas tenus long-tems, quand ils apperurent deux Sauvages s'avancer tout droit de ce côté-là, comme s'ils les avoient découverts, & les alloient attaquer ; & à quelque distance ils en virent trois autres, suivis de cinq autres encore, & tenant tous la même route. Outre ceux-là, ils virent à une plus grande distance sept autres Sauvages, qui prenoient un chemin différent ; car toute la troupe s'étoit répandue dans l'île, comme des chasseurs qui battent le bois pour faire lever le gibier.

Les pauvres Anglois se trouverent alors dans un grand embarras, ne sachant pas s'il valoit mieux s'enfuir, ou garder leur poste ; mais après une courte délibération, ils considérèrent que si les ennemis continuoient à roder par-tout de cette manière, avant l'arrivée du secours, ils pourroient bien découvrir la cave, ce qu'ils regardoient

comme le dernier des malheurs. Ils résolurent donc de les attendre , & s'ils étoient attaqués par une troupe trop forte, de monter jusqu'en haut de l'arbre , d'où ils pourroient se défendre tant que leurs munitions dureroient, quand même ils se trouveroient environnés de tous les Sauvages qui étoient débarrassés, à moins qu'ils ne s'avisaient de mettre le feu à l'arbre.

Après prise ce parti, ils considérèrent encore s'il seroit bon de faire d'abord feu sur les deux premiers, ou s'ils attendroient la venue des trois, pour séparer ainsi les premiers d'avec les cinq qui faisoient les trois du milieu. Ce parti leur parut le meilleur, & ils résolurent de laisser passer les deux premiers ; à moins qu'ils ne vissent les attaquer. Ils furent confirmés dans cette résolution par le procédé de ces deux Sauvages, qui prirent un peu du côté de l'arbre, en avançant vers une autre partie du bois ; mais les trois & les cinq qui les suivoient continuèrent leur chemin directement vers eux, comme s'ils avoient été instruits du lieu de leur retraite.

Comme ils se faisoient sous l'un après l'autre, les Anglois qui trouvoient bon de ne tirer qu'un à un, crurent qu'il n'étoit pas impossible d'abattre les trois premiers d'un seul coup. Là-dessus celui qui devoit

tirer le premier, mit trois ou quatre balles dans son mousquet, & le plaçant dans un trou de l'arbre très-propre à laisser le coup, il attendit qu'ils fussent venus à trente verges de distance, pour ne les pas manquer.

Pendant que l'un se voyoit avoient, ils virent distinctement, parmi les trois premiers, leur esclave fugitif, & ils résolurent qu'il n'échapperoit pas, quand ils devroient tirer l'un immédiatement après l'autre. Ainsi l'un se tint prêt pour ne le pas manquer, si par hasard il ne tomboit pas du premier coup.

Mais le premier sçavoit viser trop juste pour perdre sa poudre ; il fit feu, & en toucha deux de la bonne manière. Le premier tomba roide mort, la balle lui ayant passé tout au travers de la tête. Le second, qui étoit l'esclave fugitif, avoit la poitrine percée d'outre en outre, & tomba par terre, quoiqu'il ne fût pas tout-à-fait mort ; pour le troisième, il n'avoit qu'une légère blessure à l'épaule, causée apparemment par la même balle qui étoit passée par le corps du second. Cependant effrayé mortellement, il s'étoit jeté à terre, en poussant des cris & des hurlemens épouvantables.

Les cinq qui les suivoient, plus étonnés du bruit, qu'instruits du danger, s'arrêtèrent au commencement. Les bois avoient

rendu le bruit mille fois plus terrible par les échos qui le rendoient de toutes parts, & les oiseaux se levant de tous côtés, y mêloient toutes sortes de cris, chacun selon sa différente espèce. En un mot, c'étoit précisément la même chose que lorsque la première fois de ma vie j'avois tiré un coup de fusil dans l'île.

Pendant, voyant que tout étoit resté dans le silence, & ne sachant pas de quoi il s'agissoit, ils s'avancèrent sans doute sans donner la moindre marque de crainte; mais quand ils furent venus à l'endroit où leurs pauvres compagnons avoient été si maltraités, ils se pressèrent tous autour du Sauvage blessé, & lui parloient apparemment, en le questionnant touchant la cause de son malheur, sans savoir qu'ils étoient exposés au même danger.

Il leur répondit sans doute, qu'un éclat de feu, suivi d'un affreux coup de tonnerre, descendu du ciel, avoit tué deux de ses camarades, & l'avoit blessé lui-même. Cette réponse du moins étoit fort naturelle: car, comme il n'avoit vu aucun homme près de lui, & qu'il n'avoit jamais entendu un coup de fusil, bien loin d'en connoître les terribles effets, il lui étoit difficile de faire quelque autre conjecture là-dessus. Ceux qui le questionnoient étoient certainement

aussi ignorans que lui; sans cela ils ne se seroient pas amusés à examiner, d'une manière si tranquille, la destinée de leurs compagnons, sans s'attendre à un fort pareil.

Nos deux Anglois étoient bien fichés; comme ils n'ont dit, de se voir obligés de tuer tant de pauvres créatures humaines, qui n'avoient pas la moindre idée du péril qui les menaçoit de si près; cependant, y étant forcés par le soin de leur propre conservation, & les voyant tous, pour ainsi dire, sous leur pouvoir, ils résolurent de leur lâcher une décharge générale: car le premier avoit en tout le tems nécessaire pour recharger son fusil. Ils convinrent ensemble des différens côtés où ils viseroient pour rendre l'exécution plus terrible, & firent feu en même tems, ils tuèrent & blessèrent quatre de leur troupe, & le cinquième, quoiqu'il ne fût touché en aucune manière,omba à terre, avec le reste, comme mort de peur; de manière que nos gens s'imaginèrent les avoir tous tués.

Cette opinion les fit sortir hardiment de l'arbre sans avoir rechargé; ce qui étoit une démarche fort imprudente; & ils furent bien étonnés en approchant de l'endroit d'en voir quatre en vie, parmi lesquels il y en avoit deux blessés assez légèrement, & un autre sain & sauf. Cette découverte

les obligés à donner dessus avec la croûte du suif. Ils dépêchèrent d'abord l'esclave qui étoit la cause de tout ce désastre, & un autre qui étoit blessé au genou. Ensuite le Sauvage qui n'avoit pas reçu la moindre blessure, se mit à genoux devant eux, tendant ses mains vers le ciel, & par un murmure lamentable, & d'autres signes avertis à comprendre, il demanda la vie; pour les paroles qu'il prononçoit, elles leur étoient absolument intelligibles.

Il lui répondirent, par signes, de s'asseoir au pied d'un arbre, & un des Anglois ayant par hasard fait lui une corde, lui lia les pieds & les mains, & le laissa-là dans cette situation, ils se mirent l'un & l'autre aux trousses des deux premiers avec toute la vivacité possible, craignant qu'ils ne découvrirent la caverne qui cachoit leurs femmes, & tout le bien qui leur restoit. Ils les eurent en vue une fois, mais à une grande distance. Ce qui leur plaisoit le plus, étoit de les voir traverser une vallée du côté de la mer, par un chemin qui étoit tout-à-fait à l'opposé de la caverne pour laquelle ils craignoient si fort. Satisfaits de cette découverte, ils s'en retournèrent vers l'arbre où ils avoient laissé leur prisonnier; mais ils ne l'y trouverent point. Les cordes dont il avoit été lié,

étoient à terre au pied du même arbre, & ils crurent qu'il avoit été trouvé & délié par les autres Sauvages.

Ils étoient alors dans un aussi grand embarras qu'auparavant, ne sachant quelle route prendre ni où étoit l'ennemi, ni en quel nombre. Là-dessus ils prirent le parti de s'en aller vers la caverne, pour voir si tout y étoit en bon état, & pour calmer la frayeur de leurs femmes, qui, quoique Sauvages elles-mêmes, craignoient mortellement leurs compatriotes, parce qu'elles connoissoient parfaitement leur naturel.

Y étant arrivés, ils virent que les Indiens avoient été dans le bois, & fort près de l'endroit en question, mais qu'ils ne l'avoient pas découvert. Il ne faut pas s'en étonner; les arbres y étoient si couffus & si serrés, qu'il n'étoit pas possible d'y pénétrer sans un guide qui connoît les chemins; & comme nous avons vu, celui qui conduisoit les Indiens étoit là-dessus aussi ignorant qu'eux.

Nos Anglois trouverent donc toutes choses comme ils le souhaitoient; mais leurs femmes étoient dans une terrible frayeur & dans le même terre ils virent arriver à leur secours sept Espagnols: les dix autres avec leurs esclaves & le père de Vendredi, étoient fait un petit coep pour défendre la

forme, que j'appelle maintenant de campagne, & où ils avoient leur bled & leur bétail ; mais les Sauvages ne s'étoient pas étendus jusques-là. Ces sept Espagnols étoient accompagnés de l'Éclaire que les Anglois leur avoient envoyé, & du Sauvage qu'ils avoient laissé lié au pied de l'arbre. Ils virent alors qu'il n'avoit pas été délié par ses compagnons, mais bien par les Espagnols, qui avoient été dans cet endroit, où ils avoient vu sept cadavres, & ce pauvre malheureux, qu'ils avoient trouvé bon d'emmener avec eux. Il fut pourtant nécessaire de le lier de nouveau, & de lui faire tenir compagnie aux deux qui étoient restés, lorsque le troisième, auteur de tout le mal, avoit fait son escapade.

Les prisonniers commençoient alors à leur être à charge, & ils craignoient si fort qu'ils n'échappassent, qu'ils résolurent une fois de les tuer tous, persuadés qu'ils y étoient contraints par l'amour qu'ils se devoient à eux-mêmes. Le Gouverneur Espagnol ne vouloit pourtant pas y consentir, & ordonna, en attendant mieux, qu'on les envoyât à sa vieille grotte, dans la vallée, avec deux Espagnols pour les garder, & pour leur donner leur nourriture nécessaire. On le fit, & ils restèrent-là toute la nuit suivante, liés & garottés.

Les deux Anglois voyant les troupes auxiliaires des Espagnols, en furent si fort encouragés, qu'ils ne voulaient pas rester-là ; ils prirent avec eux cinq Espagnols, & ayant à eux tous cinq mousquets, un pistolet, & deux bâtons à deux bouts, ils partirent aussi-tôt pour aller à la chasse des Sauvages. Ils s'en firent du côté de l'arbre, où il avoient d'abord fait tête aux Sauvages, & ils virent sans peine qu'il en étoit venu d'autres depuis ce tems-là, & qu'ils avoient fait quelques efforts pour emporter leurs compagnons qui y avoient perdu la vie, puisqu'en ayant traité deux assez loin de-là, ils avoient été obligés de se défilier de leur entreprise. De-là ils avançaient vers la colline, qui avoit été leur premier poste, & d'où ils avoient eu la mortification de voir leurs maisons en feu. Ils eurent le déplaisir de les voir encore toutes fumantes, mais ils ne découvrirent aucun de leurs ennemis.

Ils résolurent alors d'aller, avec toute la précaution possible, vers leurs plantations ruinées ; mais en chemin faisant, étant à portée de voir le rivage de la mer, ils virent distinctement les Sauvages empressés à se jeter dans leurs canots, pour se retirer de cette île, qui leur avoit été si fatale.

Ils furent d'abord fâchés de les laisser partir sans les suivre encore d'une bonne

décharge ; mais en examinant la chose avec plus de sang-froid , ils furent ravis d'en être quittes.

Ces pauvres Anglois étant ruinés alors pour la seconde fois , & privés de tout le fruit de leur travail , les autres s'accorderent tous à les aider à relever leurs habitations , & à leur donner tous les secours possibles. Leurs trois compagnons mêmes , qui jusques-là n'avoient pas marqué la moindre inclination pour eux , & qui n'avoient rien fait de toute cette affaire , parce qu'ils étoient établis du côté de l'Est , vinrent offrir leur assistance , & travaillèrent pour eux pendant plusieurs jours avec beaucoup de zèle. De cette manière , en fort peu de temps , ces pauvres Anglois furent de nouveau en état de subsister par eux-mêmes.

Deux jours après , la Colonie eut la satisfaction de voir trois canots des Indiens portés sur le rivage , & près de-là deux hommes noyés ; ce qui fit croire , avec beaucoup de fondement , que leurs ennemis avoient eû une tempête en mer , & que quelques-unes de leurs barques avoient été renversées ; & cela étoit confirmé par un vent violent qu'on avoit senti dans l'île la nuit même après le départ des ennemis.

Cependant si quelques-uns étoient péris

par la tempête , il en restoit assez pour informer leurs compagnons de ce qu'ils avoient fait , & de ce qui leur étoit arrivé , & pour les porter à une seconde entreprise , où ils pourroient employer assez de forces pour s'en avoir pas le démenti.

Il est vrai qu'ils n'étoient pas en état d'a. joindre des particularités fort essentielles au sujet que leur Guide avoit fait des habitans. Ils n'avoient vu eux-mêmes aucun homme ; & leur Guide étant mort , il n'étoit pas impossible qu'ils ne commençassent à révoquer en doute la fidélité de son rapport. De moins rien ne s'étoit offert à eux , capable d'en confirmer la vérité.

Chaque six mois se passent avant qu'on eût entendu parler dans l'île de quelque nouvelle entreprise des Sauvages ; & mes gens commencent à espérer que les Indiens avoient oublié leurs malheurs passés , ou bien qu'ils étoient égarés de les réparer , quand tout-à-coup ils furent attaqués par une flotte formidable de tout au moins vingt-huit canots remplis de Sauvages armés d'arcs & de flèches , de massues , de sabres de bois , & d'autres petites armes. Leur nombre étoit si grand , qu'il jeta toute la Colonie dans la plus terrible consternation. Comme ils débarquèrent vers le soir dans la partie orientale de l'île , nos gens eurent toute

cette nuit pour consulter sur ce qu'ils avoient à faire. Sachant que leur sûreté avoit consisté entièrement à n'être pas découverts, ils crurent qu'ils y étoient portés alors par des motifs d'autant plus forts, que le nombre de leurs ennemis étoit plus grand.

Conformément à cette opinion, ils résolurent d'abord d'abattre les cabanes des deux Anglois, & de renfermer le bétail dans la vieille grotte, car ils supposèrent que les Sauvages tiroient tout droit de ce côté-là, pour jouer encore le même jeu, quoi qu'ils fussent abandonnés à plus de deux lieues de l'habitation de ces deux Anglois infecturés.

Ensuite ils emmenèrent tout le bétail qui étoit dans ma vieille maison de campagne, & qui appartenoit aux Espagnols; en un mot ils décampèrent, autant qu'il fut possible, tout ce qui étoit capable de faire croire à une habitation. Le jour après, ils se postèrent de bon matin, avec toutes leurs forces, devant la plantation des deux Anglois, pour y attendre l'ennemi de pied ferme.

La chose arriva précisément comme ils l'avoient conjecturé. Les Sauvages laissant leurs canots près de la côte orientale de l'île, s'avancèrent sur le rivage, directement vers le lieu en question, au nombre d'environ deux cent cinquante, selon que nos gens en pouvoient juger.

Notre armée étoit fort petite en comparaison; & ce qui étoit le plus fâcheux, il n'y avoit pas de quoi lui fournir suffisamment d'armes.

Voici le compte des hommes.

- | | |
|----|--|
| 17 | Espagnols, |
| 2 | Anglois, |
| 1 | Le père de Vendredi, |
| 3 | Eslaves venus dans l'île avec les premiers Sauvages, & qui s'étoient montrés fort fidèles. |
| 3 | Autres Eslaves qui servoient les Espagnols. |

26 Nombre total.

Pour armer ces combattans, il y avoit,

- | | |
|----|--|
| 21 | Mousquets; |
| 1 | Pistolet, |
| 2 | Fusils de chasse, |
| 4 | Fusils que j'avois dérobés aux Marches-maîtres en les désarmant, |
| 1 | Sabre, |
| 3 | vieilles Hallebardes; |

28 Nombre total.

Pour en tirer tout l'usage possible, ils

scollération dans laquelle ils étoient ; venoit principalement de ce qu'ils s'imaginoient que c'étoient les Dieux qui les suivoient par le tonnerre & par la foudre. Mais Guillaume s'arrêtant là pour recharger de nouveau, les tira d'erreur. Quelques-uns des ennemis les plus éloignés, le découvrirent, & le virent prendre par derrière, & quoiqu'Atkins fit encore sentir ceux-là deux ou trois fois ; & qu'il en tua une vingtaine, il fut cependant blessé lui-même ; un de ses gens Anglois fut tué à coups de flèches, & le même malheur arriva quelque temps après à un Espagnol, & à un des Esclaves qui étoient venus dans l'Isle avec les épouses des Anglois. C'étoit un garçon d'une bravoure étonnante ; il étoit battu au désespoir, & il avoit dépêché lui seul cinq ennemis, quoiqu'il n'eût d'autres armes qu'un bâton à deux bouts & une hache.

Nos gens étant pressés de cette manière-là, & ayant souffert une perte si considérable, se retirèrent vers une colline dans le bois, & les Espagnols, après avoir fait trois décharges, firent la retraite aussi.

Le nombre des ennemis étoit terrible, & ils se battoient tellement au désespoir, que, quoiqu'il y en eût une cinquantaine de tués & autant de blessés, au moins, ils

ne laissoient pas d'enfoncer nos gens sans se mettre en peine du danger, & leur envoyoit continuellement des coups de flèches. On observa même que leurs blessés, qui étoient encore en état de combattre, en devenoient plus furieux, & qu'ils étoient plus à craindre que les autres.

Lorsque nos gens commencèrent leur retraite, ils laissèrent leurs morts sur le champ de bataille, & les Sauvages maltraitèrent ces cadavres de la manière du monde la plus cruelle, leur cassant les bras, les jambes & la tête avec leurs massues & leurs fibres de bois, comme de vrais barbares qu'ils étoient.

Voyant que nos gens étoient retirés, ils ne songerent pas à les suivre ; mais s'étant rangés en cercle, selon leur coutume, ils poussèrent deux grands cris en signe de victoire. Leur joie fut pourtant modérée peu après par plusieurs de leurs blessés, qui tombèrent à terre, & qui perdirent la vie à force de perdre du sang.

Le Gouverneur ayant retiré sa petite armée sur un tertre un peu élevé, Atkins tout blessé qu'il étoit, fut d'avis qu'on marchât, & qu'on donnât de nouveau avec toutes les forces unies. Mais le Gouverneur lui répliqua : « Seigneur Atkins, vous voyez de

« combattre ; laissons-les en repos jusqu'à
« demain ; tous ces malheureux seront tous
« roides de leurs blessures , ils seront trop
« affaiblis par la perte de leur sang , pour
« en venir aux mains de nouveau ; & nous
« aurons meilleur marché du reste. »

*C'est fort bien dit à vous , Seigneur , ré-
« pliqua Atkins avec une gaieté brutique ; mais
« parlez il en fera de moi précisément comme
« me des Sauvages : je ne ferai bon à rien de
« main ; & c'est pour cela que je voudrois
« recommencer la danse pendant que je suis
« encore échauffé. »* Vous parlez en brave
« homme , Seigneur Atkins , répartit l'Es-
« pagno! , & vous avez agi de même ;
« vous avez fait votre devoir , & nous nous
« battons pour vous demain , si vous n'êtes
« pas en état d'être de la partie. Attendez
« jusqu'à demain , je crois que ce sera le
« parti le plus sage. »

Néanmoins , comme il faisoit un fort beau
clair de lune , & que nos gens sçavoient
que les Sauvages étoient dans un grand dé-
ordre , courant confusément de côté &
d'autre , près de l'endroit où étoient leurs
morts & leurs blessés , ils résolurent ensuite
de tomber sur eux pendant la nuit , persuadés
qu'ils pourroient donner une seule
décharge avant que d'être découverts , leurs
affaires iroient bien. L'occasion étoit mal-

veillée pour le faire ; car un des Anglois ,
près l'habitation auquel le combat avoit
commencé , sçavoit un moyen sûr pour les
surprendre. Il fit faire à nos gens un détour
dans le bois , du côté de l'Ouest , & puis
tournant du côté du Sud , il les mena à
près du lieu où étoit le plus grand nom-
bre des Sauvages , qu'avant d'avoir été vus ,
ou entendus , huit d'entr'eux firent une dé-
charge sur les ennemis avec un succès ter-
rible. Une demi-minute après , huit autres
les suivirent de la même manière , & ré-
pondirent parmi eux une si grande quantité
de grosse drague , qu'il y en eut un grand
nombre de tués & de blessés ; & pendant
tout ce tems-là il ne leur fut pas possible
de découvrir d'où venoit ce carnage , &
de quel côté ils devoient fuir.

Les nôtres ayant chargé leurs armes de
nouveau , avec toute la promptitude possi-
ble , se partagèrent en trois troupes , réso-
lus de tomber sur les ennemis tous à la fois.
Dans chaque petite troupe il y avoit huit
personnes ; car ils étoient en tout vingt-
quatre , si l'on compte les deux femmes ,
qui , pour le dire en passant , combattirent
avec toute la fureur imaginable.

Ils partagèrent les armes à feu également
à toutes les troupes , comme aussi les hal-
bardes , & les bâtons à deux bouts. Ils

vouloient laisser les femmes derrière ; mais elles dirent , qu'elles étoient résolues de mourir avec leurs maris. S'étant mis ainsi en bataille , ils sortirent du bois en poussant un cri de toutes leurs forces. Les Sauvages tinrent tous ferme ; mais ils étoient dans la dernière consternation , en entendant nos gens pousser leurs cris de trois différens côtés. Ils étoient assez courageux pour nous combattre , s'ils nous avoient vus ; & effectivement dès que nous approchâmes , ils tirent plusieurs flèches , dont l'une blessa le pauvre père de *Vendredi* , mais pas dangereusement. Nos gens ne leur donnerent guère de repos ; & le vant sur eux , après avoir fait feu de trois côtés différens , ils se mêlèrent avec eux , & à coups de crottes , de sabres , de haches & de bâtons à deux bouts , ils remuèrent si bien les mains , que les ennemis se mirent à hurler affreusement & à s'enfuir , l'un d'un côté & l'autre de l'autre , ne s'agitant plus qu'à se dérober à des ennemis si terribles.

Nos gens étoient fatigués de les assommer , & il ne faut pas en être surpris , puisque dans les deux actions ils en avoient tué ou blessé mortellement cent quatre-vingt , tout au moins. Les autres saisis d'une frayeur inexprimable , courroient par les vallées & les vallées avec toute la rapi-

dité que la peur pouvoit ajouter à leur vitesse naturelle.

Comme nous ne nous mettions guère en peine de les poursuivre , ils gagnèrent tous le rivage sur lequel ils s'étoient débarqués. Mais ce n'étoit pas-là encore la fin de leur malheur ; car il faisoit cette nuit un terrible vent , qui , venant du côté de la mer , les empêchoit de quitter le rivage. La tempête continua pendant toute la nuit , & quand la marée monta , leurs canots furent poussés si avant sur le rivage , qu'il auroit fallu une peine infinie pour les remettre à flot , & quelques-uns en heurtant contre le sable , ou les uns contre les autres , avoient été mis en pièces.

Nos gens , quoique charmés de leur victoire , eurent peu de repos tout le reste de la nuit ; mais s'étant rafraîchis du mieux qu'il leur étoit possible , ils prirent le parti de marcher vers cette partie de l'île où les Sauvages étoient retirés. Ce dessein les força de passer au travers du champ de bataille , où ils virent plusieurs de leurs malheureux ennemis encore en vie , mais hors d'espérance d'en ressusciter ; spectacle déplorable pour des cœurs bien placés ; car une ame véritablement grande , quoique ébranlée par les loix naturelles à détruire ses ennemis , est fort éloignée de se réjouir de leurs malheurs.

Il ne leur fut pas nécessaire de s'inquiéter à l'égard de ces pauvres Sauvages ; car leurs esclaves eurent soin d'en finir les mères à grands coups de haches.

Ils parvinrent enfin à un endroit où ils virent les restes de l'armée des Sauvages , qui consistoit encore dans une centaine d'hommes. Ils étoient assis à terre , le menton appuyé sur les genoux , & la tête basse par les deux mains.

Dès que nos gens furent éloignés d'eux de la distance de deux portées de mousquet , le Gouverneur ordonna qu'on tirât deux coups sans balles , pour leur donner l'allarme , & pour voir leur contenance. Il avoit envie de découvrir par-là s'ils étoient d'humeur à se battre encore , ou s'ils étoient entièrement découragés par leur défaite. C'est selon ce qu'il découvreroit qu'il vouloit prendre ses mesures.

Ce stratagème réussit ; car dès que les Sauvages eurent entendu le premier coup , & qu'ils virent le feu du second , ils se leverent sur leurs pieds avec toute la frayeur imaginable , & ils s'enfuirent vers le bois , en faisant une sorte de hurlement que nos gens n'avoient pas encore entendu jusques-là , & dont ils ne purent pas deviner le sens. D'abord nos gens survinrent mieux aimé que le vent eût été tranquille , & que leurs enne-

mis eussent pu se rembarquer ; mais ils ne considéroient pas alors que leur retraite auroit pu être la cause d'une nouvelle expédition , & qu'ils seroient peut-être revenus avec des forces auxquelles il n'auroit pas été possible de résister , ou bien qu'ils auroient pu revenir si souvent , que la Colonie , uniquement occupée à les repousser , auroit été obligée de périr de faim.

Guillaume Atkins , qui , malgré sa blessure , n'avoit pas voulu quitter la partie , donna le meilleur conseil de tous ; il étoit d'avis de se servir de la frayeur des ennemis pour les couper d'avec leurs barques , & pour les empêcher de regagner jamais leur patrie.

Ils consultèrent long-tems là-dessus ; quelques-uns s'opposoient à cette opinion , en disant que l'exécution de ce projet ne pouvoit les Barbares désespérés à se cacher dans le bois , ce qui forceroit les autres à leur donner la chasse comme à des bêtes féroces , les empêcheroit de travailler , pour ne s'occuper qu'à garder leur bétail & leurs plantations , & les feroit vivre dans une quiétude continuelle.

Atkins répondit , qu'il valoit mieux avoir affaire à cent hommes , qu'à cent Nations , & qu'il falloit absolument détruire , & les canots & les ennemis , s'ils vouloient n'é-

tre pas détruits eux-mêmes ; en un mot ; il leur montra si bien l'utilité de son sentiment , qu'ils y entrèrent tous. Ils mirent aussitôt la main à l'œuvre , & ayant ramassé du bois sec , ils essayèrent de mettre quelques-uns des canots en feu ; mais ils étoient trop mouillés. Néanmoins le feu en gâta tellement les parties supérieures , qu'il n'étoit plus possible de s'en servir.

Quand les Indiens eurent remarqué le dessein de nos gens , quelques-uns d'entre eux sortirent du bois , & s'approchant , ils se mirent à genoux , en criant : *Oa , Oa ,* *Araromô* ; & en prononçant quelques autres paroles , dont les autres ne purent rien entendre ; mais comme ils étoient dans une posture suppliante , les cris qu'ils pouvoient étoient destinés , sans doute , à prier que l'on épargnât leurs canots & de leur permettre de s'en retourner.

Mais nos gens étoient alors absolument persuadés que l'unique moyen de conserver la Colonie , étoit d'empêcher qu'aucun des Sauvages ne retournât chez lui ; persuadés que s'il en échappoit un seul , pour aller raconter la triste aventure de ses camarades , c'étoit fait d'eux. Ainsi , faisant signe aux Barbares qu'il n'y avoit point de quartier pour eux , ils poussèrent leur pointe , en détruisant toutes les barques , que les

emportés avoient épargnées. A la vue de ce spectacle , les Sauvages qui étoient dans le bois firent des hurlemens épouvantables , que les nôtres entendirent distinctement ; & enfin ils se mirent à courir dans l'île comme des hommes qui auroient perdu l'esprit. Ce qui troubla beaucoup nos gens , indéterminés sur ce qu'ils devoient faire pour se délivrer de ces misérables.

Les Espagnols même , malgré toute leur prudence , ne considéroient pas , qu'en portant ces Sauvages au désespoir , ils devoient placer des gardes auprès de leurs plantations. Il est vrai qu'ils avoient mis leurs troupeaux en liberté , & qu'il étoit impossible aux Indiens de trouver la Capitale de l'île ; je veux dire , mon vieux Château , non plus que ma grange dans la vallée ; mais malheureusement ils débâtèrent la grande ferme , la mirent toute en pièces , ruinèrent Presches , & la plantation qui étoit à l'entour , foulèrent le bled aux pieds , arrachèrent les vignes , & gâtèrent les salins qui étoient déjà en maturité ; en un mot , ils firent des dommages incalculables , quoiqu'ils n'en profitassent pas eux-mêmes.

Nos gens étoient , à la vérité , en état de les combattre par-tout où ils les trouvoient ; mais ils étoient fort embarrassés sur la manière de leur donner la chasse. Quand

Ils les trouvoient un à un , ils les pourfuivoient en vain ; ils tâchoient aifément leur sûreté dans la vifité extraordinaire de leurs pieds ; & d'un autre côté nos gens n'ofôient pas aller un à un pour les furprendre , de peur d'être environnés , & accablés par le nombre.

Ce qu'il y avoit de meilleur , c'étoit que les Sauvages n'avoient point d'armes ; leurs arcs leurs étoient inutiles , faute de flèches & de matériaux pour en faire de nouvelles , & ils n'avoient aucune arme tranchante parmi toute leur troupe.

L'extrémité à laquelle ils étoient réduits étoit certainement déplorable ; mais la situation dans laquelle ils avoient mis la Colonie , n'étoit guères meilleure. Car quoique nos retraites fuflent confervées , nos provifions étoient ruinées pour la plupart ; notre moulin étoit détruit , & la feule reflource qui refloit étoit le bétail qui étoit dans la vallée , près de la grotte , un petit champ de blés qui étoit auffi de ce côté-là , & les plantations de Guillaume Atkins & de fon camarade ; car l'autre avoit perdu la vie dans la première aétion par une flèche qui lui avoit percé la tête fous le temple. Il eût à remarquer que c'étoit le même féhéral indouan qui avoit donné cet affreux coup de flèche au pauvre ef-

DE ROBINSON CRUSOË. 161
clave , & qui avoit projeté enfuite de faire main basse fur tous les Efpagnols.

A mon avis , ces gens furent alors dans un cas plus trifte que je n'avois été jamais depuis le moment que j'avois trouvé le moyen de femer du millet & du riz , & que je commençois à réuffir à apprivoifer des chèvres. Ils avoient dans les Indes une certaine de loups dans l'île , qui dévoient tout ce qu'ils pouvoient trouver , & qu'il étoit impoffible d'atteindre.

La première chofe dont ils purent convenir dans cet embarras , c'étoit de pouffer les ennemis vers le Sud-Oueft , dans l'endroit le plus reculé de l'île , afin que fi d'autres Sauvages abordôient dans ces entretiens , ils ne poffent pas découvrir ceux-ci. Ils réfolurent encore de les harceler continuellement , d'en tuer autant qu'ils pourroient pour en diminuer le nombre , & s'ils pouvoient réuffir à la fin , de les apprivoifer , de leur enfeigner à femer , & de les faire vivre de leur propre travail.

Conformément à ces réfolutions , ils les pourfuivirent avec tant de chaleur , & les effrayèrent tellement par leurs armes à feu , dont le feul bruit faifoit tomber les Indiens à terre , qu'ils s'éloignoient de plus en plus ; leur nombre diminuoit de jour en jour , & enfin ils furent réduits à fe ras-

cher dans les bois & dans les cavernes, où plusieurs pétoient misérablement de faim, comme il parut dans la fête, par leurs cadavres qu'on trouva.

La misère de ces pauvres gens remplit les nôtres d'une généreuse compassion, surtout le Gouverneur Espagnol, qui étoit l'homme du monde qui avoit le cœur le mieux placé & le plus digne d'un homme de naissance. Il proposa aux autres de tâcher de prendre un des Sauvages pour lui faire entendre l'intention de la Colonie, & pour l'envoyer parmi les siens, afin de les faire venir à une capitulation, qui se feroit les Sauvages de la vie, & la Colonie du repos qu'ils avoient perdu depuis la dernière invasion.

Ils furent assez long-tems avant de pouvoir parvenir à leur but; mais enfin la disette les ayant affoiblis, on en choisit un. Il étoit au commencement tellement accablé de son malheur, qu'il ne voulut ni manger ni boire; mais voyant qu'on le traitoit avec douceur, & qu'on avoit l'humanité de lui donner ce qu'il falloit pour sa subsistance, sur lui faire le moindre chagrin, il revint de ses frayeurs, & se tranquillisa peu à peu.

On lui amena le père de *Pendredi*, qui entroit souvent en conversation avec lui, & qui s'assuroit de l'intention qu'on avoit,

non-seulement de sauver la vie à lui & à tous ses compagnons, mais encore de leur donner une partie de l'île, à condition qu'ils se tiendroient dans leurs propres limites, sans en sortir jamais pour causer le moindre dommage à la Colonie. Il lui promit aussi qu'on leur donneroit du bois pour ensemencer des terres, & qu'on leur fourniroit du pain, en attendant qu'ils eussent eu égard d'en faire pour eux-mêmes. De plus, il lui ordonna d'aller parler à ses compatriotes, & de leur déclarer que, s'ils ne vouloient pas accepter des conditions si avantageuses, ils seroient tous détruits.

Les malheureux Sauvages, extrêmement humiliés par leur misère, & réduits au nombre d'environ trente-sept, reçurent cette proposition sans balancer, & demandèrent qu'on leur donnât quelques aliments. Là-dessus douze Espagnols & deux Anglois bien armés, marchèrent vers l'endroit où les Indiens se trouvoient alors, avec trois esclaves & le père de *Pendredi*. Ces derniers leur portèrent une bonne quantité de pain, quelques gâteaux de riz séché au soleil, & trois chevreaux au vic. On leur ordonna de se placer au pied d'une colline pour manger ensemble; ce qu'ils firent avec toutes les marques possibles de reconnaissance, & dans la suite ils se montrèrent les obser-

vareux les plus religieux de leur parole ; qu'il est possible de trouver parmi les hommes. Ils ne sortent jamais de leur territoire que quand ils étoient obligés de venir demander des vivres & des conseils, pour diriger leur plantation.

C'est encore dans ce même endroit qu'ils vivoient quand je suis rentré dans l'île, & que je leur ai rendu une visite.

On leur avoit enseigné à semer du blé, à faire du pain, à traire des chèvres, &c. & rien ne leur manquait que des femmes pour faire bientôt un peuple dans les fermes. On leur avoit assigné une partie de l'île bordée de rochers par derrière, & de la mer par devant. Elle étoit située du côté du Sud-Est, & ils avoient autant de terres fertiles qu'il leur en falloit ; elles étoient étendues d'un mille & demi en largeur, & d'environ quatre en longueur.

Nos gens leur enseignèrent ensuite à faire des pelles de bois, comme j'en faisois autrefois pour moi-même, & furent présent à toute la troupe de douze haches & de trois couteaux ; avec ces outils ils scelloient leur travail & vivoient avec toute la tranquillité & avec toute l'innocence qu'on pouvoit désirer.

Après la fin de cette guerre, la Colonie jouit d'une tranquillité parfaite, par

rappoit aux Sauvages, jusqu'à ce que je revins la voir deux années après. Les canots des Sauvages ne laissoient pas d'y aborder de temps en temps pour faire leurs repas humains, mais comme ils étoient de différentes Nations, & qu'ils n'avoient apparemment jamais entendu parler de ce qui étoit arrivé aux autres, ils ne firent aucune recherche dans l'île pour trouver nos Sauvages ; & quand ils l'auroient fait, ç'auroit été un grand hazard s'ils les avoient trouvés.

C'est ainsi que j'ai donné un récit fidèle & complet de tout ce qui étoit arrivé de considérable à ma Colonie pendant mon absence. Elle avoit extrêmement civilisé les Indiens, & leur rendoit de fréquentes visites ; mais elle leur défendoit, sous peine de la vie, de la venir voir à leur tour, de peur d'en être traités.

Ce qu'il y a de remarquable encore, c'est que nos gens avoient enseigné aux Sauvages à faire des paniers & d'autres ouvrages d'osier ; mais bientôt ils avoient surpassé leurs maîtres. Ils sçavoient faire, en ce genre, les choses du monde les plus curieuses, des tapis, des cages, des tables, des garde-mangers, des chaises, des lits, &c. Étant extrêmement ingénieux dès qu'on leur avoit une fois donné l'idée de quelque chose.

Mon arrivée fut d'un grand secours à ces pauvres gens , puisque je les pourvus abondamment de couteaux, de ciseaux, de pelles, de bèches, de pioches; en un mot de tous les outils dont ils pouvoient avoir besoin. Ils s'en servirent bientôt avec beaucoup d'adresse, & ils eurent assez d'industrie pour se faire des mailles entières d'un tiffu d'osier, ce qui, malgré son air comique, étoit d'une grande utilité contre la chaleur & contre toutes sortes de vermines.

Cette invention plut tant à mes gens, qu'ils firent venir les Sauvages, pour faire la même chose pour eux; & quand je fus voir la Colonie des deux Anglois, leurs huttes parurent de loin à mes yeux être de grandes ruches. Pour Guillaume Atkins, qui commençoit à devenir sôbe, industrieux, appliqué, il s'étoit fait un costume d'ouvrage de Vanier, qui passoit l'imagination. Elle avoit cent vingt pas de circuit; les murailles en étoient aussi serrées que le meilleur papier; elles consistoient en trente-deux compartimens fort épais, & de la hauteur de sept pieds. Il y avoit au milieu une autre hute qui n'avoit pas au-delà de vingt-deux pas de contour. Elle étoit beaucoup plus forte & plus épaisse que la tente extérieure; la figure en étoit octogone, & chacun des huit coins étoit soutenu d'un

bon poteau. Sur le haut de ces poteaux, il avoit posé de grandes pierres de même ouvrage, jointes ensemble par des chevilles de bois; ces pierres servoient de base à huit solives qui faisoient le dôme de tout le bâtiment, & qui étoient parfaitement bien unies, quoiqu'au lieu de clous, il n'y eût que quelques chevilles de fer qu'il avoit trouvés moyen de faire de la vieille ferraille que j'avois laissée dans l'île.

Certainement ce dôme faisoit voir une grande industrie dans plusieurs choses où il n'avoit jamais eu occasion de s'appliquer. Il se fit non-seulement une forge, avec deux soufflets de bois & de fort bon charbon, mais encore une enclume de médiocre grandeur, dont il avoit trouvé la matière dans un levier de fer qui lui donna le moyen de forger des crochets, des gâches de serrures, des chevilles de fer, des verrous & des gonds.

J'en reviens à son bâtiment: après avoir dressé le dôme de sa tente intérieure, il remplit les vuides entre les solives, d'ouvrages de Vanier aussi-bien tissés qu'il fut possible. Il le couvrit d'un second tiffu de paille de riz; & sur le tout il mit encore des feuilles d'un certain arbre, fort larges, ce qui rendoit tout le toit aussi impénétrable à la pluie, que s'il avoit été couvert de tuiles,

ou d'ardolle ; il fit tout cela lui-même , hormis l'ouvrage de Vanier , que les Sauvages avoient tissu pour lui.

La tente extérieure formoit comme une espèce de galerie couverte , & de ses deux angles de solives s'étendoient les poteaux qui soutenoient le dôme , & qui étoient éloignés du circuit , de l'espace de vingt pieds ; de manière qu'il y avoit entre les murailles extérieures & intérieures, une promenade large de vingt pieds à-peu-près.

Il partagea tout l'intérieur en six appartemens par le moyen de ce même ouvrage de Vanier , mais plus proprement tissu & plus fin que le reste. Dans chacune de ces six chambres de plein pied , il y avoit une porte , par laquelle on entroit par la tente du milieu , & une autre qui donnoit dans la galerie extérieure , qui étoit aussi partagée en six pièces égales , non-seulement propres à servir de retraite , mais encoeur de décharge. Ces six espaces n'emportoient pas toute la circonférence , & les autres appartemens qu'il y avoit dans la tente extérieure , étoient arrangés de la manière que voici. Dès qu'on étoit entré par la porte de dehors , on avoit tout droit devant soi un petit passage qui menoit à la porte de la maison intérieure ; à chaque côté du pas-

sage

sage il y avoit une muraille d'ouvrage de Vanier, avec une porte par où l'on entroit dans une espèce de magasin large de vingt pieds & longue de quarante , & de - là dans un autre un peu moins long. De manière que dans la tente extérieure il y avoit dix belles chambres , dans six desquelles on ne pouvoit entrer que par les appartemens de la tente intérieure , dont elles étoient , pour ainsi dire , les cabinets. Les autres quatre , comme je viens de dire , étoient de grands magasins , deux d'un côté , & deux de l'autre du passage qui menoit de la porte de dehors à celle de la maison intérieure.

Je crois qu'on n'a jamais entendu parler d'un pareil ouvrage de Vanier , ni d'une hute faite avec tant de propreté & d'arrangement. Cette grande ruche seroit de demeure à trois familles ; savoir , à celle d'Atkins , de ses compagnons , & de la femme du troisième Anglois qui avoit perdu la vie dans la dernière guerre , & qui avoit laissé sa veuve , avec trois enfans sur les bras.

Les autres en usent parfaitement bien avec cette famille , & lui fouroient avec une charité libérale tout ce dont elle avoit besoin , du grain , du lait , des raffins secs , &c. S'ils raioient un chevreau , ou s'ils trouvoient une tortue , elle en avoit

naturellement qu'ils n'avoient pas songé seulement à chercher dans l'industrie quel-que secours contre la misère, & que, quand même ils auroient été en état de se mettre à l'aïse, ils avoient été si fort accablés par le fardeau de leurs infortunes, & abîmés dans le désespoir, qu'ils s'étoient abandonnés nonchalamment à la résolution de se laisser mourir de faim.

Un homme fort grave & fort sensé d'entre eux, me dit qu'il sentoît bien qu'ils auroient eu tort, puisqu'un homme sage, au lieu de se laisser entraîner à sa misère, doit tirer de secours de tous les moyens que lui offre la raison, pour adoucir le malheur présent, & pour se préparer une délivrance entière pour l'avenir. *La douleur, continua-t-il, est la passion du monde la plus insensée & la plus inutile; elle ne vient que sur des choses passées, qu'on ne peut rappeler, & qui, d'ordinaire, sont sans remède; elle ne se tourne presque jamais du côté de l'avenir; & bien loin de nous faire réfléchir sur les moyens de fuir nos malheurs, elle y met le comble, au lieu de les rendre supportables. Là-dessus il m'alléqua un proverbe Espagnol, qu'il me dit impossible de citer mot à mot; mais dont j'ai fait le proverbe que voici.*

*Être trouble dans le trouble,
C'est rendre le trouble double.*

Il porta ensuite ses réflexions sur toutes les commodités que je m'étois inutilement procurées dans ma solitude, & sur les soins infatigables, par lesquels, d'un état plus triste que le leur n'avoit jamais été, j'en avois su faire un plus heureux que n'étoit le leur dans le tems même qu'ils se trouvoient tous ensemble dans l'île.

Il me dit encore qu'il avoit remarqué avec étonnement, que les Anglois avoient plus de présence d'esprit dans l'infortune, que tout autre peuple qu'il eût jamais rencontré, & que la Nation, & la Portugaise, étoient les gens du monde les plus malheureux quand il s'agissoit de lutter contre l'adversité, puisqu'après avoir fait inutilement les efforts ordinaires pour se tirer du malheur, leur premier pas étoit toujours le désespoir, sous lequel ils renfermoient aisément sans avoir la force d'esprit de former le moindre dessein propre à mettre fin à leurs calamités.

Je lui répondis, qu'il y avoit une grande différence entre leur cas, & le mien, puisqu'ils avoient été jetés à terre sans aucune chose nécessaire pour subsister. Qu'en effet, mon malheur avoit été accompagné de ce désavantage, que j'étois seul; mais qu'en récompense les secours que la Providence m'avoit mis entre les mains en pou-

font les débris du Vaisseau si près de rive, auroient été capables de ranimer le courage de l'homme du monde le plus faible. *Seigneur*, répartit l'Espagnol, *je nous avions été dans votre situation, nous n'aurions jamais tiré de l'aissieu la moitié des choses utiles que vous faites en tirer; nous n'aurions jamais eu l'esprit de faire unradeau, pour les porter à terre, ou de le faire abandonner à l'île sans voiles & sans rames. Nous ne nous en serions pas avisés, nous enfoncé, bien loin qu'un seul d'entre nous eût été capable de l'entreprendre & de l'exécuter. Je le conjurai là-dessus de me faire le récit de leur embarquement dans l'endroit où ils avoient si mal passé leur temps. Il me dit que malheureusement ils étoient abordés dans une île où il y avoit du peuple, sans provisions; & que s'ils avoient été assez sçus pour remettre en mer, & aller vers une île peu éloignée de-là, ils auroient trouvé des provisions sans habitans. Que les Espagnols de l'île de la Trinité y ayant été fréquemment, n'avoient rien négligé pour la remplir de bœufs & de cochons; que d'ailleurs les tourterelles & les oiseaux de mer y étoient dans une si grande abondance, que s'ils n'y avoient pu trouver du pain, du moins ils n'auroient jamais pu manquer de viande. Dans l'endroit*

où ils avoient abordé, au contraire, ils n'avoient eu que quelques herbes & quelques racines sans goût & sans suc, dont la charité des Sauvages les avoit pourvus, encore fort sobrement; parce que ces hommes gens n'étoient pas en état de les nourrir sains, à moins qu'ils n'eussent voulu avoir part à leurs felices de chair humaine.

Les Espagnols me firent encore le récit de tous les moyens qu'ils avoient employés pour civiliser les Sauvages leurs bienfaiteurs, & pour leur donner des sentimens & des coutumes plus raisonnables que ceux qu'ils avoient hérités de leurs ancêtres; mais tous leurs soins avoient été inutiles. Les Sauvages avoient trouvé fort étrange que des gens qui étoient venus là, pour trouver de quoi vivre, voulussent se donner les airs d'instruire ceux qui leur donnoient de quoi subsister; selon eux, il ne falloit se mêler de donner ses idées aux gens que quand on pouvoit se passer d'eux.

Les Espagnols avoient été exposés souvent à de terribles extrémités, étant quelquefois absolument sans vivres. L'île où le malheur les avoit portés, étoit habitée par des Sauvages indolens, & par conséquent plus pauvres & plus misérables que d'autres peuples de cette même partie du monde. En récompense ceux-ci étoient

moins barbares & moins cruels que ceux qui étoient plus à leur aise.

Mes Espagnols trouvoient pourtant dans la triste situation où ils avoient été, une démonstration évidente de la sagesse, de la bonté de la Providence qui dirige les événements. Car si, animés par la misère & par la disette qui les achembloient, ils avoient cherché un pays plus abondant, cette précaution même les auroit détournés de la route de se délivrer par mon moyen.

Les Sauvages, à ce qu'ils me racontèrent encore, avoient voulu, pour prix de leur hospitalité, les conduire avec eux à la guerre. Il est vrai qu'ils avoient des armes à feu, & s'ils n'avoient pas eu le malheur de perdre leurs munitions, non-seulement ils auroient été en état de rendre des services considérables à leurs hôtes, mais encore de se faire respecter par leurs amis, & par leurs ennemis. Mais n'ayant ni poudre, ni plomb, obligés pourtant de suivre leurs bienfaiteurs dans les combats, ils y étoient plus exposés que les Sauvages eux-mêmes. Ils n'avoient ni arcs, ni flèches, & ils ne sçavoient pas faire usage de ces sortes d'armes, que leurs amis avoient pu leur fournir. Ainsi ils étoient forcés à rester dans l'inaction, en bute aux dards des ennemis jusqu'à ce que les deux armées se fussent de près. Alors effectivement ils étoient

d'un grand service. Avec trois halberdes qu'ils avoient, & avec leurs mousquets, dans le canon desquels ils mettoient des morceaux de bois pointus, au lieu de bayonnettes, ils rompoient quelquefois des bataillons entiers. Il ne falloit pas d'arriver fort souvent qu'environnés par une grande multitude d'ennemis, ils ne se sauvassent d'une grêle de flèches que par une espèce de miracle. Mais enfin ils avoient sçu se garantir de ce danger, en se couvrant tout le corps de larges boucliers de bois couverts de peaux de certains animaux sauvages, dont ils ne sçavoient pas le nom. Un jour cependant le malheur avoit voulu que cinq d'entre eux avoient été jetés à terre par les masses des Sauvages; ce qui auroit donné occasion à l'ennemi d'en faire un prisonnier; c'étoit précisément l'Espagnol que j'avois eu la satisfaction d'attacher à la cruauté de ses vainqueurs. Ses compagnons l'avoient cru mort dans le commencement; mais en apprenant qu'il avoit été pris, ils auroient hasardé volontiers leur vie tous tant qu'ils étoient pour le délivrer.

Dans le temps que ces Espagnols avoient été terrassés, les autres les avoient renfermés au milieu d'eux, sans les abandonner, jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à eux-mêmes. Alors faisant tous ensemble un petit

batillon, ils s'étoient fait joindre au travers de plus de mille Sauvages, converfant tout ce qui s'opposoit à eux, & procurant à leurs amis une victoire entière, mais peu satisfaisante pour eux-mêmes par la perte de leur compagnon.

On peut juger par-là, quelle avoit été leur joie en revoyant leur ami, qu'ils avoient cru dévoré par les Sauvages, la plus mauvaise espèce d'animaux féroces. Cette joie étoit parvenue au plus haut degré par la nouvelle qu'il y avoit près de-là un Chrétien assez humain pour former le dessein de fuir leur malheur, & capable de l'exécuter.

Ils ne firent encore la description la plus pathétique de la surprise que leur avoit donné le secours que je leur avois envoyé; le pain, sur toute chose, qu'ils n'avoient pas vu depuis tant d'années. Ils l'avoient béni mille & mille fois, comme un aliment descendu du Ciel, & en le goûtant ils y avoient trouvé le plus restaurant de tous les cordons. Plusieurs autres choses que je leur avois envoyées pour leur subsistance, leur avoient causé à-peu-près le même ravissement.

Mes Espagnols, en me faisant ce récit, trouvoient des termes pour exprimer leurs sentimens; mais ils n'en avoient point pour

donner une idée de la joie qu'avoit excitée dans leur ame la vue d'une barque & de Pilotes tout prêts à les tirer de cette Ile malheureuse, & à leur faire voir le lieu & la personne desquels ce secours leur étoit venu. Ils me dirent seulement que les extravagances où les avoit portés une délivrance si peu attendue, n'avoient été guidées par des passions d'une véritable fureur; que leur passion, qui étouffoit presque toutes les facultés de leur ame, s'étoit frayé plusieurs routes différentes, pour éclater dans l'un d'une telle manière, dans l'autre d'une manière toute opposée; que les uns s'étoient évanouis, que les autres avoient pleuré, & que quelques-uns étoient devenus tout en tems absolument fous.

Ce portrait me toucha beaucoup, & me rappella les transports de *Monday* en reconstruisant son père; ceux des Français qui s'étoient sauvés à bord de leur Navire emballé; ceux de cet équipage que mon secours avoit empêché de mourir de faim, & surtout la manière dont j'avois été fait moi-même, en quittant le Désert dans lequel j'avois vécu pendant vingt-huit ans. C'est ainsi que d'ordinaire nous nous intéressons dans les sentimens d'autrui à proportion que nous y reconnoissons nos propres sentimens.

Ayant donné ainsi une idée de l'état où je trouvais la Colonie, il est tems que j'entre dans le détail de ce que je fis pour elle, & de la situation où je la laissai en sortant de l'Isle. Ces gens étoient de sentiment, & aussi bien que moi, qu'ils ne seroient plus opprimés par les viltés des Sauvages, & que s'ils revenoient, ils étoient en état de les repousser quand ils seroient deux fois plus nombreux qu'aujourd'hui. Ainsi il n'y avoit rien à craindre de ce côté-là. Un point plus important que je traitai avec l'Espagnol, que j'appelle Gouverneur, c'étoit leur de-meurer dans l'Isle. Mon intention n'étoit pas d'en emmener un seul avec moi; mais n'étoit-il pas juste de faire cette grâce à quelques-uns, & de laisser à les autres, qui auroient été au désespoir d'y rester, si je diminueois leur nombre.

Je leur dis donc à tous, que j'étois venu pour les établir dans l'Isle, & non pour les en faire sortir; que dans ce dessein j'avois fait des dépenses considérables, afin de les pourvoir de tout ce qui étoit nécessaire pour leur subsistance, & pour leur sûreté; que de plus je leur amenois des personnes non-seulement propres à augmenter avantagieusement leur nombre, mais encore à leur rendre de grands services, étant Artisans, & capables de faire pour

la Colonie mille choses nécessaires, qui lui auroient manqué jusqu'ici.

Avant que de leur laisser tout ce que j'avois apporté pour eux, je leur demandai à chacun, l'un après l'autre, s'ils avoient absolument haine de leur cœur leurs anciennes animosités, & s'ils voulaient bien se toucher dans la main les uns aux autres, pour se promettre une amitié étroite, & un attachement sincère pour l'intérêt commun de toute la Société.

Guillaume Arkias répondit d'une manière gaie & cordiale, qu'ils avoient eu assez de malheurs pour devenir modérés, & assez de discordes pour devenir amis; que pour sa part il promettoit de vivre & de mourir avec les autres; que, bien loin de nourrir quelque haine contre les Espagnols, il avoit qu'il avoit mérité de rester tout ce qu'ils avoient fait à son égard, & que s'il avoit été à leur place, & eux dans la sienne, ils n'en auroient pas été quittes à si bon marché; qu'il étoit prêt à leur demander pardon, s'ils le vouloient, de ses folies & de ses brutalités; qu'il souhaitoit leur amitié de tout son cœur, & qu'il ne négligeroit aucune occasion de les en convaincre; qu'au reste il étoit content de ne pas devoir encore sa Patrie de vingt ans.

Pour les Espagnols, ils dirent qu'en effet

18. LES AVENTURIERS

ils avoient dans le commencement défilé. me & exilé Atkins & ses compagnons, à cause de leur mauvaise conduite, & qu'ils s'en rapportoient à moi, s'ils l'avoient fait sans raison : mais qu'Atkins avoit marqué tant de bravoure dans la grande bataille contre les Sauvages, & qu'en suite il avoit donné tant de marques de mérite qu'il étoit dans toute la Société, qu'ils avoient oublié tout le passé, & qu'ils le croyoient aussi digne d'être fourni d'armes & de tout ce qui lui étoit nécessaire que tout autre ; qu'ils avoient déjà fait voir jusqu'à quel point ils étoient satisfaits de lui, en lui confiant le Commandement sous leur Gouverneur ; qu'ils avoient parfaitement lui & ses compagnons mérité leur confiance par tout ce qui peut porter les hommes à se fier les uns aux autres ; enfin, qu'ils embrassoient avec plaisir l'occasion de m'assurés qu'ils n'auroient jamais d'autre intérêt que celui de toute la Colonie.

Sur ces déclarations qui passoient plés-tes de franchise & d'amitié, je les priai tous à dîner pour le lendemain ; & véritablement je leur donnai un repas magnifique. Pour le faire préparer, je fis venir à terre le Cuisinier du Vaisseau & son compagnon ; & je leur donnai pour aide le second Cuisinier qui étoit dans l'Isle. On apporta de

DE ROBINSON CRUSOË. 19

Vaisseau six pieces de bœuf, & quatre de porc, une grande jatte de porcelaine pour y faire du punch, avec les ingrédients nécessaires ; dix bouteilles de vin rouge de Bordeaux, & dix bouteilles de bière d'Angleterre. Tout cela fut d'autant plus agréable à mes Convives, qu'ils n'avoient tâté rien de pareil depuis bien des années.

Les Espagnols ajourant à nos mets cinq chevreaux entiers, que les Cuisiniers firent ôtir, & dont on en envoya trois bien cuits dans le Vaisseau, afin que l'Equipage se régallât de viande fraîche, dans le tems que mes Insulaires feroient bonne chère des provisions salées du Vaisseau.

Après avoir goûté avec eux tous les plaisirs innocens de la table, je fis porter à terre toute la cargaison que j'avois destinée à mes gens ; & pour empêcher qu'il n'y eût des disputes sur le partage, j'ordonnai que chacun prit une portion égale de tout ce qui devoit servir à les vêtir pour lors. Je commençai par leur distribuer autant de toile qu'il leur en falloit pour avoir quatre chemises, & j'augmentai ensuite le nombre jusqu'à six, à l'instante prière des Espagnols. Rien au monde n'étoit capable de leur faire plus de plaisir ; il y avoit si longtemps qu'ils n'en avoient porté, que l'idée même leur en étoit presque sortie de la mémoire.

Je destinai les étoffes minces d'Angleterre, dont j'ai parlé ci-dessus, à leur en faire faire à chacun un habit en forme de fourreau ; croyant cet habillement libre & peu serré le plus propre pour la chaleur du climat. J'ordonnai en même temps qu'on leur en fit de nouveaux, dès que ceux-ci seroient usés. Je donnai à-peu-près les mêmes ordres pour ce qui regardoit les escarpins, les souliers, les bas, & les chapeaux.

Il m'est impossible d'exprimer la joie & la satisfaction qui éclatoient dans l'air de tous ces pauvres gens, en voyant le soin que j'avois pris de leur fournir tant de choses utiles & commodes. Ils me dirent que j'étois leur véritable père, & que, tandis que dans un endroit si éloigné de leur Patrie, ils avoient un Correspondant comme moi, ils oublieroient qu'ils étoient dans un désert. Là-dessus ils déclarèrent tous qu'ils s'engageroient à ne jamais abandonner l'Île sans mon consentement.

Je leur présentai ensuite les gens que j'avois amenés avec moi, sur-tout le Tailleur, le Serrurier, les deux Charpentiers, & mon Artisan universel, qui leur étoit d'une plus grande utilité qu'aucune chose au monde. Le Tailleur, pour leur marquer le zèle qu'il avoit pour eux, se mit d'abord

à travailler, & avec ma permission il commença par leur faire à chacun un chemise. En même temps il enseigna au même la manière de manier l'aiguille, de coudre & de piquer, & les employa même sous lui à faire les chemises de les maris & de tous les autres.

Pour les Charpentiers, il n'est pas nécessaire de dire de quelle utilité ils furent à ma Colonie. Ils mirent d'abord en pièces tout mes meubles grossiers, & firent en leur place en moins de rien des tables fort propres, des chaises, des châlins, des buffets, &c.

Pour leur faire voir de quelle manière la Nature avoit produit mes Artisans, je menai mes Charpentiers vers la maison d'Arkins. Ils m'avouèrent tous deux qu'ils n'avoient jamais vu un pareil exemple de l'industrie humaine : l'un des deux même après avoir rêvé pendant quelques momens, se tournant de mon côté : *En vérité, dit-il, cet homme n'a pas besoin de nous, il ne lui manque rien que des outils.*

Ce mot me fit souvenir de produire ceux que j'avois apportés ; je distribuai à chaque homme une bêche, une pelle & un ciseau, afin de suppléer par-là à la charrue & à la herse. Je donnai encore à chaque petite Colonie à part, une pioche, un lévrier,

une grande hache, & une scie, en leur permettant d'en prendre de nouveaux du Magasin général, dès qu'ils seroient usés ou rompus.

J'avois mené avec moi à terre le jeune homme dont la mere étoit morte de faim, & la servante aussi. C'étoit une jeune fille & la servante, bien élevée, & pieuse; & si douce, & si dévouée, & si pieuse; & si dévouée. Elle avoit daigné charmer tout le monde. Elle avoit vécu sans beaucoup d'agrément dans le Vaisseau, où il n'y avoit point d'autre femme qu'elle; mais elle s'étoit soumise à son sort avec beaucoup de résignation. Quand elle vit l'ordre qui régnoit dans mon île, & l'air florissant qui y étoit par-tout, & l'air florissant qui y étoit par-tout, considérant qu'elle n'avoit aucune affaire dans les Indes Orientales, elle me pria de la laisser dans l'île, & de l'aggréger comme un membre de ma famille. Le jeune homme me dit la même prière, & j'y consentis avec plaisir. Je leur donnai un petit terrain, où on leur fit trois Tentres, entourées d'ouvrages de Vanier, construites à la maniere de la maison d'Arkins.

Ces Tentres étoient liées ensemble d'une telle maniere, que chacun avoit son appartement, & que celle du milieu pouvoit servir de Magasin & de salle à manger pour l'usage de l'un & de l'autre. Les deux Anglois trouverent à propos de changer de

DE ROBINSON CRUSOÉ. 187
demeure, & d'approcher davantage de ces nouveaux venus. C'est ainsi que l'île resta toujours partagée en trois Colonies.

Les Espagnols avec le Père de *Vendredi* & les premiers Esclaves, étoient toujours dans mon vieux Château sous la colline, lequel devoit passer pour la Capitale de mon Empire à fort juste titre. Ils l'avoient tellement étendu, qu'ils y pouvoient vivre fort au large, quoiqu'entièrement cachés; & je suis sûr qu'il n'y eut jamais au monde une petite Ville dans un bois si parfaitement à l'abri de toute insulte. Mille hommes avoient parcouru toute l'île pendant un mois entier sans la trouver, à moins que d'être avertis qu'elle y étoit réellement. Les arbres qui l'entouroient étoient si serrés, & leurs branches étoient tellement entrelacées les unes dans les autres, qu'il auroit fallu les abattre pour voir le Château; d'ailleurs, il étoit presque impossible de découvrir les deux petits chemins, par lesquels les habitans eux-mêmes entroient & sortoient. L'un étoit tout au haut de la petite Baye, à plus de deux cents verges derrière l'habitation; l'autre encore plus caché menoit par-dessus la colline, par le moyen d'une échelle, comme je l'ai déjà dit plus d'une fois. Ils avoient planté encore au-dessus de la colline un bois

font épais d'un Arbre d'étendue, où il n'y avoit pas la moindre ouverture, excepté une fort petite entre deux arbres, par laquelle on entroit de ce côté-là.

La seconde Colonie étoit celle de Guillaume Atkins, de son Compagnon, & de la famille de leur camarade défunt, du jeune homme & de la servante. Dans celle-là demouroient encore les deux Charpentiers, & le Serrurier qui étoit d'autant plus utile à tous les Habitans, qu'il étoit encore bon Armurier, & capable par conséquent de tenir toujours en bon état les armes à feu. Ils avoient avec eux mon Artisan universel, qui valoit vingt autres Ouvriers lui seul. Ce n'étoit pas seulement un garçon fort industrieux, mais encore fort gai & divertissant : en sorte qu'on trouvoit chez lui agréable & utile. Avant que de sortir de mon Royaume, j'eus la satisfaction de le marier avec la Servante, qui étoit une fille de mérite. Enfin la troisième Colonie étoit celle des deux Anglois honnêtes gens.

A propos de mariage, je ne dois pas négliger de rapporter ici les conversations que j'eus dans l'Isle avec mon Religieux François sur les Mariages des Anglois.

Il est certain que c'étoit un Catholique Romain, & il est à craindre que je ne

échoque les Protestans en parlant avantageusement de son caractère & de sa piété. Non-seulement c'étoit un Papiste, mais un Prêtre, & un Prêtre François. Ces qualités pourtant ne doivent pas m'empêcher de lui rendre justice ; c'étoit un homme sobre, grave, & du côté de la Morale, véritablement Chrétien. Sa charité étoit exemplaire, & toute sa conduite propre à servir de modèle aux gens de bien. Personne ne doit trouver à redire, je crois, aux éloges que je lui donne malgré sa Profession, & ses principes, sur lesquels il se tenoit à mon avis, & peut-être encore au sentiment de plusieurs de mes lecteurs.

La première conversation que j'eus avec lui, après qu'il eut consenti à me suivre dans les Indes, me fut extraordinairement, La Religion en étoit le sujet, & il m'en parla avec toute la modération & la politesse imaginables.

Monsieur, me dit-il, en faisant le signe de la Croix, vous ne m'avez pas seulement fait le vie par la Bénédiction du Ciel ; mais vous m'avez permis encore de faire ce voyage avec vous. Vous avez été assez obligé pour me considérer comme votre ami, & pour me permettre de vous parler avec franchise. Vous voyez par mon habit de quelle Religion je suis, & je puis devin-

Il me fit un récit très-divertissant de sa vie, & des événemens extraordinaires dont elle avoit été comme éparse. Parmi les aventures nombreuses qu'il avoit eues pendant les deux années qu'il avoit employées à voyager, la plus remarquable, à mon avis, étoit sa dernière course, dans laquelle il avoit été forcé cinq fois de changer de Vaisseau, sans que jamais aucun des cinq fût parvenu à l'endroit pour lequel il avoit été destiné.

Son premier dessein avoit été d'aller à Saint-Malo, dans un Vaisseau prêt à faire ce voyage; mais forcé par les mauvais tems d'entrer dans le Tage, le Navire avoit donné contre un banc, & l'on avoit été obligé d'en ôter toute la Cargaison. Dans cet embarras il avoit trouvé un Vaisseau prêt à faire voile pour les îles Maldives. Il s'y étoit embarqué; mais le Maître n'étant pas un fort excellent marinier, & s'étant trompé dans son estime, avoit laissé dériver son Navire jusqu'à Fial, où, par un heureux hazard, il avoit trouvé une bonne occasion de se débarrasser de sa Marchandise qui consistoit en grains. Ce bonheur l'avoit fait résoudre à ne point aller aux Maldives, mais à charger du sel dans l'île de Mai, & à s'en aller de-là vers Terre-Neuve.

Dans

Dans cette conjoncture mon Religieux n'avoit pu que suivre la destinée du Vaisseau, & le voyage avoit été heureux jusqu'aux îles, où l'on prend le poisson. Rencontre-là un Vaisseau François, destiné pour Québec, dans la rivière du Canada, & de-là pour la Martinique, pour y apporter des vivres, il avoit eu trouver l'occasion d'écarter son premier dessein. Mais après être arrivé à Québec, le Maître du Vaisseau étoit mort, & le Vaisseau n'étoit pas allé plus loin. Se voyant traversé de cette manière, il s'étoit mis dans le Vaisseau destiné pour la France, qui avoit été confiné en pleine mer, & nous l'avions reçu à bord d'un Vaisseau destiné pour les Indes Orientales. C'est ainsi qu'il avoit échoué tout de suite en cinq voyages, qui étoient, pour ainsi dire, les parties d'une seule course, sans parler de ce qui lui arriva dans la suite.

Pour ne pas faire de trop longues digressions sur les aventures d'autrui, qui n'ont point de relation avec les miennes, je reviens à ce qui se passa dans mon île, par le moyen de mon Religieux. Comme il étoit logé avec nous pendant tout le tems que je fus dans l'île, il me vint voir un matin que j'avois résolu d'aller visiter la Colonie des Anglois, qui étoit dans l'endroit

Tome II. III. Partie.

1

le plus éloigné de l'Île. Il me dit avec beaucoup de gravité, que depuis quelques jours il avoit attendu avec impatience l'occasion de m'entretenir, & espérait que ce qu'il avoit à me dire ne me déplairoit pas, parce qu'il tenoit à mon dessein général, la prospérité de ma Colonie, & pour y attirer les bénédictions du Ciel, dont jusqu'ici elle ne jouissoit pas autant qu'il l'auroit souhaité.

Surpris de la fin de son discours, je lui répondis d'une manière assez précipitée : « Comment pouvez-vous avancer, Mon-
« sieur, que nous ne jouissions pas des bé-
« nédiction du Ciel, nous à qui il a accordé
« de des secours si merveilleux, & une
« délivrance si peu attendue, comme vous
« avez pu voir, par le récit que je vous en
« ai fait »

« S'il vous avoit plu, me répliqua-t-il
« d'une manière aussi prompte que modeste,
« d'attendre la fin de mon discours, vous
« auriez point eu lieu de vous fâcher con-
« tre moi, & de me croire assez dépourvu de
« sens, pour douter de l'assistance miraculeuse
« dont Dieu vous a favorisé. Pâchez,
« par rapport à vous, que vous êtes en état
« de jouir des faveurs du Ciel, parce qu'effecti-
« vement votre dessein est extrêmement bon ;
« mais quand il seroit encore meilleur, il peut

*et avoir parmi vos gens dont les actions
n'ont pas la même pureté. Vous savez que
dans l'Histoire des Israélites d'Israël conjuré
Achan éloigna la bénédiction de Dieu de
tout le peuple, & l'écriva tellement, que
trente-six Israélites, quoiqu'ils n'eussent
point de part dans le crime, furent l'objet
de sa colère & de sa vengeance.*

Son discours me toucha fort, & je lui
dis que son raisonnement étoit juste, & que
son dessein me paroissoit si sincère, & si
plein de piété, que, mortifié de l'avoir in-
terrompu, je ne pouvois que le prier de
vouloir bien continuer. Persuadé que ce
qu'il avoit à me dire demandoit quelque
temps, je l'avertis de mon intention d'aller
voir les plantations des Anglois, & je lui
proposai de m'y accompagner, & de m'ex-
pliquer ses vues en chemin faisant. Il me
répondit qu'il y consentoit avec d'autant
plus de plaisir, que ce qu'il avoit à me dire
regardoit ces mêmes Anglois. Là-dessus
nous nous mîmes en chemin, & je le con-
jurai de me parler avec toute la franchise
possible.

« Avant que d'en venir à mon sujet, me
dit-il, vous me permettrez bien, Monsieur,
de poser ici quelques principes, comme la
base de tout mon discours. Quoique vous
différez dans quelques sentimens particu-

lire, tout ce que j'ai à vous dire seroit sans fruit, si nous ne nous accordions point dans les Principes généraux. Je sais bien que malheureusement nous n'admettons pas tous les mêmes Dogmes, dans le cas même dont il s'agit; mais il est certain que nous ne pouvons que tomber d'accord de certaines vérités primitives. Nous croyons l'un & l'autre qu'il y a un Dieu, & que ce Dieu nous ayant donné des règles pour y conformer notre culte & notre conduite, nous ne devons pas nous hasarder de proposer délibéré à l'offenser, en négligeant ce qu'il nous commande, ou en faisant ce qu'il nous défend. D'ailleurs, quelle que soient les points particuliers de nos Religions, nous admettons tous comme une vérité incontestable, que d'ordinaire la bénédiction du Ciel ne suit point la transgression volontaire & accidentelle de ses Loix. Tout bon Chrétien, par conséquent, est obligé de faire tous ses efforts pour tirer de leur libé-
 charge criminelle tous ceux qui vivent sans se mettre en peine de connaître Dieu & ses Loix. Vos Anglois sont Protestans; mais quoique je sois Catholique, leurs opinions différentes des miennes ne me déchargent pas du soin que je dois avoir de leurs âmes, & je suis obligé en conscience de ne rien épargner pour les faire venir aussi étroitement

qu'il est possible d'une intimité ouverte avec leur Créateur, sur-tout si vous me permettez de me mêler d'une affaire qui vous regarde directement.

Il me fut impossible jusques-là de deviner son but; je ne laissai pas pourtant de lui accorder ses principes, de le remercier de l'intérêt qu'il vouloit bien prendre à ce qui nous regardoit, & de le prier d'entrer dans un plus grand détail, afin que je pusse, comme un autre Job, éloigner de nous la chose maudite.

Eh bien! Monsieur, dit-il, je prendrai donc la liberté que vous voulez bien me donner. Il y a ici trois choses, ce me semble, qui doivent mettre une barrière entre vos efforts, & les bénédictions du Ciel, & que je voudrois voir éloignées pour l'amour de vous & de vos Sujets. Je suis sûr, Monsieur, que vous serez de mon sentiment sur ce que je les aurai nommées, sur-tout quand je vous aurai convaincu qu'il est aisé de venir à bout de tous ces obstacles, à votre grande satisfaction. Premièrement, Monsieur, continua-t-il, vous avez ici quatre Anglois qui se sont cherchés des femmes parmi les Sauvages, & qui en ont eu plusieurs enfans, sans s'être mariés selon les Loix de Dieu & des hommes; par conséquent ils doivent être considérés comme vic-

vous jusqu'ici dans l'impureté. Vous ne repardrez, Monsieur, que dans cette occasion, et il n'y avoit aucun Ecclesiastique, pour présider à la cérémonie requise pour un Mariage légitime, & qu'il n'y avoit pas même de l'encre, du papier & des plumes, pour dresser un contrat de mariage & pour le signer; je suis instruit même de ce que le Gouverneur Espagnol vous a racouté des conditions sous lesquelles il a permis que cette liaison se fit. Mais la précaution qu'il a prise de les faire choisir & de les obliger à s'en tenir chacun à une seule & même femme, n'établit point un mariage légitime, puisque le consentement des femmes n'y est point entretenu, & que les hommes se font accordés seulement pour tolérer les inimitiés & les querelles.

D'ailleurs, l'essence du mariage, pour être tel, ne consiste pas seulement dans le consentement mutuel de l'homme & de la femme, mais encore dans une obligation formelle & légale, qui seroit l'une & l'autre des parties contractantes à se reconnoître toujours dans la qualité d'Epoux & d'Epouse. Elle engage l'homme à l'abstenir de toute autre femme, tandis que le premier Contrat subsiste, & de pourvoir la femme, aussi-bien que ses enfans, de tout ce qui est nécessaire, avant que ses facultés peuvent

le permettre. Ce Contrat oblige la femme à remplir de son côté les mêmes ou de semblables conditions.

Pour les hommes en question, rien ne les empêche de se servir de la première occasion pour abandonner leurs femmes & leurs enfans, pour les laisser dans la misère, & pour en épouser d'autres. Peut-on dire, Monsieur, continua-t-il, avec une grande chaleur, que la gloire de Dieu ne souffre pas d'une liberté si peu légitime? Croyez-vous, que tant que cette licence subsiste, la bénédiction du Ciel accompagnera vos efforts, quelque bons qu'ils puissent être en eux-mêmes, & dans votre intention? N'est-il pas toujours certain, que ces gens qui sont vos Sujets, & entièrement soumis à votre volonté, viennent par votre permission dans une fornication ouverte?

J'avoue que je suis frappé de la chose, dès que les argumens de mon Religieux m'eurent ouvert les yeux sur son énormité; je compris d'abord qu'il auroit été aisé de la prévenir, malgré l'absence de toute personne Ecclesiastique. Il ne s'agissoit que de faire de vive voix un Contrat, devant des témoins, de le confirmer par quelque signe, dont on auroit pu convenir unanimement, & d'engager & les hommes & les femmes à ne s'abandonner jamais, &c. à

veiller conjointement sur leurs enfans communs : & aux yeux de Dieu, n'auroit été sans doute un mariage légitime ; par conséquent il n'y avoit eu une négligence impardonnable, à ne pas songer à un expédient si facile.

Je crus fermer la bouche à mon Prêtre, en lui disant, que tout cela s'étoit passé pendant mon absence, & que ces gens avoient déjà vécu si long-tems ensemble, que si leur liaison naturelle ne méritoit que le nom de fornication, la chose étoit sans remède.

Je vous demande pardon de ma franchise, me répliqua-t-il : je vois bien que vous avez raison de savoir que vous ne sçauriez être coupable de tout ce qui s'est fait ici pendant votre absence ; mais ne vous flatter pas, je vous prie, de ne point être dans une obligation absolue de réformer tout ce qu'il y a d'indécet & illégitime. Que le passé soit imputé à qui il vous plaira, mais ce qu'il y aura de défectueux pour le futur sera à votre charge, parce que vous êtes le maître vous seul de mettre fin à tout ce qu'il y a de criminel dans cette affaire.

J'avois à ma honte que je fus assez stupide pour ne pas encore comprendre mon Religieux, & pour m'imaginer que son dessein étoit de m'obliger à les séparer ; & je lui répondis, que si je prenois de

DE ROBINSON CRUSOÉ. 101
pareilles mesures, ce seroit le seul moyen de bouleverser toute la Colonie.

Non, non, Monsieur, me répartit-il, étant de ma méprise ; mon dessein n'est pas que vous sépariez ces couples, mais que vous les fassiez épouser légitimement, & puisqu'il seroit difficile de leur faire goûter ma manière de les marier, quoique valable selon les Loix de votre patrie, je vous crois qualifié devant Dieu & devant les hommes pour vous en acquiescer vous-même, par un Contrat écrit, signé par les hommes & par les femmes, devant tous les témoins qui peuvent se trouver dans l'Isle. Je ne doute pas qu'un pareil mariage ne passât pour légitime chez tous les Peuples de l'Europe.

J'étois surpris de trouver dans son discours tant de véritable pitié, un zèle si sincère, & une impartialité si généreuse pour les intérêts de son Eglise, enfin une si grande ardeur pour le salut de ces personnes, qu'il ne connoissoit pas seulement, bien loin d'avoir la moindre relation avec elles. Je puis dire que je n'ai jamais vu une charité plus grande & plus délicate. Présumant sur-tout attention à ce qu'il avoit dit touchant l'expédient de les marier moi-même, dont je connoissois toute la validité, je lui dis que je tombois d'accord de tout

ce qu'il venoit de dire, que je le remerciois de sa charité généreuse, & que je serois la proposition de cette affaire à mes Anglois; mais que je ne voyois pas qu'ils dussent trouver le moindre scrupule à se faire marier par lui-même, sachant que la chose seroit aussi valable en Angleterre, que s'ils étoient mariés par un Prêtre Anglican. On verra dans la suite comment se passa toute cette affaire.

Je le pressai ensuite de m'expliquer son second grief, en le remerciant de m'en mieux sur les lumières qu'il m'avoit données sur le premier article.

Il me dit qu'il le feroit avec la même candeur, persuadé que je ne le trouverois pas mauvais.

Cette seconde censure avoit pour objet la négligence inexorable des Anglois, qui ayant vécu avec leurs femmes l'espace de sept années, leur ayant enseigné à parler & à lire l'Anglois, & leur voyant de la pénétration & du jugement, n'avoient pas songé à leur toucher un mot de la Religion Chrétienne, de l'existence d'un seul Dieu, & de la manière de le servir, bien loin de les en instruire à fond, & de les débarrasser de la grossière absurdité de leur Idolâtrie.

Il traita cette négligence de crime mérité, dont non-seulement ils auroient à ren-

dre compte devant le tribunal de Dieu; mais que peut-être par une juste punition ils ne trouveroient plus occasion de réparer Dieu leur pouvant arracher ces femmes, dont, pour ainsi dire, il leur avoit commis le salut.

Je suis persuadé, continua-t-il, avec beaucoup de ferveur, que s'ils avoient été obligés de vivre parmi les Sauvages, d'entre lesquels ils ont tiré leurs femmes, ces Idolâtres auroient pris plus de peine pour les engager dans le culte du diable, qu'ils n'en ont pris pour donner à leurs Prisonniers la connoissance de Dieu. Quoique nous ne soyons pas de la même Religion, Monsieur, poursuivit-il, cependant en qualité de Chrétien, nous devons être ravivés de voir les Esclaves du démon instruits des principes généraux du Christianisme, de les voir admettre un Dieu, un Rédempteur, une résurrection, & une vie à venir; dogme où nous souscrivons tous. Ils seroient du moins alors plus près de la véritable Eglise, qu'à présent, qu'ils font une profession ouverte de l'Idolâtrie, & du culte du diable.

Ne pouvant plus résister à la tendresse que la vertu éclairée de cet honnête homme m'inspiroit pour lui, je le serrai entre mes bras avec passion. Combien n'ai-je

« pas été éloigné, lui dis-je, de bien con-
 « noître ce qu'il y a de plus essentiel dans
 « les vertus Chrétiennes, qui consiste à
 « aimer l'Eglise de Jésus-Christ, & le sa-
 « lut du prochain. Savérité j'ai ignoré jus-
 « qu'ici le caractère d'un vrai Chrétien. »
 « Ne parlez pas ainsi, mon cher Monsieur,
 me répondit-il, vous n'êtes point capa-
 « ble de toutes ces négligences, il est vrai, »
 « pliquai-je, mais je n'ai pas pris ces sortes
 « de choses à cœur, comme vous. Il est
 « tout encore de rébellier à tous ces incon-
 « vénients, répartin-il; ne soyez pas si prompt
 « à vous condamner vous-même. » Mais que
 « ferai-je, lui dis-je? vous sçavez que mon
 « départ ne sçavoit être différé. » Hé bien!
 me répondit-il, voulez-vous me permettre
 « de parler à ces pauvres gens? » De tout
 « mon cœur, lui dis-je, & je ne négligerai
 « rien pour appuyer de mon autorité
 « tout ce que vous leur direz. » Par rap-
 « port à cela, répliqua-t-il, nous devons les
 « abandonner à la grace de Jésus-Christ.
 « Notre devoir se borne à les instruire, à les
 « exhorter, à les encourager; si vous voulez
 « bien ne laisser faire. » Si le Ciel daigne bé-
 « nir mes faibles efforts, je ne désespère pas
 « de porter ces ames ignorantes dans le sein
 « du Christianisme, & de leur faire embras-
 « ser les articles fondamentaux, dont nous

« convenons tous; j'espère même d'y réussir,
 pendant que vous serez encore dans l'Isle.

Je le pria alors de passer au troisième
 article, sur lequel il étoit offert de m'é-
 « clarifier. Cet article est de la même nature,
 me dit-il. Il s'agit de vos pauvres Sauvages,
 qui sont devenus vos Sujets, pour ainsi
 « dire, par le droit de la guerre. C'est une ma-
 « nière qui devoit être rejettée de tous les Chré-
 « tiens, de quelque Secte qu'ils puissent être,
 que la connoissance de notre Saint Reli-
 « gion doit être étendue par tous les moyens
 « possibles, & dans toutes les occasions ima-
 « ginables.

C'est sur ce principe que notre Eglise en-
 « voye des Missionnaires dans la Perse, les
 « Indes, & la Chine, & que nos Princes mé-
 « me s'engagent à des voyages dangereux,
 « & à demeurer parmi des barbares & des
 « meurtriers, pour leur donner la connois-
 « sance de Dieu, & pour les porter dans le
 « sein de l'Eglise Chrétienne. Vous avez ici
 « toute prise l'occasion d'une pareille chari-
 « té, vous pouvez détourner de l'Idolâtrie tren-
 « te-six ou trente-sept pauvres Sauvages, &
 « les conduire à la connoissance de Dieu
 « leur Créateur & leur Rédempteur. Pourriez-
 « vous négliger un pareil moyen d'exercer
 « votre piété, & de faire une bonne œuvre,
 « qui vous la peine qu'un Chrétien y emploie
 « tout le cours de sa vie!

Ces paroles me rendoient muet d'étonnement, & j'étois charmé de voir devant mes yeux un véritable modèle du zèle Chrétien, quels que pussent être les sentimens particuliers de cet homme de bien. J'avoue que jamais pareille pensée ne m'étoit venue dans l'esprit, & sans lui j'aurois été peut-être incapable toute ma vie d'en avoir de semblables. Je regardois ces Sauvages comme de vils esclaves, dont nous aurions pu nous servir en cette qualité, si nous avions eu de quoi les employer, & dont, faite de cela, nous ne devions songer qu'à nous débarrasser, en les transportant ailleurs, quand ils n'auroient jamais revu leur patrie.

La confusion de mes pensées dura long-temps lorsque je fus en état de répondre un mot à son discours; il remarqua mon désordre; & me regardant d'un air sèrieux: *Je serois au désespoir, me dit-il, d'avoir lâché la moindre expression qui pût vous offenser.* « *Elle* » *festivement, lui répondis-je, je suis en* » *colère, mais c'est contre moi-même. Je* » *suis confus de n'avoir jamais formé quel-* » *que idée là-dessus, & de ne savoir pas* » *à quoi pourra servir la notion que vous* » *m'en donnez à présent.* »

« Vous sçavez, *continuai-je, dans quel-* » *les circonstances je me trouve. Le Vais-*

» *seau, dans lequel je suis, est destiné* » *pour les Indes; il est équipé par des Mar-* » *chands particuliers, & ce seroit une in-* » *justice criante de l'arrêter plus long-temps* » *ici, sçachant que les provisions que con-* » *somme l'équipage, & les gages qu'il tire,* » *jetten les Marchands dans des dépenses* » *inutiles. Il est vrai que j'ai accordé de* » *me pouvoir demeurer douze jours ici, & si* » *j'y demeure plus long-temps, de payer* » *trois livres sterling par jour. Il ne m'est* » *permis même d'allonger de cette ma-* » *nière-là mon séjour dans l'Isle, que de* » *huit jours. Il m'est impossible par consé-* » *quent d'entreprendre un dessein si lou-* » *able, à moins que de sçavoir qu'on me* » *laisse de nouveau dans l'Isle, & de m'ex-* » *poser, si le Vaisseau réussit mal dans le* » *voyage, à rester ici toute ma vie à peu* » *près dans le même état dont la Providen-* » *ce m'a tiré d'une manière si miraculeuse.* »

Il m'avoua qu'il n'en coûteroit beaucoup si je voulois exécuter cette entreprise; mais il s'en rapportoit à ma conscience, si le salut d'un si grand nombre d'ames ne valoit pas la peine que j'y hasardasse tout ce que j'avois dans le monde. N'ayant pas le cœur aussi touché de cette vérité que lui: « Je consens, Monsieur, *lui dis-je,* » *que c'est quelque chose de très-glorieux*

« d'être un instrument dans la main de
« Dieu , pour convertir trente-sept Payens
« à la connoissance de Jésus-Christ. Mais
« vous êtes un Ecclésiastique , votre voca-
« tion particulière vous porte naturelle-
« ment de ce côté-là , & je m'otome
« qu'au lieu de m'y exhorter , vous ne
« songiez pas vous-même à l'entreprendre.

A ce discours il s'arrêta tout court , se
plça devant moi , & me fâsist une pro-
fonde révérence ; je rendi grâces à Dieu
& à vous , Monsieur , me dit-il , & me
donner pour une œuvre si excellente , une
vocation si manifeste. Si vous croyez être
dissensé d'y mettre la main par la situa-
tion où vous vous trouvez , & si vous vou-
lez bien vous en fier à moi , je m'y mettrai
avec la plus grande satisfaction , & je
me croirai dédommagé de tous les malheurs
de mon triste voyage , en me voyant em-
ployé dans un dessein si glorieux.

Pendant qu'il disoit ces choses , je dé-
couvrois dans l'air de son visage une espèce
d'extase ; ses yeux brillotent d'un feu nou-
veau , les joues étoient rouges , & cette
couleur alloit & venoit , comme on le voit
arriver à un homme agité par différentes
passions. Je me tus pendant quelque tems,
faute de trouver des termes-propres à ex-

DE ROBINSON CRUSOÉ. 109
primer mes sentimens ; j'étois extraordina-
rement surpris de voir dans un homme tant
de zèle & tant de candeur , & en zélé qui
s'élevoit si fort au-dessus de la sphère du
zèle ordinaire des gens de sa profession , &
même de tous les autres Chrétiens.

Après avoir rêvé quelque tems , je lui
demandai sérieusement s'il parloit tout de
bon , & s'il étoit réellement résolu de s'en-
fermer dans ce désert pour le reste de sa
vie , peut-être uniquement pour entre-
prendre la conversion de ces gens , & s'il
étoit capable de s'y hasarder , sans aucune
espérance certaine de réussir dans cette en-
treprise.

Qu'appellez-vous se hasarder , me répli-
qua-t-il vivement ; dites-moi , je vous prie,
dans quelle vûe croyez-vous que j'aye pris
la résolution de vous suivre dans les Indes ?
« Je n'en sçais rien , lui dis-je , à moins
« que ce ne soit pour aller prêcher l'Evan-
« gile aux Indiens. » Vous devinez juste ,
me répondit-il , & si je puis convertir ces
trente-sept hommes à la foi de Jésus-Christ,
pensez-vous que j'en aurai pas bien employé
mon tems , quand je devrais être enterré
ici ? Le salut de tant d'ames ne vaut pas
seulement toute ma vie , mais encore celle
de vingt autres de ma profession. Oui , oui,
Monsieur , je béatifierais toujours Jésus-Christ

Et la sainte Vierge, si je pouvois dans le moindre infirmité du salut de tant d'ames, quand je ne devois jamais revoir ma patrie. Mais puisque vous voulez me faire l'honneur de m'employer dans ce saint ouvrage, ce qui me portera à prier pour vous tous les jours de ma vie, j'espère que vous ne me refuserez pas une seule grâce, que je vous demanderai; & si de me laisser Vendredi, afin de me secourir, & de me servir d'interprète; car vous savez que sans un pareil secours il n'est impossible d'entrer en conversation avec ces pauvres gens.

Je fus fort troublé à cette demande, ne pouvant pas me résoudre à me séparer de ce fidèle domestique, pour plusieurs raisons. Il avoit été mon compagnon dans tous mes voyages, non-seulement il étoit plein de franchise, mais il m'aimeoit avec toute la tendresse possible, & j'avois résolu de faire quelque chose de considérable pour sa fortune, s'il me survivoit, ce qui étoit fort apparent. D'ailleurs, comme je lui avois fait embrasser la Religion Protestante, il auroit couru risque de ne savoir plus à quel s'en tenir, si son avoit niché de lui donner d'autres idées; bien persuadé que, quelque chose qu'on pût lui dire, il ne se mettroit jamais dans l'esprit, que son bon Maître étoit un Hérétique, & de-

voit être d'abord. De nouvelles instructions auroient pu être le vrai moyen de le faire renoncer à ses principes, & de le rejeter dans l'Idolâtrie.

Une pensée, qui me vint tout d'un coup, me tranquillisa; je déclarai à mon Religieux que je ne pouvois posséder avec sincérité, que j'étois prêt à me défaire de Vendredi, par quelque motif que ce pût être, quelque naturellement je ne dussé pas me faire une affaire de sacrifier un domestique à cette charité à laquelle il sacrifioit sa vie même; que ce qui m'en détournoit le plus étoit la persuasion que Vendredi ne consentiroit jamais à me quitter, & que je ne pouvois pas le forcer sans me injustice criante, puisqu'il y auroit une dureté inflexible à éloigner de moi un homme qui avoit bien voulu s'engager solennellement à ne m'abandonner jamais.

Cette réponse l'embarrassa fort; il lui étoit impossible de communiquer ses pensées à ces pauvres Sauvages, pour qui son langage étoit aussi barbare que le leur l'étoit pour lui. Pour remédier à cet inconvénient, je lui dis que le père de Vendredi avoit appris l'Espagnol, qu'il entendoit aussi lui-même, & que par conséquent ce vieillard pouvoit lui servir d'interprète.

Il fut fort fâché de cette ouverture, & rien n'étoit désormais capable de le détourner de ce dessein ; mais la Providence donna un autre tour à cette affaire, & à la fin réussit par un autre moyen.

Quand nous fumes venus à l'habitation des Anglois, je les fis tous assembler ; & après leur avoir mis devant les yeux tout ce que j'avois fait pour leur rendre la vie agréable, dont ils témoignèrent une grande reconnaissance, je commençai à leur parler de la vie frivole qu'ils m'entendoient ; je leur dis qu'un Ecclésiastique de mes amis y avoit déjà fait réflexion, & qu'il traîtoit leur conduite de criminelle & d'impie. Je leur demandai ensuite, si en contractant ces infâmes liaisons, ils étoient déjà mariés, ou non ? Ils me répondirent que deux d'entre eux étoient veufs, & que les trois autres étoient encore garçons. Je continuai à leur demander, s'ils avoient pu en conscience avoir un commerce avec ces femmes, les appeller leurs épouses, & procréer des enfans d'elles, sans être mariés légitimement ?

Ils me répondirent, comme je m'y étois bien attendu, qu'il n'y avoit eu personne pour les marier ; mais qu'ils s'étoient engagés devant le Gouverneur, à les prendre en qualité d'épouses légitimes, & que, se

lon eux, dans les circonstances où ils se trouvoient alors, ce mariage étoit aussi légitime, que s'il avoit été contracté devant un Prêtre, & avec toutes les formalités requises.

Je leur répliquai que, sans doute, ils étoient mariés réellement par rapport à Dieu, & qu'ils étoient obligés en conscience, de regarder leurs prisonnières comme leurs légitimes épouses ; mais que n'étant pas mariés selon les Loix humaines, ils pouvoient, s'ils vouloient, se moquer d'un pareil mariage, & abandonner leurs femmes & leurs enfans ; ce qui mettroit leurs malheureuses familles dans un état déplorable, dénuées de bien & d'amis. Que pour cette raison, je ne pouvois rien faire pour eux, à moins que d'être convaincu de la bonté de leurs intentions, que je serois obligé de tourner toute ma charité du côté de leurs enfans. Je leur dis encore, que s'ils ne médisoient pas qu'ils étoient prêts à épouser ces femmes, je ne pouvois pas les laisser ensemble dans une liaison criminelle & scandaleuse, qui devoit indubitablement éloigner d'eux la bénédiction de Dieu.

Atkins, prenant alors la parole pour tous les autres, me répondit, qu'ils avoient tant d'amour pour leurs femmes, que si el-

les étoient nés dans leur patrie , & que rien ne les porteroit jamais à les abandonner ; que pour lui en particulier , si on lui offroit de le ramener en Angleterre , & de lui donner le commandement du plus beau Vaisseau de guerre de l'Armée Navale , il le refuseroit , à moins qu'on ne lui permit de prendre sa famille avec lui ; & que s'il y avoit un Ecclesiastique dans le Vaisseau , il se marieroit dans le moment de tout son cœur.

C'étoit-là justement où je l'attendois ; le Prêtre n'étoit pas avec moi alors , mais il n'étoit pas loin. Je répondis à Atkins, qu'effectivement j'avois un homme d'Eglise avec moi , & que je les voulois faire marier le lendemain , & qu'il n'avoit qu'à délibérer là-dessus avec ses camarades. *Pour moi, je n'ai que faire de délibération ; je suis prêt , si le Ministre est prêt de son côté , & je suis sûr que tous mes compagnons sont de mon sentiment.* Je lui dis que mon ami, le Ministre, étoit François , & qu'il ne sçavoit pas un mot de la Langue Angloise ; mais que je m'offrois à servir d'interprète. Il ne songea plus seulement à me demander s'il étoit Papiste , ou Protestant ; ce que j'avois extrêmement craint. Là-dessus nous nous séparâmes , je fus rejoindre mon Prêtre , & Atkins alla délibérer sur cette affaire avec ses camarades.

Je communiquai au Religieux la réponse que mes gens m'avoient donnée , & je le priai de ne leur en parler que quand l'affaire seroit en état d'être conclue.

Avant que je pusse encore m'éloigner de leur plantation , ils vinrent me trouver tous en corps , & me dirent qu'ils avoient très-bien considéré ma proposition , qu'ils étoient avis que j'en fis un homme d'Eglise avec moi , & qu'ils étoient prêts , dès que je le trouverois bon , à me donner la satisfaction de se marier formellement. Car ils étoient fort éloignés d'avoir la moindre envie de quitter leurs femmes , & ils n'avoient eu que des intentions droites , en les choisissant. Là-dessus je leur ordonnai de me venir trouver tous le lendemain , & d'instruire leurs femmes , en attendant , de la nature d'un mariage légitime , qui devoit les assurer de leurs maris , & leur ôter la crainte d'en être abandonnées , quelque chose qui pût arriver.

Il ne fut pas difficile de faire comprendre cette affaire aux femmes , & de la leur faire goûter. Ils ne manquèrent pas de venir le lendemain à mon appartement ; & je trouvai à propos alors de produire mon homme d'Eglise. Il avoit ni l'habit d'un Ministre Anglois , ni celui d'un Prêtre François. Il étoit habillé d'une soutane

noir, lise d'une espèce d'écharpe, ce qui lui donnoit avec l'air d'un Ministre habillé à la légère.

D'ailleurs, ils n'en doutèrent point dès qu'ils virent sa gravité, & le scrupule qu'il se faisoit de marier ces femmes avant qu'elles fussent baptisées, & qu'elles eussent embrassé la Religion Chrétienne. Cette délicatesse de conscience leur donna un respect extraordinaire pour lui.

Pour moi, je commençai à craindre qu'il ne pousse ses scrupules assez loin, pour ne les pas marier du tout; j'avois bien l'es vouloir détourner, il me résista avec fermeté, quoiqu'avec modestie; & enfin il refusa absolument d'aller plus loin, avant d'avoir pressé là-dessus les hommes & les femmes. J'avois peine d'abord à y consentir; mais enfin j'en tombai d'accord, parce que je voyois la sincérité de son intention.

Il leur dit d'abord que je l'avois instruit de leur situation & de leur dessein; qu'il desiroit fort de l'accomplir, & de les marier, comme ils le souhaitoient. Mais qu'avant que de le faire, il devoit absolument avoir une sérieuse conversation avec eux. Selon les Loix formelles de la Société, leur dit-il, vous avez vécu jusqu'ici dans un commerce illicite, & il n'y a qu'un mariage légitime, ou une séparation qui puisse met-

tre fin à votre conduite criminelle. Mais il y a encore une autre difficulté, qui regarde les Loix du Christianisme; & il ne m'est pas permis de marier des Chrétiens à des Sauvages, à des Idolâtres, à des Payannes, qui n'ont point reçu le Baptême: je ne vois pas que vous ayez le ton de persuader vos femmes de se faire baptiser, & d'embrasser le Christianisme, dont elles n'ont jamais pu-être entendues parler; ce qui rend leur Baptême impossible.

Je crois, continua-t-il, que vous êtes d'assez mauvais Chrétiens vous-mêmes, que vous avez peu de connoissance de Dieu, & de ses voies; par conséquent, je crains fort que vous n'ayez pas dit grand chose là-dessus à vos pauvres femmes. Il m'est impossible, cela étant, de vous marier, si vous ne me promettez que vous ferez tous vos efforts pour persuader vos femmes d'embrasser notre sainte Religion, & de les instruire selon votre pouvoir; car il est absolument contraire aux principes de l'Évangile, de lier des Chrétiens à des Sauvages; & je serois au désespoir de me charger la conscience d'un pareille affaire.

Bon Dieu dit Guillaume Atkins, comment enseigneriez-vous la Religion à nos femmes! nous n'y entendons rien nous-mêmes. D'ailleurs si nous leur allions parler de

pour prêcher avec fruit la repentance. S'il peut regarder ses péchés passés avec une véritable contrition, il sera mieux qualifié pour convertir sa femme que qui que ce puisse être. Il sera propre alors à lui persuader, que Dieu est un juste Juge par rapport au bien & au mal; mais que c'est un Être miséricordieux, dont la bonté & la patience infinie diffère la punition du coupable, pour lui donner le temps d'avoir recours à sa Grâce; qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se repente, & qu'il vive; qu'il souffre même que les scélérats les plus abominables prospèrent long-temps dans leurs mauvais desseins, & qu'il en réserve le châtiment jusqu'à la vie à venir; que c'est une preuve évidente d'une vie future, que souvent les gens vertueux ne reçoivent leur récompense, ni les méchans leur punition, que dans l'autre monde. Cette réflexion lui donna une occasion naturelle d'enseigner à sa femme le dogme de la Résurrection & du dernier Jugement. Encore un coup, qu'il se repente lui-même, & je lui suis garant de la conversion de sa femme.

Je expliquai tout ce discours à Atkins, qui écouta d'un air fort sérieux, & qui en parut extrêmement touché, ne pouvant souffrir qu'avec peine que j'allasse jus-
qu'à la fin.

Je speis tout cela, Monsieur, me dit-il, & je speis plus encore; mais je n'ai pas l'effronterie de parler là-dessus à ma femme, sachant que Dieu, ma conscience, & ma femme même, désigneront que j'ai vécu jusqu'ici comme si je n'avois jamais entendu parler de Dieu, d'une vie future, ou de quelque autre matière semblable. Pour ce que vous dites touchant ma conversion, hélas! . . . Là-dessus il poussa de profonds soupirs, & je voyois les yeux se remplir de larmes.

Ah! Monsieur, reprit-il, c'est une affaire sainte, il n'en faut plus parler. Une affaire sainte, Atkins, lui dis-je! Qu'entendez-vous par-là? Je speis bien ce que j'entens par-là, me répondit-il: je veux dire qu'il n'en est plus temps, & cela n'est que trop vrai.

Je traduis au Prêtre mot à mot ce qu'Atkins venoit de dire, & ce Religieux zélé, qui, malgré les opinions particulières de son Eglise, avoit tant de soin du Salut d'autrui, qu'il seroit absurde de croire qu'il fût indifférent sur le sien propre, ne put s'empêcher de verser quelques larmes. Mais s'étant remis, il me prit de demander à Atkins, s'il étoit bien aisé que le temps de sa conversion fut passé, ou bien s'il en étoit touché, & s'il souhaitoit sincèrement

de se tromper li-dessus. Quelle demande ; dit Atkins avec beaucoup de passion ! Comment est-il possible qu'un homme fait état de se trouver dans un état qui ne peut finir que par des peines éternelles ? Je suis fâché qu'il n'en ait eu de la joie, que je craignois bien que le désespoir ne me porte un jour à me couper la gorge pour mettre fin à la crainte qui me donne de si mortelles inquiétudes.

Le Religieux, à qui je rapportai les tristes paroles du pauvre Atkins, demeura pensif pendant quelques momens : mais revenant bien-tôt de sa méditation ; S'il se trouve véritablement dans cette situation, me dit-il, assurez-le qu'il a encore le temps de se convertir, & que Jésus-Christ répandra sa repentance dans son ame. Dites-lui en même temps, que personne n'est si sûr que par le mépris, & par la mort de Jésus-Christ, qui lui donne accès au Trône de la Grâce, & que par conséquent il n'est jamais trop tard pour ceux qui y recourent sincèrement. Pense-t-il qu'un pécheur soit jamais capable de se mériter, par ses crimes, hors de la portée de la Miséricorde Divine ? Dites-lui encore, je vous prie, que quand il seroit vrai, que la Grâce de Dieu l'eût, pour ainsi dire, de s'offrir si souvent en vain, se retire quelquefois entièrement d'un pécheur obstiné, il n'est jamais tard pourtant pour l'implorer, & que les Ministres de

l'Évangile ont un ordre général de prêcher la Grâce au nom de Jésus-Christ, à tous ceux qui se repentent sincèrement.

Atkins n'ayant écouté avec attention, & d'une manière très-sérieuse, ne répondit rien ; mais il me dit qu'il alloit parler à sa femme ; & il se retira dans le moment même. J'adressai cependant les mêmes discours aux autres, & je remarquai qu'ils étoient tous ignorans, jusqu'à la stupidité, dans les matières de la Religion, comme je l'étois lorsque je quairois mon père pour aller courir le monde. Cependant ils m'écoutèrent tous d'un air très-attentif, & ils me promirent fortement de parler à leurs femmes, & de ne négliger rien pour leur faire embrasser le Christianisme.

Quand je rapportai leur réponse au Prêtre, il me regarda en souriant, & en secouant la tête : Nous qui sommes les serviteurs de J. C. dit-il, nous ne pouvons qu'instruire, & exhorter ; & quand les gens reçoivent nos instructions & promettent de les suivre, nous avons fait tout ce que nous sommes capables de faire, & nous sommes obligés de nous contenter de leurs promesses. Mais écoutez-moi, Monsieur, continua-t-il, quels que puissent être les crimes passés de ces Atkins, je pense que c'est le seul de la troupe qui se repent sincèrement. Je ne désespé-

re par des autres ; mais je crois cet honneur-là véritablement touché des égaremens de sa vie passée. Je suis sûr que quand il parlera de Religion à sa femme, il courra mieux par se convertir lui-même : car on n'apprend jamais mieux, que quand on s'efforce d'enseigner aux autres ; & j'ai connu un homme d'une très-mauvaise conduite, & qui n'avoit qu'une notion très-superficielle de la Religion, qui devint un parfaitement bon Chrétien, en s'attachant à la conversion d'un Juif. Si ce pauvre Atkins commence une fois à parler à sa femme de Jésus-Christ, je parierois ma vie, qu'il sera sensiblement touché de ses propres discours, & se repentira réellement ; ce qui pourrait avoir de parfaitement bonnes suites.

Cependant sur la promesse que les autres Anglois lui firent, de travailler à la conversion de leurs femmes, il les maria, en attendant qu'Atkins vint avec la sienne. Il étoit fort curieux de savoir où ce dernier s'en étoit allé ; & se courant vers moi : *Je vous conjure*, me dit-il, *sortons de votre labyrinthe, pour nous promener ; je suis persuadé, que nous trouverons quelque part ce pauvre Atkins en conversation avec sa femme, & occupé à lui enseigner quelques dogmes de la Religion.* Je le voulus bien, & je le menai par un chemin q. ui n'étoit

DE ROBINSON CRUSOË. 115
connu qu'à moi, où les arbres étoient tellement épais, qu'il étoit difficile de voir de dehors ce qui se passoit où nous étions. Quand nous fûmes venus au coin du bois, nous vîmes Atkins & sa femme assis à l'ombre, & engagés dans la conversation la plus éteuse. J'en avertis mon Religieux, & nous les considérâmes pendant quelques tems avec attention, pour juger de leurs discours, par leurs attitudes.

Nous vîmes qu'il lui monstroît de douze successivement le Soleil, tous les côtés du Ciel, la Terre, la Mer, les Bois, lui-même & sa femme : *Pour le voyez*, me dit le Prêtre, *il lui fait un Sermon : il lui dit, selon toutes les apparences, que notre Dieu a fait le Ciel, la Terre, la Mer, &c.*

Immédiatement après, nous le vîmes se lever, se jeter à genoux, & tendre ses deux mains vers le Ciel ; nous supposâmes qu'il parloit tout haut ; mais nous étions trop loin pour en rien entendre. Après avoir resté dans cette posture une demi-minute, il se remit auprès de sa femme, & recommença à l'entretenir. Nous la vîmes fort attentive, sans savoir si elle parloit à son tour, ou non. Pendant que son mari avoit été à genoux, j'avois vu de grosses larmes couler sur les joues du Prêtre, & moi-même j'avois eu toutes les peines du monde

à m'empêcher de pleurer. Ce qui nous étonna beaucoup, c'étoit l'impossibilité d'entendre quelques expressions de sa prière.

Néanmoins nous ne voulûmes pas approcher davantage, de peur de l'interrompre, & nous nous contentâmes de certains gestes, qui nous faisoient assez comprendre le sens de la conversation. S'étant assis de nouveau auprès d'elle, comme j'ai déjà dit, il continua à lui parler d'une manière très-pathétique; il l'embrassoit de temps en temps avec passion. D'autres fois nous le voyions tirer son mouchoir, essuyer les yeux de sa femme, & la baiser de nouveau avec un transport extraordinaire. Nous le vîmes ensuite se lever tout d'un coup, lui donner la main, pour se lever aussi; & l'ayant mené à quelques pas de-là, se mettre à genoux avec elle, & y demeurer pendant quelques minutes.

À ce spectacle, mon ami ne fut plus le maître de son esle. Il s'écria à haute voix : *O saint Paul, saint Paul, les voilà qu'ils prient Dieu ensemble! J'eus peur qu'Atkins ne l'interrompit, & je le conjurai de se mouvoir pendant quelques momens, afin que nous puissions voir la fin d'une scène si touchante. Jamais je n'en avois vu de plus propre à émuoir le cœur, & en même temps de plus agréable. Mon Père se retint, en*

effet; mais il marqua par son air, une extrême de joie, de voir cette pauvre Payenne prête à entrer dans notre sainte Religion. Tantôt il pleuroit, tantôt il levait les mains vers le Ciel; tantôt il faisoit le signe de la Croix, tantôt il faisoit des prières jaculatoires pour rendre grâces à Dieu d'une preuve si manifeste du succès merveilleux de nos desseins; quelquefois, il parloit tout doucement, & quelquefois haut, & ses actions de grâces étoient tantôt en Latin, & tantôt en François, & souvent les pleurs étouffoient sa voix, de manière que ce qu'il disoit, ne ressembloit pas à des sons articulés.

Je le conjurai de nouveau de se tranquilliser, afin que nous puissions examiner ensemble avec attention tout ce qui se passoit à nos yeux. La scène n'étoit pas encore finie, & après qu'ils se furent relevés, nous vîmes encore Atkins adresser la parole à sa femme, avec toutes les marques d'une très-grande ferveur.

Nous conjecturâmes par ses gestes, qu'elle étoit fort touchée de ses discours; elle levait les mains, les croisoit sur la poitrine, & se mettoit dans plusieurs autres attitudes convenables à un cœur touché, & à un esprit attentif. Tout cela continua pendant un demi-quart d'heure, & ensuite ils s'en-

alloient, de sorte qu'il fallut mettre-là des bornes à notre curiosité.

Je me servis de cet intervalle pour parler à mon Religieux, & pour lui dire que j'étois charmé de ce que nous venions de voir; que bien que je ne fusse pas fort crédule sur ces conversions subites, je croyois pourtant qu'il n'y avoit ici que de la sincérité, quelle que pût être l'ignorance & de l'homme, & de la femme, & que j'attendois une heureuse fin d'un si heureux commencement. « Que sçait-on, dis-je, si ces deux Sauvages, par la voie de l'Instruction & de l'exemple, n'influèrent pas sur la conversion de quelques autres? »

De quelques autres? me répondit-il précipitamment: oui de tout autre, si qu'il y en a. Fiez-vous-en à moi, si ces deux Sauvages (car le mari ne l'a nul guires moins que la femme,) si tendus à Jésus-Christ, ils ne cessent jamais de s'attacher à la conversion des autres. Car la véritable Religion est communicative, & celui qui est devenu réellement Chrétien, ne laissera pas un seul Payen dans l'erreur, s'il espère l'en pouvoir tirer. Je lui avouai que son sentiment étoit fondé sur un principe très-chrétien, & que c'étoit une preuve d'un grand zèle, & d'un cœur fort généreux. « Mais, me dit mon cher ami, voulez-vous

« bien me permettre de vous faire ici une seule difficulté? Je ne trouve rien à dire « contre la ferveur que vous marquez, pour « transporter ces gens du sein du paganisme, « dans celui de la Religion Chrétienne: « mais quelle consolation en pouvez-vous « tirer, puisque, selon vous, ils seront tot- « jours hors des limites de l'Eglise Catho- « lique, sans laquelle vous croyez qu'il n'y « a point de salut? Convertis à la Religion « Protestante, ils passeront chez vous pour « hérétiques aussi damnable que les Payens « eux-mêmes.

Il me répondit ainsi avec beaucoup de candeur & de charité chrétienne: *Monsieur, je suis Catholique, Prêtre de l'Ordre de Saint Benoît, & s'adonne tous les Dogmes de l'Eglise Romaine; mais je vous dis sans la moindre envie de vous complimenter, & sans considérer la situation dans laquelle je me trouve ici, que je ne vous regarde pas comme un homme absolument exclus de la grace de Dieu. Je ne dirai jamais, quoique je sache qu'on le croit généralement parmi nous, que vous ne sachiez être sauvé. Je n'ai garde de barner assez la miséricorde de Jésus-Christ, pour m'imaginer que vous ne sachiez être porté dans le sein de l'Eglise par des voies qui nous sont inconnues, & je suis sûr que vous avez la même charité pour nous: Je prie constamment que vous*

puiffiez rentrer dans l'Eglise par des chemins dont je laiffe le choix à l'Etre infiniment fage. En attendant vous confefferez, je crois, qu'en qualité de Catholique, je puis faire une différence confidérable entre un Protestant & un Payer; entre quelqu'un qui invoque le Nom de Jefus, quoique d'une manière que je ne juge pas conforme à la véritable foi, & un Sauvage, un Barbare, qui ne connoît ni Dieu, ni Christ, ni Rédempteur. Si vous n'êtes pas dans les limites de l'Eglise, vous en êtes plus près, du moins, que ceux qui n'en ont jamais entendu parler. C'est par cette raison que je me réjouis en voyant ces hommes qui s'étoient livrés à toutes fortes de crimes, adreffer ses prières au Sauveur, quoique je ne le croye pas parfaitement délaissé; persuadé que Dieu, dans toute bonne œuvre, procède, achève celle-ci en le moment un jour à la connoissance entière de la vérité; & s'il ruffit à inspirer la Religion Chrétienne à sa pauvre femme, je ne ferois jamais croire qu'il périsse lui-même. Ma joie est donc fondée quand je vois quelqu'un approcher de la véritable Eglise, quoiqu'il n'y entre pas auffitôt que je le souhaiterois. Il faut l'en sur, de la perfection de cet ouvrage, à Dieu qui l'achèvera lorsqu'il le trouvera à propos. Je serois charmé, si vous

grasse, si tous les Sauvages raffembloient à cette bonne femme; duffent-ils être d'abord tous Protestans; & je serois fermement que Dieu, ayant commencé à illuminer leur esprit, leur accorderoit de plus en plus les lumières d'en-haut, & les feroit entrer à la fin dans le sein de son Eglise.

J'étois surpris de la simplicité de ce pieux Papiste, à mesure que j'étois convaincu par la force de son raisonnement, & je me mis d'abord dans l'esprit, que si une pareille modération étoit générale parmi les hommes, nous pourrions être tous Chrétiens Catholiques, quelle que pût être la différence de nos sentimens particuliers, & que cet esprit de charité nous conduiroit bientôt tous aux mêmes principes. Comme il croyoit qu'une pareille tolérance nous rendroit tous Catholiques, je lui dis que je m'imaginots que si tous les membres de son Eglise étoient capables d'une charité pareille, il seroient bientôt tous Protestans; nous briffions-ils, car nous n'entrions jamais dans la controverse.

Je voulus pourtant l'embarraffer un peu sur la tolérance; & le prenant par la main: « Mon cher ami, lui-dis-je, j'approuve » fort ce que vous venez de dire; mais cer- » tainement si vous prêchiez une pareille » doctrine en Espagne ou en Italie, vous

131 LES AVENTURES
n'entraînèrent jamais les griffes de l'Inquisition.

Cela pourroit bien être, me dit-il ; mais je ne crois pas qu'une pareille sévérité rende ces Peuples meilleurs Chrétiens : un excès de charité ne passera jamais chez moi pour bêtise.

Comme Atkins & sa femme n'étoient plus dans cet endroit, nous n'avions aucune raison pour nous y arrêter. Nous revînmes donc sur nos pas, & nous les trouvâmes déjà qui nous attendoient. Quand je les vis, je demandai au Prêtre s'il trouvoit à propos que nous leur découvriâmes que nous les avions vus dans le bosquet ? Ce n'étoit pas là son avis ; il vouloit bien conversation avec Atkins, pour voir ce qu'il nous dirait de son propre mouvement. Là-dessus nous les fîmes entrer, sans permission que personne y fit que nous trois, & voici quel fut notre entretien :

ROBINSON CRUSOÛ. Je vous prie, Atkins, dites-moi quelle éducation avez-vous eue & de quelle profession étoit votre pere ?

GUILAUME ATKINS. Un plus honnête homme que je ne serai de ma vie ; c'étoit un Ecclésiastique, Monsieur.

R. Cr. Quelle éducation vous a-t-il donnée ?

G. Ar. Il n'a rien négligé pour me por-

DEROBINSON CRUSOÛ. 133
ter à la vertu ; mais j'ai méprisé les préceptes & les réprimandes, comme une véritable bête féroce que j'étois.

R. Cr. Salomon dit effectivement, que celui qui méprise la correction est semblable aux bêtes.

G. Ar. Hélas ! Monsieur, je n'ai été que trop semblable aux bêtes les plus cruelles, puisque j'ai assassiné mon propre pere. Ah ! mon Dieu ! Monsieur, ne parlons plus de cela, j'ai tué mon propre pere.

Le Prêtre, à qui j'interprétois tout mot à mot, recula à ces dernières paroles ; & devenant pâle comme la mort, s'écria tout haut : *O Ciel ! un parricide !*

R. Cr. J'espère, Atkins, qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce que vous venez de dire : amenez-vous tué votre pere réellement ?

G. Ar. Il est bien vrai que je ne lui ai pas plongé un poignard dans le sein ; mais j'ai abrégé ses jours en lui ôtant toute sa consolation, & en empoisonnant tous ses plaisirs. Je l'ai tué, Monsieur, par la plus noire ingratitude par laquelle j'ai répondu à la tendresse la plus forte que jamais pere eut pour son fils.

R. Cr. Tranquillisez-vous, Atkins, je ne vous ai pas fait cette question pour vous arracher l'aveu que vous venez de faire ; je prie Dieu de vous en donner un sincère

repentir, comme aussi de tous vos autres péchés. Je vous l'ai faite seulement parce que je n'apprehois que, quoique vous ne soyez pas extrêmement éclairé, vous ne laissiez pas d'avoir une idée de la Religion & de la Morale, & que vous en sçavez davantage que vous n'en avez pratiqué.

G. Ar. Ce n'est pas vous qui m'avez enrichi ces yeux, Monsieur, c'est ma conscience. Quand nous commençons à jeter la vue sur nos péchés passés, il n'y en a point qui nous touchent plus sensiblement que ceux que nous avons commis contre des parents pleins d'indulgence pour nous. Il n'y en a point qui fassent des impressions si profondes, & qui nous accablent davantage.

R. Ca. Il y a dans votre discours quelque chose de si pathétique, Atkins, que je ne sçavois l'entendre sans me troubler.

G. Ar. Et pourquoi vous troubleriez-vous, Monsieur ? des sentiments comme les miens vous doivent être absolument étrangers.

R. Ca. Non, non, Atkins, tout ce visage, chaque arbre, chaque colline de toute cette Isle, est un témoin des inquiétudes affreuses que m'a causé le souvenir de l'ingratitude que j'ai eue dans ma première jeunesse, pour les soins d'un pere aussi tendre que pouvoit avoir été le vôtre. J'ai tou-

mon pere aussi-bien que vous, mon pauvre Atkins ; mais je craignois fort que votre repentir ne surpassât beaucoup le mien.

J'en aurois dit davantage si j'avois été maître de ma douleur ; le repentir d'Atkins me paroissoit si fort l'emporter sur le mien, que je n'étois plus en état de soutenir cette conversation. Je voyois que cet homme, que j'avois appelé pour lui donner des leçons, m'en donnoit à moi de fort touchantes, & naturellement je ne devois pas m'attendre.

Le jeune Prêtre, à qui je communiquai tout ce discours, en fut fort étonné. *Eh bien ! me dit-il, ne vous a-je pas averti d'avance, que dès que cet homme-là seroit converti, il deviendroit notre Prédicateur ? Je vous assure, Monsieur, que s'il persévère dans sa repentance, je serai inutile ici, & qu'il sera des Chrétiens de tous les habitans de l'Isle.*

Me tournant alors de nouveau du côté d'Atkins : « Mais, Guillaume, lui dis-je, n'est-ce pas, précisément dans ce moment-ci, vos péchés vous touchent d'une si grande force ? »

G. Ar. Hélas ! Monsieur, vous m'avez mis à un ouvrage qui ma percé le cœur. Je viens de parler, avec ma femme, de Dieu, & de la Religion, afin de lui faire goûter le Christianisme ; & elle m'a fait un Sermon,

elle-même, qui ne me sortira jamais de l'esprit, tant que je vivrai.

R. Ca. Ce n'est pas votre femme qui vous a péché, mon cher Atkins; mais votre conscience vous a inspiré à vous-même les arguments dont vous vous êtes servi.

G. Ar. Il est vrai, Monsieur, ma conscience me les a inspirés avec une force à laquelle il m'a été impossible de résister.

R. Ca. Informez-nous, Guillaume, de ce qui vient de se passer entre vous & votre femme; j'en sçais déjà quelque chose.

G. Ar. Ah! Monsieur, il ne m'est pas possible de vous en donner un compte exact; quelque j'en suis pénétré, je ne sçaurais pourtant trouver des termes pour m'expliquer comme il faut; mais qu'importe dans le fond! il suffit que j'en sois touché, & que j'aye pris une ferme résolution de réformer ma vie.

R. Ca. Mais encore, Atkins, dites-moi en quelque chose; par où avez-vous entamé la conversation? Le cas est tout-à-fait extraordinaire certainement; si votre femme vous a porté à une résolution si louable, elle vous a fait effectivement un excellent sermon.

G. Ar. J'ai débüté par la nature de nos loix sur le mariage, qui tendent à lier l'homme & la femme par des nœuds insolubles. Je lui ai fait entendre que sans de

pareilles loix, l'ordre ne pouvoit pas être maintenu dans la société; que les hommes abandonneroient leurs familles, & qu'ils se mêleroient confusément avec d'autres femmes; ce qui embrouilleroit toutes les successions, & rendroit tous les héritages incertains.

R. Ca. Comment! Guillaume, vous parlez comme un Docteur en Droit. Mais avez-vous pu lui faire comprendre ce que c'est qu'héritages & familles? Les Sauvages n'en ont pas seulement une idée, à ce qu'on dit, & se marient sans aucun égard pour l'alliance. On m'a assuré même ne point eux les frères se marient avec leurs sœurs, les peres avec leurs filles, & les fils avec leurs meres.

G. Ar. Je crois, Monsieur, que vous êtes mal informé; ma femme m'a dit au moins, que la Nation abhorre de pareils mariages, & que dans les degrés de parenté, dont vous venez de faire mention, ils ne se marient jamais, quoiqu'ils se soient pas si scrupuleux que nous, peut-être par rapport aux degrés plus éloignés.

R. Ca. Eh bien! que vous répondit-elle?

G. Ar. Elle me dit, qu'elle trouvoit ses loix fort bonnes, qu'elles étoient meilleures que celles de son pays.

R. Ca. Mais lui avez-vous expliqué ce que c'estoit proprement que le mariage?

G. Ar. Oui, & c'est par là qu'a commencé notre dialogue. Je lui demandai si elle vouloit être mariée avec moi à notre manière? Quelle réponse, me dit-elle? Je veux dire, répliquai-je, la manière que Dieu a établie pour le mariage. Cette réplique donna lieu à la conversation la plus particulière que jamais mari fut avec sa femme.

Voici le Dialogue d'Abel & de sa Femme, précisément de la manière que je l'ai écrit sur le champ, à mesure qu'il me le communiquoit.

Le Femme. Etablie par Dieu? Comment? vous avez donc aussi un Dieu dans votre pays?

G. Ar. Sans doute, ma chère, Dieu est dans tous les pays.

Le F. Point du tout, votre Dieu n'est pas dans mon pays; vous sçavez que le grand dieu Dieu Benamoché.

G. Ar. Hélas! ma pauvre enfant, je ne suis pas assez habile pour vous expliquer ce que c'est que Dieu, il est dans le Ciel, il a fait le Ciel & la Terre, & tout ce qui s'y trouve.

Le Dieu qui est dit le Père dans ce Dialogue est le Dieu même Anglois, l'abbé de Fleury de France, comme j'ai dit dans le premier Volume, en parlant de moi; mais je ne l'ai point nommé par son nom, parce que l'abbé est un homme de bien, & qu'il ne faut pas le louer trop haut.

Le F. Comment vous avez le grand Dieu dans votre pays, & vous ne le connaissez pas? vous ne l'adorez pas? cela n'est pas possible.

G. Ar. Cela est pourtant certain, quoique nous vivions comme s'il n'y avoit point de Dieu dans le Ciel, & que son pouvoir ne s'étendât point jusqu'à la terre.

Le F. Mais pourquoi Dieu le permet-il? Pourquoi ne vous fait-il pas vivre mieux?

G. Ar. C'est notre propre faute.

Le F. Mais vous dites qu'il est grand, qu'il a un grand pouvoir, qu'il peut vous tuer, s'il veut; pourquoi ne vous tue-t-il pas, quand vous ne le servez pas, & que vous faites du mal?

G. Ar. Il est vrai qu'il auroit pu me tuer il y a long-temps, & que je devois m'y attendre; car j'ai été un homme indigne de vivre; mais il est miséricordieux, & il ne nous punit pas toujours quand nous le méritons.

Le F. Eh bien! n'avez-vous pas remercié votre Dieu de sa bonté pour vous?

G. Ar. Hélas! je l'ai remercié aussi peu de sa miséricorde, que je l'ai craint pour son pouvoir.

Le F. Si cela est, votre Dieu n'est pas Dieu; je ne sçarois le croire, il est grand,

Il a du pouvoir, & il ne vous tue pas quand vous le fûchez ?

G. Ar. Faut-il donc, ma chère, que ma mauvaise conduite vous empêche de croire en Dieu ? Que je suis malheureux ! Je suis Chrétien, & mes crimes empêchent les Payens de le devenir !

La F. Mais comment puis-je croire que vous ayez, là-haut un Dieu grand & fort, & que cependant vous ne fassiez point de bien ? Il faut donc qu'il ne sçache pas ce que vous faites.

G. Ar. Vous vous trompez : il sçait tout, il nous entend, il voit ce que nous faisons, il connoit nos pensées, quoique nous ne parlions pas.

La F. Cela ne se peut pas, il ne vous entend pas jurer, & dire à tout moment, *Dieu me damne.*

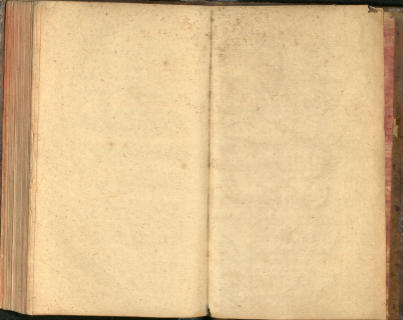
G. Ar. Il entend tout cela assurément.

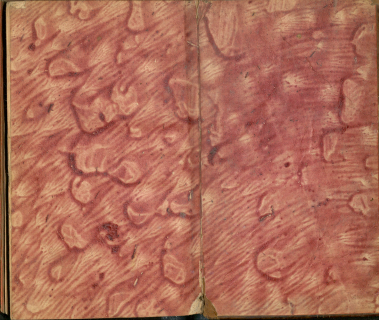
La F. Mais où est donc son grand pouvoir ?

G. Ar. Il est miséricordieux ; c'est tout ce que je puis vous dire, & c'est cela qui prouve qu'il est le véritable Dieu. Il n'a point de passions comme les hommes, & c'est pour cette seule raison que la colère ne nous confuse pas, dès que nous péchons contre lui.

Fin de la troisième Partie. III

174876





Pedagogiczna Biblioteka Wojewódzka
im. Komisji Edukacji Narodowej
w Lublinie

174 876 III